BnF Gallica

# Le Cymbalum mundi : texte de l'édition princeps de 1537 / Bonaventure Des Périers ; avec notice, commentaire et index, [...]

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

{BnF Gallica

Des Périers, Bonaventure (15..?-1543). Auteur du texte. Le Cymbalum mundi : texte de l'édition princeps de 1537 / Bonaventure Des Périers ; avec notice, commentaire et index, par Félix Frank. 1873.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France



Zs 16606

G

# LE CYMBALUM MUNDI

Z 1203
A

©

---

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

---

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

BONAVENTURE DES PERIERS

# LE CYMBALUM MUNDI

TEXTE DE L'ÉDITION PRINCEPS DE 1537,

*avec Notice, Commentaire & Index,*

par

FÉLIX FRANK




BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS
DÉPÔT LÉGAL
Rhône
1874

*PARIS,*

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

27-29, passage Choiseul, 27-29.

M. D. CCC. LXXIII.

# AVERTISSEMENT.

*Le texte du* Cymbalum mundi *que nous offrons au public eſt celui de l'édition princeps de* 1537, *dont il n'exiſte plus qu'un exemplaire connu. Ce texte, que j'ai revu avec un ſoin minutieux, corrigeant chaque épreuve ſur l'original, eſt donné pour la première fois dans ſon intégrité & dans ſa pureté abſolue; car M. Lacour, qui avait eu le bonheur de le découvrir, comme il le dit, ou plutôt de le rencontrer dans la bibliothèque de Verſailles (il n'y était pas perdu), &, dans tous les cas, de le ſignaler, paraît avoir malheureuſement négligé de rendre ſa* découverte *auſſi utile qu'elle aurait dû l'être par une réimpreſſion fidèle. Son édition renferme même des erreurs ſurprenantes, qui ne ſe trouvent pas dans celle de* 1732, *publiée avec les notes de La Monnoye, de Lancelot & de* Falconet, *afin de rectifier la première réimpreſſion faite au XVIII^e^ ſiècle par P. Marchand en* 1711 (1).

*De plus, l'édition de* 1732 *ayant été certainement faite d'après le texte de* 1537, *quoique M. Lacour n'ait pas craint d'affirmer le contraire, la ſienne n'eſt que la* ſeconde *pour laquelle on ſe ſoit ſervi de l'édition princeps.*

---

(1) *L'édition de* 1732 *porte la mention fictive:* Amſterdam. Proſper Marchand. — Amſterdam *cache ici* Paris.

*La nôtre, qui eſt la troiſième (celle de M. P. Lacroix, — Delahays, 1858, — n'étant que la reproduction identique du texte de M. Lacour), eſt la ſeule qui ait reſpecté partout le* texte vrai. *Elle eſt précédée d'une Notice contenant l'hiſtoire bibliographique & l'appréciation générale du* Cymbalum mundi, *& ſuivie d'un Commentaire détaillé de chaque Dialogue au point de vue du ſens, ainſi que d'un Index des mots notables & des noms propres. Le Commentaire était exigé par l'importance de l'œuvre & l'incohérence des explications antérieures* (1).

*La page de titre de l'original, où figure « la fameuſe vignette de la Pauvreté », ſelon l'expreſſion de Brunet dans ſon* Manuel du Libraire (2), *eſt reproduite ici avec une exactitude frappante, par l'ingénieux procédé de M. Pilinski. Ce n'eſt pas ſeulement comme curioſité, c'eſt comme pièce probante, & comme pièce rectificative des erreurs de M. Lacour, que nous l'avons placée en regard du texte. En effet, ce* bois *eſt reproduit en tête du* Cymbalum *de 1732, au moyen d'un* cuivre *qui en amoindrit les proportions & n'en rend pas la rudeſſe naïve, mais qui en copie toutes les diſpoſitions : preuve irréfragable que les éditeurs avaient eu entre les mains, comme ils l'avancent, un exemplaire de 1537. M. Lacour, qui le nie, ne parle même pas de la* fameuſe *vignette mentionnée par Brunet & par les bibliographes du XVIII^e ſiècle, quoiqu'il*

(1) *Je n'ai pas cru devoir réimprimer la* Lettre critique *de P. Marchand, dont les recherches & les études ultérieures ont beaucoup affaibli la valeur.*

(2) *Dernière édition.*

*la connaiſſe au moins pour y avoir pris la deviſe grecque du titre, en l'altérant. Tandis que la deviſe* EVGE ΣΟΦΟΣ, *fort bien lue par l'éditeur de 1732, eſt fort bien tranſcrite par lui, M. Lacour, ſans vignette & apparemment ſans lexique, forge l'inſcription* Evγε Ξοφος, *qui eſt un pur non-ſens. Il ſe ſera trop ſouvenu du vieil adage cher aux prêcheurs du moyen-âge :* Græcum eſt, non legitur. *M. Lacroix, qui s'en eſt référé, ſauf très-peu de choſe, au texte de M. Lacour, s'eſt accommodé également de la page étrange imprimée par celui-ci comme repréſentant le titre du* Cymbalum. — « *Son Hiſtoire bibliographique du* Cymbalum *eſt irréprochable* », *dit-il par ſurcroît : on verra plus loin, outre ce que je viens de dire, ce qu'il en faut penſer.*

*Pour nous, c'eſt bien l'original avec ſon orthographe, ſa ponctuation, ſon aſpect entier, que nous reproduiſons juſque dans ſes bizarreries, avec d'autant plus de ſcrupule qu'il s'y joint parfois une intention ſpéciale, à part quelques fautes d'impreſſion évidentes & une groſſe coquille, dont la correction, admiſe par tous les éditeurs venus depuis le XVIII^e ſiècle, s'impoſait abſolument* (1).

*Ce texte eſt des plus curieux à tous égards : comme les textes gothiques, bien qu'il ſoit en lettres rondes, il*

(1) *On lit dans l'orignal (Dial. I, vers la fin) :*

« CURTALIUS... *C'eſtoit ainſi qu'il failloit beſongner.* BYRPHANES. *Affin den vuyder la place, ceſt Mercure luy meſme, ſans faillir.* BYRPHANES. *Ceſt luy ſans autre voyrement...* » *Il eſt clair que cette indication, répétée coup ſur coup, de* Byrphanes *comme interlocuteur, eſt une faute matérielle, & qu'il faut lire :* « *Ceſtoit ainſi quil failloit beſongner, Byrphanes, affin, &c.* »

*n'offre pas plus d'apoſtrophes ni d'accents que de cédilles; la ponctuation ſe borne à la* virgule, *au* point, *aux* deux points *& au* point d'interrogation; *ce dernier y remplit ça & là l'office du point d'exclamation, qui manque; la parenthèſe y revient aſſez ſouvent. L'orthographe des mots y eſt variable comme chez tous les auteurs de l'époque, & le même terme s'écrit diverſement dans la même page, voire dans la même phraſe. Les noms des perſonnages ſont en capitales, encadrés au milieu du texte : comme les précédents éditeurs nous avons dû adopter l'alinéa, qui eſpace le texte & le rend plus lifible. C'eſt la ſeule conceſſion que nous ayons faite aux habitudes modernes, & elle ne touche pas au texte même, qui échappe enfin aux infidélités ſyſtématiques ou ingénues des autres éditions.*

*Il importait de reſpecter d'une façon religieuſe, ici plus que nulle part ailleurs, la phyſionomie d'un livre qui, par ſa rareté comme ſa portée, poſſède la valeur d'un document hiſtorique. Je m'empreſſe de reconnaître que l'éditeur de 1732 avait fait de louables efforts dans ce ſens, & il m'eſt pénible de relever le laiſſez-aller des éditions de MM. Lacour & Lacroix, où reparaît trop ſouvent le texte fautif des plus mauvaiſes éditions. Je déſire qu'on ne ſe méprenne pas ſur le ſens de cette obſervation : l'introduction d'accents, d'apoſtrophes, de cédilles, de tirets, d'italiques, étrangers au texte original, les changements dans la ponctuation — lorſqu'ils n'excèdent pas toutes les bornes — peuvent conſtituer un ſyſtème d'édition ou d'impreſſion, dont on s'eſt abſtenu ici, mais qui eſt ſoutenable comme tous les ſyſtèmes. Ce qui eſt grave & très-grave,*

*c'eſt que le texte même ſoit, en maints endroits, ou brutalement tronqué ou capricieuſement altéré, plus d'une fois au détriment du ſens. — Imprimer* Per Stygem *au lieu de* Per Styga (1), *&* ſeulement *pour* ce pendant (2), *ou « de dormir » pour « le dormir* (3) *» , & par deux fois* cerf *pour* ſerf (4); *jeter des points ſuſpenſifs où il n'en exiſte pas dans l'original* (5), *ſauter cinq mots d'enfilée* (6), *& bien d'autres fautes paſſant la peccadille, dont on pourra ſe convaincre par une comparaiſon attentive des textes, voilà ce qu'on ne ſaurait admettre. Il eſt certain que la phyſionomie réelle du texte ſe dérobe, dans ces éditions, ſous un réſeau preſque continu de menues inexactitudes, ſans parler des groſſes.*

*Se targuer d'avoir réaliſé la perfection ſerait choſe malſéante; du moins avons-nous fait tout ce qu'il nous était poſſible de faire pour en approcher par la rigueur de notre examen & par une ſtricte exactitude.*

*En terminant, je dois remercier le ſavant conſervateur de la bibliothèque de Verſailles, M. Le Roi, pour l'obligeance de ſes rapports comme pour les renſeignements contenus dans ſa note bibliographique* manuſcrite, *au ſujet de l'origine de l'exemplaire rariſſime dont il eſt le*

---

(1) Dédicace, *p.* 1.

(2) Dialogue I, *p.* 11, *l.* 21.

(3) Dialogue II, *p.* 15, *l.* 23-24.

(4) Dialogue IV, *p.* 47, *l.* 9 & 25. *La lettre* S *eſt néceſſaire pour l'intelligence de la penſée de l'auteur.*

(5) Dédicace, *p.* 1, *l.* 15, *entre* Diſpeream & AEdepol.

(6) Dialogue IV, *p.* 42, *l.* 23-24; *ces mots : « telles que ie les deſire » manquent chez M. Lacour.*

*gardien. Mon ami, M. Erneſt Courbet, ne m'en voudra pas trop ſi je le remercie auſſi pour ſes utiles communications & ſes indications toujours ſûres, qui m'ont plus d'une fois épargné de longues recherches.*

*Puiſſe maintenant le lecteur être ſatisfait, & je ne regretterai ni mon temps ni ma peine.*

F. F.

# INTRODUCTION

## I. — BIBLIOGRAPHIE

LORSQUE Prosper Marchand, en 1711, publia son édition du *Cymbalum mundi*, sur une copie de l'exemplaire de la bibliothèque du roi, de 1538, dont il avait eu communication par un de ses amis, on ne connaissait plus aucun exemplaire de l'édition *princeps*, & l'on voit par sa Lettre critique, imprimée d'abord séparément en 1706 (1) & insérée ensuite dans l'édition de 1711, qu'il

(1) Un bibliographe cité par J. Vogt dans son *Catalogus historico-criticus librorum rariorum* (Hamburgi, 1747 & 1753. — Sumtibus Christiani Heraldi, in-8°). « Carol. Frid. Buddeus in *Schediasm. de Criteriis boni Libri, Lipsiæ*, 1714 » note en 1706 une édition du *Cymbalum* avec la Lettre critique, sous le nom de Félix de Commercy. Mais rien ne confirme cette assertion dans l'Avertissement de 1711, & la prétendue édit. de 1706 ne paraît pas avoir jamais été rencontrée.

doutait de l'exiſtence du *Cymbalum* de 1537 (1), ſupprimé par la Sorbonne dès ſon apparition.

La Sorbonne avait donc atteint en partie ſon but, puiſque l'obſcurité s'était faite ſur ce point & que les exemplaires mêmes de 1538 étaient devenus d'une extrême rareté (2).

Cependant, en 1732, les notes de La Monnoye ſur le *Cymbalum*, qui avaient d'abord paru dans l'édition des *Nouvelles récréations & Joyeux devis*, de 1711 (3), étaient réimprimées avec des notes nouvelles de Lancelot & de Falconet (4), en appendice du *Cymbalum mundi*, revu pour la première fois ſur un exemplaire de l'édition originale. L'avertiſſement de 1732 & l'*Errata* qui termine le volume atteſtent ce fait, auquel M. Lacour n'oppoſe que des équivoques. En citant ce paſſage de

(1) Lettre écrite à M. B. P., D. & G. (Bernard Picart, deſſinateur & graveur, auteur des vignettes de l'édit. de 1711.) — III. « Je ne ſçai ſi le *Cymbalum mundi* a été imprimé à Paris en 1537, comme l'inſinue... La Croix du Maine. »

(2) Catal. des liv. du Cabinet de M. de Boze, 1745 & 1753, à l'art. du *Cymbalum* de 1538 : « On n'en connaît que trois ou quatre exempl. en françois. » Le Catalogue de 1745 eſt un beau vol., petit in-folio, ſorti des preſſes de l'Imprimerie royale. La Bibl. nat. en poſſède un exemplaire. (Q. — Réſerve.) Il fut publié par M. de Boze. En tête ſe trouve une vignette avec cette épigraphe :

« Ede tuos tandem ſociis, Fauſtine, libellos. » (Mart., lib. I. Epig. 26.)

De Boze avait le *Cymbalum* de 1538 & celui de 1537.

(3) Amſt., Fréd. Bernard, in-12, — & Cologne, Jean Gaillard.

(4) Ces dernières ſont marquées d'une aſtériſque, ſans indication de nom. Le *Catal.* de Boze & la *Bibliogr. inſtructive* nous apprennent quelle en était la provenance.

l'*Errata* : « On trouve beaucoup de ces fautes dans l'Edition de 1537, ſoit que l'ignorance des copiſtes en ſoit cauſe, ſoit qu'il faille, &c. » il ſaute préciſément les mots ſuivants que je ſouligne : « .... l'édition de 1537, *ſur laquelle celle-ci a été faite....* »

Obligé d'expliquer pourtant l'aſſertion répétée des éditeurs au ſujet de l'exemplaire conſulté par eux, « qui eſt dans une des plus curieuſes Bibliothèques de Paris, » & dont ils diſent : « Le *Cymbalum* de la Bibliothèque du Roy n'eſt que de la ſeconde impreſſion, qui eſt de Lyon, 1538.... *Nous avons été aſſez heureux pour en recouvrer un de la première, faite à Paris en 1537.... C'eſt ſur cet exemplaire, peut-être unique, qu'on a reveu le texte & corrigé pluſieurs fautes eſſentielles* (1). » il ſe contente de nier, taxant d'*audacieuſe annonce*, tranchons le mot, de menſonge, l'honnête affirmation de ſes devanciers ! Et cela, au mépris du témoignage de M. de Boze, ainſi formulé dans l'article relatif au *Cymbalum* de 1537 qu'il poſſédait : « Celui-ci eſt qualifié d'unique dans l'Avertiſſement mis à la tête de la nouvelle édition de 1732, que l'on trouvera ci-après (2). » Voilà qui eſt net ; le fait

(1) Avertiſſ. de 1732.

(2) *Catalogue* de M. de Boze, dreſſé par lui-même en 1745. Cette note eſt reproduite dans le Catalogue de 1753, dreſſé par Gabriel Martin, pour la vente de la collection de Boze. — La *Bibliographie inſtructive* de G.-F. de Bure (1765, n° 4090) porte : « ... l'édition originale que nous annonçons, dont on croit qu'il n'exiſte plus qu'un ſeul exemplaire qui, du Cabinet de feu M. de Boze, a paſſé dans celui de M. Gaignat où il exiſte actuellement. » C'eſt toujours du même exemplaire qu'il s'agit.

de la reproduction, dans cette édition, de la vignette de 1537, ainſi que je l'ai indiqué ci-deſſus dans mon Avertiſſement, ne l'eſt pas moins. La prétention des éditeurs de 1732 eſt, au ſurplus, d'accord avec le réſultat, dans une louable meſure, puiſqu'en nombre d'endroits leur texte eſt manifeſtement plus rapproché de l'original que celui de M. Lacour. Où donc eſt l'*audacieuſe annonce?*

Autre équivoque : « Les variantes que nous avons relevées, dit-il, ſont importantes pour l'orthographe & pour le ſens de pluſieurs phrases ; elles fourniſſent la preuve nouvelle que P. Marchand n'avait pas connu la bonne édition. » — « Ce qui ne l'avait point empêché de terminer ſon *errata* par les obſervations.... (1) » Il s'agit de l'*Errata* de 1732.

P. Marchand n'avait pas connu la bonne édition — ce que nul ne conteſte, puisqu'il l'avoue lui-même — donc l'édition de 1732 eſt ſans valeur; voilà tout le ſyſtème. Ce qui le renverſe totalement, c'eſt que l'édition de 1711 ſeule eſt de P. Marchand, & que l'édition de 1732, tout en portant ſon nom ſur le titre, comme elle porte *Amſterdam* au lieu de *Paris* (2), eſt faite au contraire pour le rectifier. — « Il parut en 1711, à Amſterdam, une édition du *Cymbalum mundi*. Proſper Marchand, qui en fut l'éditeur, convient lui-même dans

(1) Ed. Lacour, t. I, p. 307. Dans le corps de la page & en note.

(2) Ce n'eſt ici qu'une rubrique de fantaiſie ; & M. Lacour lui-même, après tous les Catalogues & les Bibliographies du temps, indique : » Amſterdam (Paris). »

ſon Avertiſſement qu'il ne l'a fait imprimer que ſur une copie tirée de l'exemplaire qui eſt à la Bibliothèque du Roy.... On devroit être diſpenſé, après la longue lettre que P. Marchand a miſe à la tête de ſon édition, d'entrer dans aucun détail ſur l'auteur du *Cymbalum* & ſur ſon ouvrage. Cependant, comme il a oublié quelques circonſtances, qu'il eſt même tombé dans quelques mépriſes, &c. — C'eſt donc à tort que P. Marchand a douté que ces Dialogues euſſent paru à Paris en cette année » (1537). Ainſi, en 1732, P. Marchand n'eſt pas la perſonne *qui parle*, mais la perſonne *de qui l'on parle* (1); ni l'Avertiſſement, ni le texte corrigé, ni les notes, ni l'Errata, ne ſont de lui; & c'eſt juſtement parce qu'il n'avait pas connu la bonne édition en 1711, que d'*autres*, vingt ans plus tard, s'aviſent d'en établir une meilleure, enrichie des notes de La Monnoye, de Falconet, de Lancelot, & ayant le mérite, malgré certaines fautes encore, d'avoir été confrontée avec le texte de l'édition princeps.

On avait donc *recouvré* un exemplaire de cette édition, réputée preſque fantaſtique par P. Marchand; exemplaire dont on uſa, comme je viens de le prouver, pour l'édition de 1732, qui était celui de G. de Boze, & qui paſſa en 1753 dans le cabinet de Gaignat, puis en 1769 dans celui du duc de La Valliere.

La *Bibliographie inſtructive*, les Catalogues de Gaignat

(1) *Avertiſſement* de 1732, p. j, jv & xv.

(2) *Bibliogr, inſtr.* de de Bure, l. cit. — *Catalogue de Gaignat* (1769), t. I, p. 608.

& de La Vallière ſont explicites (2); on lit dans le ſecond : « *Edition originale, très-rare,* achetée à la vente de M. Gaignat, n° 2528, 350 liv. (1). » On ne ſait ce que devint enſuite l'exemplaire : « A la vente du duc, dit Brunet, il fut acquis par le libraire Tilliard pour un amateur dont j'ignore le nom. C'eſt probablement ce même exemplaire qui ſe conſerve maintenant dans la bibliothèque de Verſailles (2). » L'hypothèſe mérite examen & diſcuſſion ; mais, avant d'aborder ce point, diſons un mot de l'exemplaire de Rothelin, mentionné par Eloi Johanneau & par M. Lacour comme ayant figuré dans la vente des livres de cet amateur, contemporain de Gros de Boze, de Gaignat & de l'abbé Goujet.

« Le *Cymbalum* de 1537, dit M. Lacour, parut au XVIII^e^ ſiècle dans quatre ventes, dont voici l'ordre : Rothelin (1746), de Boze (1753), Gaignat (1769), La Vallière (1783). L'exemplaire de La Vallière provenait des cabinets de Boze & Gaignat.... mais il n'eſt pas prouvé que ce fût le même que celui de Rothelin. Je ne ſaurais, par conſéquent, dire ſi le *Cymbalum*, exiſtant à la bibliothèque de Verſailles, vient de Rothelin ou de La Vallière ; faiſons ſeulement remarquer qu'il n'entra dans ce dépôt qu'à la Révolution. »

M. Lacour revient en pluſieurs endroits ſur ce fait de la miſe en vente du *Cymbalum* de Rothelin en 1746, &

(1) Catalogue des liv. du duc de La Vallière. — 1^re^ partie, par G. de Bure, t. II, p. 738 (1783).

(1) *Manuel du libraire*, dernière édit., art. *Des Periers*.

ſur la mention de cet exemplaire au Catalogue dreſſé pour la circonſtance par Gabriel Martin. Il aura ſuivi de confiance Eloi Johanneau, qu'il cite, & qui écrivait dans ſa lettre au baron de Schonen : « Comme aucun bibliographe ne dit avoir vu l'édition de 1537 (aſſertion téméraire d'Eloi Johanneau), qui eſt citée par La Croix du Maine ; que La Monnoye & Proſper Marchand même ne l'ont point connue (les éditeurs de 1732 l'ont connue du moins), on pourrait croire qu'elle n'exiſte pas. Mais ſon exiſtence eſt confirmée par les *Catalogues de Gaignat & de Rothelin, que je viens de citer.* »

Où M. Lacour prend-il l'achat de l'exemplaire de Rothelin par « un riche amateur? » Où Eloi Johanneau en prend-il la mention au Catalogue de Rothelin? L'édition de 1537 n'y eſt pas portée, déclare M. Brunet dans ſon *Manuel*. Je n'ai pas été plus heureux que lui, & je n'ai trouvé au Catalogue que l'indication d'exemplaires des éditions de 1711 (n^os^ 2467 & 2698) & de 1732 (n° 2699).

L'abbé de Rothelin avait eu pourtant en ſa poſſeſſion le précieux volume (1), puiſqu'on lit ces mots manuſcrits ſur le titre intérieur du *Cymbalum* de 1711 de la Bibliothèque nationale, corrigé à la plume : « Les corrections qui ſe trouvent ſont faites ſur l'édition originale imprimée à Paris l'an 1537.— Elle appartient à M. l'abbé d'Orléans Rothelin. » On lit encore en note de la lettre de P. Marchand, qui précède, & de la même main, au

(1) Ici Brunet ſe trompe à ſon tour, en diſant qu'il ne lui a jamais appartenu.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

***

ſujet l'éd. de de 1537, indiquée par La Croix du Maine : « M. de Rothelin a cette édition (1). »

Lorſque M. de Cangé faiſait ſes corrections, il eſt probable que l'édition de 1732 n'exiſtait pas ; car, ſans doute, il ne ſe fût point donné tant de peine, puiſque la nouvelle édition — dont il avait un exemplaire dans ſon cabinet — rectifiait celle de 1711. Les notes ci-deſſus rapportées, concernant Rothelin, doivent donc avoir été écrites entre 1711 & 1732 : & comme elles n'étaient pas effacées en 1733, date de l'acquiſition des livres de M. de Cangé par la Bibliothèque du roi, il eſt permis de croire que Rothelin était reſté jusqu'alors en poſſeſſion de ſon exemplaire de 1537. Enfin, Rothelin étant mort en 1744, & l'exemplaire ne figurant pas au Catalogue de ſa vente (1746), ſi l'on rapproche ces deux faits & ſi l'on réfléchit que de Boze put ſe piquer, dès 1745, ſans être démenti, d'avoir un exemplaire *unique* (indiqué clairement comme ayant ſervi pour l'édition de 1732), on ne ſaurait s'empêcher de ſuppoſer qu'avant 1744, &, ſelon toute apparence, après 1732, Rothelin avait, par voie d'échange ou de ceſſion amiable, abandonné ſon

(1) En m'enquérant de l'origine de cet exempl., j'ai conſtaté qu'il provient de l'ancien fonds de Cangé. Il n'eſt pas enregiſtré au *Catalogue des livres du Cabinet de M. de Cangé, acheté par le Roy au mois de juillet* 1733, qui mentionne un exempl. de l'édit. de 1732 : « Amſterdam (Paris) », p. 125. Mais c'eſt un simple oubli, car le cachet *Biblioth. royale*, dont il porte l'eſtampille, eſt ancien & était employé ſous Louis XV, & l'on trouve ſur le titre, de la même écriture que les notes précitées : *Imbert C.*, indication abrégée du nom d'*Imbert Chaſtre de Cangé*.

exemplaire à de Boze. Ainſi, l'exemplaire de Rothelin ne ferait qu'un avec l'exemplaire de Boze, Gaignat, La Vallière, qui n'eſt pas celui de la Bibliothèque de Verſailles, malgré l'aſſertion controuvée de M. P. Lacroix. En effet, l'exemplaire de Verſailles « a une très-jolie reliure, très-bien conſervée, *en veau fauve ancien*, tandis que l'exemplaire de La Vallière, acquis par le roi (1), était, ainſi que l'indique le Catalogue de la vente de cette bibliothèque, relié *en maroquin violet* (2). Ce ne peut donc être le même (3). »

Par conſéquent, ſi l'exemplaire de La Vallière venait de Rothelin, par de Boze et Gaignat, l'exemplaire de Verſailles n'eſt pas celui de Rothelin, & l'origine en demeure incertaine. Telle n'eſt pas l'opinion de M. Le Roi, qui le conſidère comme provenant de la collection de MM. Bigot de Rouen, vendue en 1706, dont parle P. Marchand (4), & comme ayant paſſé ſucceſſivement par les mains de l'abbé Goujet & du duc de Béthune-Charoſt, pour arriver au dépôt de la bibliothèque de l'Ecole centrale de Seine-&-Oiſe, devenue la bibliothèque publique de Verſailles.

Après avoir décrit le volume, il s'arrête au titre &

---

(1) C'eſt Nodier qui prétend cela ſans preuves. — V. plus haut la note de Brunet.

(2) Il était en *maroquin bleu violet*. Les Catal. de Boze portent : *maroquin bleu* ; ceux de Gaignat & de la Vallière : *maroquin violet*.

(3) Note manuſcrite de M. Le Roi, conſervateur de la Bibliothèque publique de Verſailles.

(4) Edit. du *Cymbalum* de 1711 : *Avértiſſement*.

dit : « Ce titre, qui paraît détaché d'un recueil où devait ſe trouver cet ouvrage, eſt collé ſur une feuille de la grandeur des feuillets du livre. Il en eſt de même de l'indication du libraire, qui ſe trouve au dernier feuillet.... Cette indication a été auſſi détachée & placée au bas de la dernière feuille, auſſi collée comme le titre. Sur la première page, après le titre, on a écrit en haut : *Cymbalum mundi*, ce qui ſemble confirmer que le titre actuel n'était pas à cette place, & prouve, avec l'obſervation que je viens de faire à l'occaſion du titre & de l'indication du libraire, que cette édition était renfermée dans un Recueil contenant diverſes pièces, avant de former ce volume. » M. Le Roi, ſe référant à une note erronée de M. Lacroix, & à un paſſage de P. Marchand, détourné de ſa ſignification, continue ainſi : « On a vu que P. Marchand écrivait en 1711 qu'il ne connaiſſait que deux exemplaires de cette édition (non pas *de cette édition*, mais du *Cymbalum*), l'un à la Bibliothèque du roi (c'eſt l'exemplaire de 1538), & l'autre qui ſe trouvait perdu dans un Recueil de diverſes pièces ayant appartenu à MM. Bigot de Rouen. » (Rien ne dit qu'il fût de 1537, au contraire, P. Marchand le mentionnant au même titre que l'exemplaire de 1538 de la Bibliothèque royale, ſans établir aucune diſtinction). « Il paraît certain, répète M. Le Roi, que l'exemplaire de Verſailles faiſait partie d'un Recueil dont il fut détaché. » D'où, ſelon lui, « la preſque certitude que notre exemplaire était celui-là même qui faiſait partie du recueil de Bigot. » Eſt-il beſoin de rappeler que P. Marchand n'était pas loin de nier l'exiſtence de l'édition de 1537 ?

Tout ceci repoſe donc ſur un malentendu, comme les aſſertions de Nodier & de M. Lacroix, prétendant qu'au XVIII^e ſiècle la Bibliothèque royale poſſédait un *Cymbalum* de 1537, dont ils ſignalent la diſparition imaginaire, & que l'exemplaire était celui de Bigot, le tout d'après Proſper Marchand, qui n'en peut mais & n'en dit pas un traître mot (1).

Ce point de départ admis, M. Le Roi fait arriver le *Cymbalum* de MM. Bigot aux mains de Rothelin, puis de l'abbé Goujet. Il tient pour authentique la mention qu'en font Eloi Johanneau & M. Lacour dans la *vente* Rothelin (1746); erreur que j'ai relevée plus haut. « La bibliothèque de Verſailles, dit-il, renferme plus de ſix cents volumes ayant fait partie de bibliothèque de l'abbé Goujet. C'eſt au milieu de cette collection que s'eſt trouvé l'exemplaire de 1537 du *Cymbalum mundi*, On ſait quelle curieuſe collection poſſédait l'auteur de la *Bibliothèque françaiſe*, & il eſt probable que c'eſt entre ſes mains qu'eſt tombé le *Cymbalum* de Rothelin. — Il n'y a point eu de vente publique de la bibliothèque de l'abbé Goujet. Janſéniſte & inquiété, devenu aveugle, il fut forcé, pour ſubſiſter, de vendre ſes collections.... Achetée par le duc de Béthune-Charoſt, ſa bibliothèque fut portée, à la Révolution, au Château

(1) El. Johanneau auſſi parle d'un exemplaire *volé:* mais il s'agit pour lui de l'exemplaire de 1538; encore ſe trompe-t-il, puiſque ce livre eſt toujours au dépôt de la Bibliothèque nationale. Les allégations fantaiſiſtes de Nodier & les erreurs de lecture de M. Lacroix ont créé un véritable imbroglio.

pour être réunie à celles du roi & des princes, & former un fonds conſidérable, dont la plus grande partie fut tranſportée à Paris, à la Bibliothèque nationale. C'eſt dans ce fonds que les profeſſeurs de l'Ecole centrale de Seine-&-Oiſe, preſque tous anciens oratoriens & grands connaiſſeurs de livres, choiſirent les premiers ouvrages de notre bibliothèque & s'empreſſèrent d'y réunir toute la partie la plus curieuſe de la collection du célèbre bibliophile. »

Ce qui précède eſt fort ingénieux, & les critiques compétents jugeront dans quelle meſure ils peuvent s'y référer. Je dois formuler à cet égard pluſieurs obſervations. Pourquoi l'abbé Goujet, qui eſt mort en 1767, & qui en 1748 parle du *Cymbalum*, ſans dire qu'il l'eût chez lui, & avec aſſez de détachement (1), aurait-il gardé myſtérieuſement un exemplaire de 1537, alors que M. de Boze, ſon collaborateur (pour l'*Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions* & les *Eloges des Académiciens*), M. de Boze, au courant des curioſités de ſon cabinet, à coup ſûr, imprimait en 1745 la mention d'exemplaire *unique* dans le Catalogue de ſes propres livres, mention reproduite en 1753? — S'eſt-on ſuffiſamment ſouvenu auſſi que de Boze & Rothelin eurent l'un avec l'autre des rapports très-particuliers, ayant appartenu tous deux à l'Académie françaiſe & à l'Académie des Inſcriptions? De Boze avait ſuccédé à Fénelon parmi les Quarante & était ſecrétaire perpétuel de l'Académie des Inſcriptions

(1) *Biblioth. franç.*, t. XII, p. 88-95 : « Il m'a ennuyé & je n'y ai preſque rien compris. »

depuis 1706. Rothelin, qui ne fut membre de la première de ces compagnies qu'en 1528, & de la seconde qu'en 1732) année où parut l'édition du *Cymbalum* avec les notes de la Monnoye, etc.), eut par deux fois besoin de la voix de M. de Boze pour ces deux élections, & l'on conçoit qu'il ait pu très-bien lui céder ou lui offrir alors son exemplaire. Ce qui me ferait croire qu'il s'en dessaisit, après avoir concouru au travail de l'édition de 1732, c'est qu'on voit figurer dans son Catalogue (n° 2699) un exemplaire de ladite édition, *imprimé sur vélin :* la possession de ce volume de choix montre combien l'édition avait d'intérêt pour lui. Enfin, on se rappelle que le Catalogue de Boze marque le *Cymbalum* de 1537 comme relié en *maroquin bleu;* or, l'exemplaire sur vélin de 1732, gardé par Rothelin, est indiqué pareillement comme relié en *maroquin bleu*, ce qui appuie d'autant l'hypothèse d'après laquelle l'un & l'autre volume auraient figuré d'abord dans la même collection : Rothelin, en se séparant du premier, aurait retenu le second dont il avait fait aussi un exemplaire précieux.

Quant au *Cymbalum* de Versailles (édition princeps), détaché ou non d'un Recueil, il paraît avoir été complété avec le titre & la fin d'un autre exemplaire inconnu : cela résulte d'un examen attentif des parties recollées. — Sur la garde qui suit le dernier feuillet est la *Requeste* de J. Morin, « Ecritte de la main de M. Du Puy sur l'exemplaire de la Bibliothèque du Roy. » En voici le texte, tel que le donne l'exemplaire de 1538, de la main même de Du Puy :

« A Monſeigneur le Chancelier,

« Supplie humblement Iehan Morin, pauure ieune garſon Libraire de Paris que comme ainſy ſoit qu'il aie, par ignorance & ſans aucun vouloir de mal faire ou meſprendre, imprimé ung petit Liure appellé *Cymbalum mundi*, lequel liure ſeroit tombé en ſcandale & reprehenſion derreur, à cauſe de quoi ledict ſuppliant pource qu'il l'a imprimé auroit été mis en priſon à Paris, & à preſent y ſeroit detenu en grande pauureté & doumage à luy inſuportable : qu'il vous plaiſe d'une benigne grace luy faire ce bien de lui octroier letres, & mander à Mr le premier Preſident de Paris & à Mr le Lieutenant criminel que voulez bien qu'il ſoit relaſché à caution de ſe repreſanter toutes fois & quantes que le commandement luy en ſera fait : attendu que par ſa depoſition il a déclaré l'auteur dudict liure, & que, en ce cas, il eſt du tout innocent & qu'il n'y eut mis ſa marque ny ſon nom s'il y eut pencé aucun mal. Ce faiſant ferez bien, & juſtice, & l'obbligerez à iamais à prier Dieu pour votre proſperité & ſanté. »

La pièce n'eſt ni datée ni certifiée. Mais du Puy, garde à la Bibliothèque du roi, homme conſcienCieux & exact, avait certainement eu l'original ſous les yeux. P. Marchand aurait dû y réfléchir, avant de la rejeter dédaigneuſement comme une pièce informe & ſans valeur. « Cette requête, malheureuſement pour ſa conjecture, eſt-il dit dans l'édition de 1732, ſe trouve appuyée d'un arrêt du Parlement, daté du 7 mars 1537 avant Pâques & inſéré dans les Regiſtres (1). »

(1) L'année s'ouvrant alors à Pâques, le 7 mars 1537 appartient pour nous à l'année 1538, dont les trois premiers mois formaient la fin de l'année 1537, *vieux ſtyle*.

Voici l'extrait des Regiſtres du Parlement, qui fut publié d'abord dans l'*Avertiſſement* de 1732 :

DU 7 MARS 1537, AVANT PAQUES.

Ce jour, meſſire *Pierre Lizet*, premier Preſident en la Cour de ceans, a dit à ycelle que mardi dernier, ſur le ſoir, il reçut un paquet où y auoit une Lettre du Roy & une du Chancelier, auec un petit liure en langue françoiſe, intitulé : CYMBALUM MUNDI, et luy mandoit le Roy qu'il auoit fait veoir ledict liure & y trouuoit de grands abus & hereſies, & que, à cette cauſe, il euſt à s'enquerir du compoſiteur & de l'imprimeur, pour l'en auertir, &, après, procéder à telle punition qu'il verroit eſtre à faire. Suiuant lequel commandement il auoit fait telle diligence, que, hier, il fit prendre ledit imprimeur, qui s'appelloit *Jehan Morin*, & eſtoit priſonnier, & auoit fait viſiter ſa boutique, & auoit l'on trouué pluſieurs fols & erronés liures en ycelle, venant d'Allemagne, meſme de *Clement Marot*, que l'on vouloit faire imprimer. A dit auſſi que aucuns theologiens l'auoient auerti qu'il y auoit de preſent en ceſte ville pluſieurs imprimeurs & libraires etrangers, qui ne vendoient ſinon liures, parmi leſquels y auoit beaucoup d'erreurs, & qu'il y falloit pouruoir promptement, eſtant certain que l'on feroit ſeruice à Dieu, bien à la choſe publique, & ſeruice très-agreable au Roy, lequel luy eſcrit que l'on ne luy pouuoit faire ſeruice plus agreable que d'y donner prompte prouiſion. Sur ce, la matiere miſe en deliberation, etc.

La reproduction, dans notre édition du titre, & de la vignette de l'édition princeps me diſpenſe d'en donner ici la deſcription. Mais je dois ſignaler quelques détails curieux. Au-deſſous de la vignette du titre, où eſt repréſentée debout la Vertu indigente, on lit cette deviſe, tirée de Junéval (*Satire I*) : *Probitas laudatur & alget*. (On loue la Probité & on la laiſſe ſe morfondre), qui eſt la traduction directe de l'image.

Mais dans la vignette à droite & à gauche de la figure, ſe trouvent les mots grecs : EVGE ΣΟΦΟΣ, qui forment une autre deviſe en rapport avec l'eſprit du livre : *Courage, philoſophe ! hardi, ſage !*

Ces mots, que M. Lacour jette, en les eſtropiant, au-deſſus des initiales du libraire, ſans plus d'explication :

Ενγε Ξοφος
I. M.

ont perdu chez lui toute eſpèce de ſens, & je m'étonne que M. Lacroix ait reproduit ce double barbariſme. Les mots de la deviſe ſont pourtant fort liſibles, comme on peut s'en aſſurer dans le *fac-ſimile* que nous donnons.

Quant aux initiales I. M., M. Lacour, qui néglige totalement de parler de la vignette, n'indique pas même la place qu'elles occupent dans l'original. On voit qu'elles correſpondent, dans les angles inférieurs du cadre, aux deux têtes *noires* des angles ſupérieurs ; or, ces deux têtes noires ou *moreſques* (1) ne ſont autre choſe que l'emblême du nom de *Iehan Morin* ; elles conſtituent ſa marque particulière, au moyen d'un jeu de mots dans le goût de l'époque. Entre autres exemples analogues que je pourrais citer à ce ſujet, en voici un aſſez curieux, tant il eſt ſemblable.

Il exiſte un petit livret imprimé vers le début du XVI^e^ ſiècle & intitulé : « *Le Girofflier aux dames. En-*

(1) V. Cotgrave. (Teſte de More... *any black, or blackish head.*)

*ſemble le dit des Sibiles* (vignette). *Epiſtre de Seneque à lucille, conſolatoire de* LIBERAL, LEUR AMY, *etc.*, » *in*-4° *goth.*, s. d., de 12 ff. avec 17 fig. en bois (1). Le verſo du dernier feuillet eſt rempli par la marque de l'imprimeur, Michel Le Noir, ſe compoſant d'un *écu* penché & ſoutenu d'une main par deux femmes au chef *noir*, qui de l'autre main ſupportent un corps d'armure & un heaume fermé avec couronne comtale, ſurmonté d'une tête d'homme, également *noire ;* dans l'écu, ſur un fond *noir*, ſe détache le mot *Le*, couvrant un *M* orné. Le tout veut dire : *Michel Le Noir* (2). Cet imprimeur avait employé, en 1486, ſur *Laguillon damour diuine* (pet. in-4° goth., cité par Brunet), une marque un peu moins compliquée, où ſe retrouve l'écu avec les mêmes lettres ſur fond *noir* & la tête *moreſque*.

On trouvera ci-deſſous la liſte des éditions du *Cymbalum mundi* qui ont précédé la nôtre, ſous toutes réſerves pour quelques-unes, dont l'exiſtence eſt au moins douteuſe. Je n'y comprends pas les éditions évidemment apocryphes :

1° L'édition latine que La Croix du Maine, du Verdier, le P. Merſenne, Spizelius, & de nos jours M. P. Lacroix, ont admiſe en prenant au ſérieux la fiction dont

---

(1) Ce livret, reproduit en 1861 par le procédé Pilinski, eſt en original dans la *réſerve* de la Bibl. nationale.

Brunet indique une autre édit. de 16 ff. in-4° goth. auſſi, avec 23 grav. en bois, titre rouge & noir ; le verſo du dernier feuillet eſt blanc. Il ſuppoſe Lyon comme lieu d'impreſſion.

(2) On trouvera cette marque reproduite dans le *Manuel* de Brunet, t. I, col. 1857.

Bonaventure des Periers uſe dans ſa *Dédicace* (1);

2° L'édition françaiſe de Bourges (1537), imaginée par Vogt (2) & quelques autres, citant de travers Catherinot en ſes *Annales typographiques* (3);

3° L'édition de 1582 (*s. l.*), indiquée par le ſeul Placcius (4), qui allègue ſans raiſon le *Scrutinium Atheiſmi*, de Spizelius, où il n'en eſt pas queſtion;

4° L'édition de 1706, qui aurait accompagné alors la

(1) Les uns lui attribuent la paternité de l'ouvrage qu'il aurait traduit en français, après l'avoir compoſé en latin : La Croix du Maine eſt de cet avis ; Voet & Spizelius, d'après le P. Merſenne, diſent ſeulement qu'il l'aurait traduit en latin. (V. P. Marchand, *Lettre critique I*, pour indication & extrait des auteurs cités. — L'authenticité de l'introuvable texte latin lui paraît plus que ſuſpecte.) Les éditeurs de 1732 ont très-bien obſervé que c'était là, de la part de des Periers, une *fineſſe d'auteur*, pour intriguer le public ou ſe précautionner doublement. Ceux qui ont dreſſé le « Catalogue *raiſonné* de la Bibliothèque de l'Ecole centrale du département de Seine-&-Oiſe, — an 9, » ont agi ſans diſcernement en ne tenant compte que du titre, *Cymbalum mundi*, pour ranger le livre dans la ſection des *Dialogues en latin*.

(2) *Catalogus hiſtorico-criticus*, &c., p. 229.

(3) Bourges, 1683, in-4°. — Catherinot cite les ouvrages des écrivains ayant tenu au Berry de quelque façon ; des Periers, valet de chambre de Marguerite, qui avait le Berry en apanage, y figure à ce titre, bien que ſes ouvrages aient paru hors de Bourges. C'eſt ainſi que Guy Allard parle, très-inexactement d'ailleurs, de des Periers, dans ſa *Biblioth. du Dauphiné*, p. 172, après avoir annoncé dans ſa Préface qu'il citera des auteurs étrangers à cette province, ſimplement parce que leurs livres ont été « enfentés ſur les rives du Rhoſne, de l'Izère & de la Durance. »

(1) *Theatrum anonymorum*, &c. (Hambourg, 1708, in fol.), p. 105

Lettre critique de Félix de Commercy (P. Marchand), ſelon C.-F. Buddeus, cité par Vogt (1), ſuppoſitiou gratuite que rien n'autoriſe dans le langage tenu par Proſper Marchand lui-même (2), & qui ne peut venir que d'une confuſion.

Quant aux autres éditions, ſi l'exiſtence de pluſieurs d'entre elles eſt incertaine, elle n'eſt pas impoſſible ; il y avait donc lieu de les enregiſtrer ici ſous bénéfice d'inventaire.

En voici la ſuite chronologique :

1. — 1537. Paris, Jehan Morin. — Pet. in-8° de 32 ff. lett. rond., à 27 l. par page.

Edition *princeps*. — Il n'en exiſte plus qu'un exemplaire connu, celui de la Bibl. de Verſailles (G. — 241), dont le texte eſt reproduit ici pour la première fois dans ſon intégrité. — J'ai parlé amplement ci-deſſus de l'exempl. de Boze, vendu 350 fr. Gaignat, & 120 fr. La Vallière.

2. — 1538, Lyon, Benoiſt Bonyn. « *Cymbalum mundi en francoys, contenant quatre Dialogues Poetiques, fort antiques, ioeux & facetieux.* » Pet. in-8° goth. de 28 ff., titre en lett. capit. & caract. rom. ordinaires. — *Seconde* édition.

La Bibl. nat. en poſſède un exempl. (Z.— 1203, *Réſerve*), celui du célèbre P. de l'Etoile, dont le nom ſe trouve à l'encre rouge ſur le titre, ainſi écrit : *Deleſtoille*. La vignette primitive de 1537 eſt remplacée par un buſte d'homme, tête laurée, avec une cithare & la ſouſcription : *Poeta*, de ſorte que la deviſe conſervée : *Probitas laudatur & alget*, ne s'applique plus. — En lett. rondes, au recto du dernier feuillet, on lit : « Fin du preſent Cymbalum Mundi en Francoys, imprime nouuellement à Lyon, par Benoiſt Bonyn, imprimeur, demeurant audict lieu, en la rue de Paradis,

(1) V. ci-deſſus, p. XI.

(2) V. la *Lettre critique* & l'*Avertiſſement* de 1711.

M.D.XXXVIII. » Je penſe avec M. Lacour que le nom de Bonyn n'eſt pas le maſque de Parmentier, qui avait déjà employé la vignette du *Poëte* dans ſon édition des *Epigrammes* latines de J. Voulté (1537). Quoi qu'en aient dit certains bibliographes, ce double emploi n'eſt pas une preuve : au XVI^e^ ſiècle, les mêmes ornements & vignettes, hormis les marques abſolument perſonnelles, ſe rencontrent parfois chez divers imprimeurs. B. Bonyn ou Bounyn eſt un perſonnage réel qui fut imprimeur à Lyon ; pour admettre que ſon nom ait ſervi de maſque, il faudrait ſuppoſer avec M. de La Ferrière-Percy (1) qu'il avait alors quitté Lyon.

L'édition de 1538, pourchaſſée & ſupprimée comme la première, eſt devenue preſque auſſi rare, & s'eſt vendue 75 fr. Gaignat, 68 fr. Mac-Carthy, 401 fr. Nodier, 415 fr. Baudelocque. Sur une feuille collée à la fin de l'exempl. de la Bibl. nat. eſt la requête de J. Morin, manuſcrite, de la main de du Puy, reproduite enſuite partout.

L'édition de 1538, pet. in-8°, dont il s'agit ici, eſt évidemment celle que du Verdier (p. 1177) indique : *Lyon*, 1538, *in*-16, en ſe trompant ſur le format.

3.— 1711, Amſterdam, P. Marchand, ou « *Dialogues ſatyriques ſur differens Sujets, par Bonaventure des Perriers, valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, avec* une *Lettre critique dans laquelle on fait l'Hiſtoire, l'Analyſe & l'Apologie de cet Ouvrage*, par Proſper Marchand, libraire. — A Amſterdam, chez P. Marchand, libraire dans le Nes, à l'enſeigne de l'Etoile, M.DCCXI » pet. in-12 de 144 p., avec Avertiſſ. de 6 p., & figures de Bernard Picart. — Edit. faite ſur une copie de l'exempl. de la Bibl. du Roi. (Ex. de 1538 & *non de l'édit. princeps* que ne poſſéda jamais la Bibl. du Roi, quoique M. P. Lacroix perſiſte dans cette indication erronée, contredite par l'aveu de P. Marchand.)

Dans l'édition de 1711, chaque dialogue eſt précédé d'un *argument* de l'invention de l'éditeur. — La *Lettre critique* eſt datée du

(1) *Marg. d'Angoulême. — Son livre de dépenses.* (Paris, 1862, Aubry.) P. 43.

10 octobre 1706, & l'auteur nous apprend qu'il l'avait publiée d'abord ſous le nom de Félix de Commercy.

4. — 1723, Londres, in-8°, traduction anglaiſe, dont l'exiſtence n'eſt mentionnée que par Vogt (ouvr. cit. p. 229) : « Anglicanam etiam verſionem *London*, 1723, in-8 maj. memini *me vidiſſe*. »

5. — 1732, Paris (ſous la rubrique d'Amſterdam & de P. Marchand.)— Même titre que celui de l'édit. de 1711, ainſi complété : « *Nouvelle édition, revûë, corrigée & augmentée de Notes & Remarques communiquées par pluſieurs Sçavans.* » Pet. in-12 de 243 p. chiff. plus un *Errata* de 4 p. — *Avertiſſement* de XXX p., terminé par une liſte des *OEuvres de B. des Periers*. — La lettre de P. Marchand, reproduite, eſt critiquée ſur pluſieurs points dans l'Avertiſſement. — Cette édition, comme le conſtate Brunet, eſt faite d'après celle de 1537; j'ai mis ce point hors de doute ci-deſſus.— Les notes de La Monnoye, inſérées d'abord à la fin de ſon édition des *Contes & Joyeux devis* (1711, 2 vol. pet. in-12), y figurent, accrues de beaucoup d'autres « qui viennent de bonne main. » Ces dernières, marquées d'une aſtériſque, ſont de Falconet & de Lancelot, en grande eſtime pour leur érudition dans ce temps-là ; la provenance en eſt atteſtée par les Catalogues & Bibliographies de l'époque ; elles comprennent 71 p. (173-243). Les fig. de Picart accompagnent généralement les exemplaires de cette édition, comme ceux des autres réimpreſſions au XVIII^e^ ſiècle. Une jolie réduction de la vignette de 1537 précède le texte du *Cymbalum* (p. 67).

6. — 1735, Amſterdam (Paris), pet. in-12, figures ; édit. cit. par El. Johanneau (*Lett. au baron de Schonen*).

7. — 1738, Même indicat., in-16, fig. — M. Lacroix penſe que cette édition, comme la précédente, « a été créée en bibliographie par une ſimple erreur de date, dans les notes de la *Bibl. françaiſe* de du Verdier, édition Rigoley de Juvigny, t. v. p. 533. » Il ſe peut cependant qu'avant 1753 il y ait eu quelques éditions reproduiſant plus ou moins exactement celles de 1711 & 1732.

8. — Amſterdam & Leipzig. — Arkſtée & Merkus, in-12, fig., 220 p., plus l'*Errata* (2 p.). Ni M. Lacroix, ni M. Lacour ne ſignalent l'étrangeté de cette édition hybride, véritable attrape pour le

texte du *Cymbalum*. Par le titre général, la préface & les notes, elle affecte de reproduire l'édition de 1732. Mais bien qu'elle garde l'achevé d'imprimer de M.D.XXXVII, elle reprend le texte de P. Marchand (1711), ſans tenir compte des corrections de 1732 faites ſur l'original. — Le titre du *Cymbalum* n'y porte plus la vignette de la Pauvreté, qui eſt remplacée par une ſphère, de ſorte que la deviſe conſervée : *Probitas laudatur & alget* ne s'applique plus. On lit au bas de ce titre intérieur : *Sur la Copie imprimée en* M.D.XXXVIII ; liſez : *Sur la copie fautive du texte de* M.D.XXXVIII, *dont on s'eſt ſervi en* 1711. En effet, ce n'eſt ni le texte de 1537, ni celui de 1538, c'eſt le texte altéré de 1711 qu'on y donne.

Cette édition contient la lettre de P. Marchand & les cinq vignettes de Picard.

9. — 1755, Amſterdam (Paris), in-12, fig.; édit. cit. par Brunet.

10. — 1770, in-8°. (Dans le t. III des *Choſes utiles & agréables*, avec des notes de Voltaire réimprimées dans l'édition de ſes *OEuvres complètes*, par Beuchot, t. XLVI.) « Le troiſième volume, dit-il, plus rare que les deux autres, porte la date de 1770. » Et, t. IX, p. 118 : « Les *Choſes utiles & agréables* ſont en trois volumes in-8°. Les deux premiers ont le milléſime de 1769... La collection ne comprend guère que des opuſcules de Voltaire ou annotés par lui : Voltaire en fut l'éditeur, & les imprimeurs furent les frères Cramer, qui toutefois n'y ont pas mis leur nom. » Bien que Voltaire ſe fût ainſi occupé du *Cymbalum*, il n'avait pas pris le temps de l'étudier ni de l'annoter ſérieuſement ; ſes notes ſont pour la plupart ou inſignifiantes ou erronées, & là, comme dans ſes *Lettres au prince de Brunſwick ſur Rabelais & ſur d'autres auteurs, accuſés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne* (1767), il méconnaît entièrement la portée & le mérite de ce petit livre ſi remarquable, dont l'aſpect énigmatique l'avait ſans doute rebuté, mais dont il aurait pu, mieux que perſonne, apprécier le tour vif & piquant.

11. — 1841, Paris, Ch. Goſſelin. « *Le Cymbalum mundi & autres œuvres de Bonaventure des Periers, réunis pour la première fois & accompagnés de notice & de notes, par Paul L. Jacob, biblio-*

*phile, avec une Lettre à M. de Schonen, contenant une clef du Cymbalum, par M. Eloi Johanneau,* gr. in-18. « Cette édition du *Cymbalum,* dit M. Lacroix, imprimée sur celle de 1753, contient un extrait abrégé des notes de La Monnoye, de P. Marchand & de Falconet, avec beaucoup de notes nouvelles. » M. Lacroix avait modernisé l'orthographe pour vulgariser les œuvres de des Periers ; son vrai mérite est d'être venu en aide aux efforts de Ch. Nodier, pour mettre en lumière les poésies oubliées de Bonaventure & le *Cymbalum* trop perdu de vue depuis le milieu du XVIII^e^ siècle. »

12. — 1856, Paris, P. Jannet (Bibl. elzévirienne), t. I des *OEuvres françoises de B. des Periers, revues sur les éditions originales & annotées, par M. Louis Lacour,* p. 311-379 : « *Cymbalum mundi,* » précédé d'une *Histoire bibliographique.* En tête du volume : *La Vie & les OEuvres de Bonaventure des Periers,* étude biographique développée (p. vij — xcij).

13. — 1858, Paris, A. Delahays. « *Le Cymbalum mundi, précédé des Nouvelles récréations et joyeux devis de Bonaventure des Periers, nouvelle édition revue & corrigée sur les éditions originales, avec des notes & une notice, par P. L. Jacob, bibliophile,* » plus un Avertissement qui contient une liste des éditions du *Cymbalum.* — Le *Cymbalum* occupe les p. 403-477 du vol.

14. — 1872, Paris, Garnier, gr. in-18. « Contes ou Nouvelles récréations & joyeux devis, & Cymbalum mundi de Bonaventure des Periers,... par P.-L. Jacob, bibliophile. » Cette édition n'est que la reproduction de celle de 1858, publiée dans la collection Delahays.

Je ne donne ici que la Bibliographie du *Cymbalum mundi ;* on trouvera celle des autres œuvres de des Periers en tête de chacune de ces œuvres dans notre collection.

## II. — BUT ET PLAN DU LIVRE. — ÉTUDE CRITIQUE.

La mémoire de Bonaventure des Periers, après bien des viciſſitudes, s'eſt enfin dégagée du demi-oubli & de l'injuſte dédain qui la couvraient encore au ſiècle dernier, alors que ſes *Joyeux devis*, maintes fois réédités, étaient donnés par l'opinion courante aux Jacques Peletier & aux Deniſot, tandis que le Recueil poſthume de ſes *OEuvres* poétiques dormait dans la pouſſière, & que le *Cymbalum mundi*, depuis ſa réimpreſſion comme devant, reſtait un objet de recherches érudites, de curioſité pour certains, mais ne rencontrait chez la plupart, — & Voltaire fut du nombre, — qu'indifférence ou ennui.

Remis au premier rang des écrivains français par Ch. Nodier (1), des Periers n'en redeſcendra plus.

Il avait ſi bien donné ſon coup de cloche, que ni le dénigrement des fanatiques, ni la rareté des exemplaires du *Cymbalum*, ni près de deux ſiècles d'obſcurité (1538-1711) ſans tentative de réimpreſſion, n'ont pu tuer le livre « *éxécrable* » &, qui pis eſt, réputé faſtidieux comme un logogriphe d'un autre âge. Les injures mêmes l'avaient fait immortel; mais l'énigme ne fut d'abord pénétrée que dans une faible meſure (2). L'opinion, du moins, était éveillée; & après les remarques de La

(1) Revue des Deux-Mondes, octobre 1839. — Bonaventure Des Periers.

(2) Edit. de 1732.

Monnoye, & autres annotateurs du XVIII^e^ ſiècle, ſuccédant à la *Lettre critique* de Proſper Marchand, la *Lettre au baron de Schonen*, du ſavant Eloi Johanneau (1) & l'étude paſſionnée de Ch. Nodier furent au XIX^e^ ſiècle la ſolliciter avec plus de force. De là les rééditions du bibliophile Jacob (1841) & de M. Louis Lacour (1856) qui ſont venues ſaiſir directement le public, en joignant au texte des études biographiques & littéraires plus ou moins développées. Je réſerve pour un autre volume la *Vie complète* de B. des Periers, éclairée par le *Recueil des OEuvres* publié après ſa mort en 1544. On trouvera plus loin, ſous forme de Commentaire, une explication détaillée, concordante, &, je le crois, déciſive, du *Cymbalum mundi*. Je ne veux qu'indiquer ici la portée générale du livre, en rappelant les points principaux de la courte carrière de l'auteur.

Il réſulte des meilleurs témoignages, de celui de ſes contemporains ou de ſes propres écrits, qu'il s'appelait *Jean Bonaventure des Periers* & qu'il était Bourguignon (2), natif d'Arnay-le-Duc, non loin de Beaune, dont il cite le vin par deux fois dans le *Cymbalum*. D'une ancienne famille noble de cette ville (3), il paraît

(1) Publ. en 1841, quoique datant de 1829 ; Nodier en avait eu connaiſſance.

(2) « Joannes Eutychus Deperius, Heduus, &c. » (Dolet. — *Commentar. ling. latinæ*, t. II, p. 535.—Lyon, Jean de Tournes.) — *Eutychus* eſt l'équivalent grec de *Bonaventure*.

(3) Le nom de des Periers eſt reſté inſcrit juſqu'au XIX^e^ ſiècle, ſur la façade d'une maiſon d'Arnay. (Lavirotte. — *Annales de la ville d'Arnay-le-Duc*, 1837, in-8°.)

avoir été élevé à Lyon, qu'il habita preſque toujours, où il retourna après la publication du *Cymbalum* (1) & les pourſuites dirigées contre lui depuis 1538, & d'où il ſemble ne plus s'être éloigné juſqu'au moment de ſa mort, arrivée avant le mois d'août 1544, époque de l'impreſſion *poſthume* du *Recueil des OEuvres*, par ſon ami Antoine du Moulin, ainſi que lui, valet de chambre de la reine de Navarre. Il lui était déjà attaché en cette qualité en 1536, & ſe trouvait en relation avec elle depuis 1532 ou 1533, ſelon toute apparence (2). Marguerite, obligée de l'écarter après le ſcandale ſoulevé par ſon livre, ne l'avait pas entièrement abandonné ; car, en octobre 1541, il recevait encore d'elle la valeur d'une année de ſa penſion (110 livres tournois) (3).

C'eſt en 1537 que des Periers touche au point culminant de ſa deſtinée ; le coup de foudre du *Cymbalum* va, en atteignant la Sorbonne, le précipite lui-même dans une nouvelle ſérie d'épreuves terminées par le ſuicide, d'après l'affirmation expreſſe de Henri Eſtienne en deux endroits de ſon *Apologie pour Hérodote* (4).

---

(1) Le *Voyage à l'Ile-Barbe*, dans ſon *Recueil*, eſt daté du 15 mai 1539.

(2) Il dit lui-même, dans ſes poéſies, qu'il connut la reine par ſon *Miroir de l'âme péchereſſe*, avant de l'avoir *vue*. Or, le *Miroir* eſt de 1531 (1re édit.) & de 1533 (2e édit.)

(3) La Ferrière-Percy : *Ouvr. cit.* p. 45.

(4) V. édit. de Le Duchat (1735), t. II, chap. XVIII & XXVI. Il ſe ſerait percé de ſon épée, ſoit dans un accès de fièvre chaude, ſoit dans un mouvement de déſeſpoir.

On ne ſait ce qui advint de Jehan Morin, l'éditeur, qui était, comme on l'a vu plus haut, un agent des novateurs, proteſtants & *libertins*, & propageait en plein Paris, tant comme libraire que comme imprimeur, les *erreurs* haïes de la Sorbonne. Quant à l'auteur, il dut regagner Lyon, ſon aſile, après cet éclat. Un arrêt du Parlement de Paris (19 mai 1538) ordonna la deſtruction de ſon livre; la ſuppreſſion en fut également décrétée par ſentence de la Sorbonne (19 juillet). Aſſurément il eût ſuccombé aux attaques de ſes ennemis, ſurtout après la réimpreſſion téméraire du *Cymbalum*, dans la même année 1538, ſans le ſecours direct ou occulte de la reine de Navarre.

Mais revenons au livre excommunié & voyons ce qu'il en faut penſer.

Sur l'exemplaire du *Cymbalum* de 1538 de la Bibliothèque nationale, au-deſſous du nom *Deleſtoille*, écrit au haut de la page de titre, on lit ces mots tracés par la même main : « L'auctеur, Bonaduenture des Periers, homme meſchant & athee, comme il appert par ce deteſtable liure. » Plus bas, d'une écriture ancienne auſſi, mais différente : « Telle v*ie*, telle fin ; aueré par la mort de ce miſerable, indigne de porter le nom d'homme. » Au-deſſus du titre du Dialogue I ſe trouve encore cette inſcription à l'encre rouge : « *Dixit inſipiens in corde ſuo, Non eſt Deus,* » ſentence, dit Spizelius, que pluſieurs ont reproduite au frontiſpice du livre.

« *Deteſtable* livre » avait dit Henri Eſtienne (1). « Livre

(1) Endroit cité p. 36, note 4.

*deteſtable* & rempli d'impiété, » répète La Croix du Maine (1). Les épithètes injurieuſes appliquées au *Cymbalum*, repriſes par Chaſſanion (2), le P. Merſenne (3), Spizelius (4), Catherinot (5) & autres, ſemblent adoptées par la tradition générale. Eſtienne Paſquier, l'illuſtre auteur des *Recherches de la France*, s'en mêle : le *Cymbalum* eſt « un Lucianiſme qui merite d'eſtre jeté au feu avec l'Autheur, s'il eſtoit vivant (6). »

Auſſi Bayle, en ſon *Dictionnaire critique*, bien qu'il n'eût pas vu le *Cymbalum*, ne s'eſt-il point abuſé, comme le penſe Proſper Marchand, en remarquant que « les Proteſtans ne ſont pas moins en colere contre le *Cymbalum mundi* que les Catholiques. » Au témoignage de Henri Eſtienne, il aurait pu joindre, en effet, celui de Calvin, qui comprend des Periers dans un même anathème avec Govea, Dolet & Rabelais : « Chacun ſçait qu'Aggrippa, Villeneuue, Dolet & leurs ſemblables ont touſiours orgueilleuſement contemné l'Euangile ; en la

(1) *Bibl. françoiſe.*

(2) *Hiſt. mémorables des grands & merveilleux Jugement & Punitions de Dieu, &c.* (Genève, in-8°, 1586. J. Le Preux), p. 170.

(3) *Quæſtiones in Geneſim.* L'index porte : « Athei Bonaventuræ, &c., » & renvoie pour l'art. à la col. 669. Mais des cartons ayant été faits pour les col. 669-674, il faut s'en référer aux auteurs qui citent le paſſage. (V. la *Lettre critique* de P. Marchand & l'*Avertiſſement* de 1732.)

(4) *Scrutinium Atheiſmi*, loc. cit. — *Felix litteratus*, &c. (Augsbourg, 1676, Th. Gœbel, in-8°), p. 124.

(5) *L'Art d'imprimer.* (Bourges, 1685, in-4°), p. 8.

(5) *Lettres* (Lett. à Tabourot). Edit. de 1619, in-8°, liv. 8, t. 1, p. 493. Il nomme l'auteur Du Perrier.

fin, ils ſont tombez en telle rage, que non ſeulement ils ont deſgorgé leurs blaſphemes execrables contre Ieſus-Chriſt & ſa doctrine, mais ont eſtimé quant à leurs âmes qu'ils ne differoyent en rien des chiens & des pourceaux. Les autres, comme Rabelais, Degouea, Deperius & beaucoup d'autres, que ie ne nomme pas pour le preſent, apres auoir gouſté l'Euangile, ont eſté frappez d'vn meſme aueuglement (1). » Le *Villeneuve*, dont parle Calvin, eſt certainement l'Eſpagnol Servet, car il eſt dit plus loin : « Il y a vn certain Heſpagnol, nommé Michel Seruet, qui contrefait le medecin, ſe nommant Villeneuue. Ce poure glorieux eſtant deſia enflé de l'arrogance de Portugal, mais creuant encore plus de ſa propre fierté, a penſé qu'il pourroit acquerir quelque grand bruit en renuerſant tous les principes de la Chreſtienté (2). » Il s'accuſe de traiter la Trinité de *fable* (3), & il ajoute (4) : « Il ſe monſtre tellement vn chien enragé abbayant & mordant, ſans propos ne raiſon.... » Rangé en ſi damnée compagnie, quel ſupplice n'eût pas ſubi des Periers, ſi

(1) *Des ſcandales qui empeſchent auiourd'huy beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Euangile, & en desbauchent d'autres. — Traicte compoſe nouuellement par Iehan Caluin.* — Jehan Creſpin, Genève, 10 décembre 1550, in-4°. — Cette verſion française eſt de Calvin lui-même, comme le *De Scandalis*. — P. 74.

(2) *Ibid*, p. 80.

(3) On ſait que Servet avait publié un livre intitulé : *De Trinitatis erroribus libri VII*.

(4) *Ibid*, p. 81.

comme Servet, il lui fût advenu de ſe fier au *pape de Genève?*

Bayle, développant le mot de Paſquier — *c'eſt un Lucianiſme* — mais ſans demander le feu pour le coupable, compare très-judicieuſement les ſatires de Rabelais & de des Periers aux moqueries de Lucien, & en ſignale la portée (1).

Du Verdier — & il n'eſt pas le ſeul — profeſſe avec candeur une opinion toute contraire : « Je n'ai, dit-il en ſa *Bibliothèque françoiſe*, trouvé autre choſe en ce livre qui mérite d'avoir été plus cenſuré que la *Métamorphoſe d'Ovide*, les *Dialogues de Lucian* & les livres de folaſtre argument & de fictions fabuleuſes. » Pour lui, l'imitation de Lucien eſt toute de forme & pleine d'innocence. P. Marchand compare le deſſein de des Periers à celui des Pères de l'Egliſe, ſous prétexte qu'il raille auſſi les divinités païennes. Le P. Nicéron, comme du Verdier, ne voit dans le *Cymbalum* qu'un pur badinage, ſans liaiſon & ſans importance (2). Dans l'Avertiſſement des *Joyeux devis* de 1711, des Periers eſt devenu « un pieux imitateur du zèle des Saints Peres, un devot qui veut ruiner le paganiſme.... le ſaint auteur du *Cymbalum*. » Ce dernier trait eſt d'un haut comique. Voltaire, qu'avait ſans doute impatienté l'allégorie du *Cymbalum*, & qui n'y revint pas pour ſe raviſer, comme

(1) Spizelius dit de l'œuvre de Rabelais exactement la même choſe : *Scriptum Lucianicum.*

(2) *Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des Hommes illuſt. dans la républ. des Lettres*, t. 34, p. 314-325.

il fit au ſujet de Rabelais, déclare que « c'eſt un ouvrage qui n'a pas le plus léger, le plus éloigné rapport au chriſtianiſme ; » ce qui ne l'empêche pas d'obſerver que des Periers s'eſt moqué des proteſtants comme des catholiques, & que « c'eſt peut-être pour avoir excité la colère des deux partis qu'il ſe tua de déſeſpoir. » Ici, il rencontre juſte ; mais il n'eſt guère plus équitable que le P. Nicéron pour ce pamphlet où il ne voit, en courant, qu'un « fatras de plat écolier, » traitant leſtement de *ſots* les commentateurs du XVIII^e^ ſiècle qui s'en ſont occupés (1). Voltaire, tout Voltaire qu'il eſt, ne nous perſuadera jamais que l'homme des *Noëls bourguignons*, La Monnoye, ce franc Gaulois, fut un ſot ! L'abbé Goujet, plus excuſable que Voltaire, confeſſe que le *Cymbalum* l'a ennuyé & qu'il n'y a « preſque rien compris (2). » Autant en diſent, pour le fond, les auteurs de la *France proteſtante* (3), mais en admirant la forme dont ne ſe ſouciait guère le digne janſéniſte.

(1) *Lettres au prince de Brunſwick* (1767), & notes ſur le *Cymbalum* (1770), dans le t. 46 de l'édit. Beuchot.

(2) V. p. XXII, ci-deſſus, *note*.

(3) Art. *des Periers*. — Bonaventure y eſt qualifié : « Excellent proſateur français, dont les écrits offrent les modèles de notre langue claſſique, verſificateur correct & élégant, conteur agréable... » — Au ſujet du Dial. I : « Nous avouons n'y pas entendre malice. » — Sur l'enſemble : « Le plus grand tort de des Periers, c'eſt de nous avoir donné quatre dialogues bien ennuyeux, après en avoir promis de très-facétieux. (C'eſt la copie de la boutade de Voltaire.) Mais il a racheté ce défaut par un mérite qui doit diſpoſer à l'indulgence : *ſon livre eſt un chef-d'œuvre de ſtyle.* » Bon cela ! Et voilà qui nous conſole du ſurplus de ce jugement *ſans malice* ſur la portée de l'œuvre.

***

Ch. Nodier, lui, ne ſe diſſimule nullement le ſcepticiſme de des Periers. Eloi Johanneau, s'il s'égare ſouvent dans le détail, diſcerne la tendance maîtreſſe. M. de la Ferrière-Percy ne prend pas le change non plus (1). En revanche, M. P. Lacroix, malgré pluſieurs interprétations aſſez juſtes, ſe replie derrière M. Lacour, lequel efface le mot *impie* dans ſon Errata, & dans l'impuiſſance de prouver l'orthodoxie de ſon auteur ou même ſa foi chrétienne, veut du moins à toute force lui prêter une façon de déiſme ſentimental dans le goût de Jean-Jacques. « Loin de Bonaventure des Periers la penſée de nier la préſence d'un Dieu créateur, ſon œuvre eſt pleine de lui. » N'équivoquons pas ! Hors du *Cymbalum*, dans ſes œuvres proteſtantes, il écrit : *Au ſeul Dieu honneur & gloire*, cela va de ſoi ; mais, ſans conteſter la ſincérité de la deviſe, on n'y ſaurait trouver une preuve contre l'incrédulité définitive de l'auteur du *Cymbalum*. Calvin dit bien qu'il fut croyant, mais qu'il ceſſa de l'être abſolument ; or, il faudrait que M. Lacour nous montrât dans le *Cymbalum* des preuves de ſes croyances déiſtes ; c'eſt le contraire qui s'y rencontre. On n'y relèvera pas un paſſage ſemblable à celui de Rabelais, au chap. XXIII de *Gargantua :* « Si

(1) Il était, ſelon lui, de ceux que Sainte-Marthe déſigne dans ſon *Oraiſon funèbre*, de la reine de Navarre : « Elle avoit entretenu & ſupporté de ſon bien, ſon ayde, ſa faveur, ſa grâce, pluſieurs perſonnages qui eſtoient ſuſpects, les uns d'avoir violé noſtre religion, les aultres de l'avoir meſpriſée. » (V. La Ferrière-Percy, *ouvr. cit.*, p. 45.)

prioyent Dieu le createur en ladorant, & ratifiant leur foy enuers luy & le glorifiant de ſa bonté immenſe. » L'expreſſion même *Tout à un*, qui termine, dans le *Recueil des OEuvres*, deux pièces où la reine de Navarre eſt invoquée : *Careſme prenant* (raillerie des hypocriſies du Carême) & le *Voyage* à l'Iſle-Barbe (1539), pourrait bien ſignifier *Tout à nu*, & annoncer que l'intention de des Periers eſt de révéler la vérité *toute nue*. Si, dans le poëme des *Quatre Vertus*, M. Lacour, ſous les mots *vive vertu*, a deviné le mot *vérité* (je crois qu'il faut lire *vérité vue*, par le changement d'un *v* en *e*), là encore les mots *vertu née*, dans ces vers :

Laiſſons iuger de telle vertu née
De noſtre temps.....

donnent : *vérité nue*, par l'addition d'un *i* ; ce qui eſt confirmé par un autre vers, auſſitôt après :

Car ſa beauté contemplent *toute nuë*
Maintz bons eſpritz.....

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt bien la *vérité nue* que le *Cymbalum* prétend expoſer, & non la connaiſſance de Dieu. — « Il le veut débarraſſé des langes dont les hommes enfants l'ont enveloppé à ſon image, » dit M. Lacour. — Eh ! pourquoi faire du *Cymbalum* quelque choſe comme la clochette d'un *vicaire savoyard* du XVI^e^ ſiècle ? Toute cloche, ſans doute, ſonne comme on le déſire : *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando*, clame Janotus de Bragmardo ; pourquoi la cloche de des Periers ne ſonnerait-elle pas les louanges de Dieu ? *Ergo gluc*.

Mais le *Cymbalum* réſiſte ; le timbre en eſt d'une autre ſorte, &, ſi je l'affirme, ce n'eſt pas que je l'imagine ni que cela me convienne, c'eſt que je le conſtate.

Pourquoi tant de peines & tant de craintes? Sommes-nous au temps de l'Inquiſition ? — Conſtatez d'abord, vous jugerez enſuite ; mais, ſous aucun prétexte, ne reculez devant la réalité qui ſ'impoſe ; & laiſſez aux des Periers & aux Rabelais le caractère & la reſponſabilité auſſi bien que le mérite de leurs œuvres.

Comme tous les libres penſeurs de ce temps, des Periers pencha d'abord vers la *Réforme* de Luther & de ſes émules. « Nous penſons, dit la *France proteſtante*, qu'on doit le ranger parmi les partiſans de la Réforme ou tout au moins dans cette claſſe de libres penſeurs qui favoriſèrent le ſchiſme ſans s'y rallier. » Voilà le point exact. « Mais nous devons reconnaître en même temps qu'il laiſſa peu de traces de ſes opinions religieuſes dans ſes écrits, où il s'occupe plus d'amuſer que de dogmatiſer. » Certes, il dogmatiſe peu, étant poëte & conteur de nature ; mais il découvre ſes opinions plus qu'on ne le dit ici. N'eſt-il pas, avec Calvin, un des collaborateurs d'Olivetan pour ſa Bible françaiſe (1)? Ne s'applique-t-il pas à traduire ou paraphraſer divers paſſages de l'Ancien ou du Nouveau Teſtament, comme la

(1) Son nom y figure en latin : *Eutychus Dep.* (*Deperius*), comme celui d'un des auteurs de la *Table de tous les mots ebrieux, caldées, grecs,* qui termine ce curieux ouvrage.

reine Marguerite & Marot, le tranſlateur des *Pſaumes* à la mode proteſtante, contre l'uſage papiſte (1)? Ne parle-t-il pas de l'égliſe

Où quelque iour faut qu'on euangeliſe (2)!

Calvin affirme qu'à l'inſtar de Rabelais il tomba dans l'aveuglement « apres auoir gouſté l'Euangile. » Apparemment il en ſavait quelque choſe, pour avoir traverſé le milieu de Rabelais & de des Periers, & pour avoir frayé, vers 1533 & 1534, avec la petite Cour de Marguerite d'Angoulême, qui lui donna même aſile à Nérac.

Mais ce beau zèle néo-chrétien ne dura guère; comme Rabelais, des Periers tourna vite le dos aux *Réformés*, qui, de leur côté, avaient cédé à l'entraînement du fanatiſme perſécuteur. En 1537, il s'eſt abſolument délivré de leur tutelle (3). La tranſition entre les vers pieux de ſa première manière & le *Cymbalum* eſt marquée par des échappées de ſatire ou de ſcepticiſme qui annoncent déjà *Trigabus* dans les poéſies de des Periers. La *Prophétie*, inſérée dans le *Recueil des OEuvres*, me paraît une première raillerie du proteſtantiſme, &, ſi

(1) *Rec. des OEuvres.* — V. *le Cantique de Siméon*, le *Cri touchant de trouuer la bonne femme* (Salomon : *Mulierem fortem quis inveniet!*) *Victimæ Paſchalis laudes*, &c. — Il avait traduit à part le *Cantique de Moyſe*, reproduit plus tard à la ſuite des *Pſaumes* de Marot.

(2) Préface de la *Prognoſtication des Prognoſtications*.

(3) La *Prognoſtication des Prognoſtications*, dont les exemplaires datés portent le milléſime de 1537, fut compoſée avant cette époque : le *Cymbalum* en eſt le contre-pied.

je ne me trompe, Calvin y eſt viſé dans les *Trois Compagnons de Baſle*, dont le ſecond ſerait Guillaume Farel; car, s'ils n'étaient point natifs de Bâle, leur propagande s'y exerça, Calvin y écrivit l'*Inſtitution chrétienne*, Farel y eut de l'autorité, & tous deux s'en vinrent de là révolutionner Genève.

O qu'ilz auront autour d'eulx des flatteurs
Qui les tiendront comme legiſlateurs,
Et les croyront, meſme ſans mot ſonner,
Mieulx que pluſieurs par beaucoup raiſonner!
. . . . . .
Je ne diray meſhuy ce que i'en penſe,
Pource qu'auſſi de brief tout ſe ſçaura;
Mais pour le moins ſachez qu'il y aura,
Entre ceulx la qui ſuyuront leurs contentz,
Peu de ioyeux & pluſieurs mal contentz.

Ne diſtingue-t-on pas clairement le but où va ce trait? Et le *novateur* ne ſe trahit-il pas d'autre part, avec ſa foi dans le progrès, avec ſon peu de foi aux vieilles croyances, dans ce paſſage de l'*Epiſtre* à la jeune princeſſe Marguerite de France? Que ſera-t-il, au ſortir de ſa maladie, ce *Dedalus* toujours tenté de déployer ſes ailes?

« Volera il aux faicts des Heſperides!
Ira il veoir que font les Nereïdes!
Voulez vous bien qu'il vole oultre les cieux,
*Pour eſpier, ſi tant eſt ſoucieux*
*(Comme l'on dict) Iupiter de ce monde!*
. . . . . .
Il volera par le trou d'Auernus
*Dont nulz oyſeaulx ne ſont point reuenus,*
Et s'en ira aux Champs Eliſiens,
Si vous voulez, pour veoir les anciens;

Ou, s'il vous plaît que mieux ſon vol eſpreuue,
*Il volera iuſques en terre neufue,*
*Neufue, ie dis, que trouuée on n'a point.*

Des Periers prend en maint endroit de ſes Poéſies ce ſurnom de *Dedalus*. Pourquoi ? Parce qu'il ſe piquait d'être un habile artiſte, comme Dédale ; parce qu'il voulait s'élever hors du *labyrinthe* d'erreur, comme Dédale hors du labyrinthe de Crète ; parce que Dédale était d'Athènes, & que, dans le langage allégorique du *Cymbalum*, Athènes c'eſt Lyon, dont Bonaventure ſe regardait comme l'enfant d'adoption ; enfin parce que le voyage aérien de ce perſonnage fabuleux lui ſemblait une image de ſes efforts de poète & de penſeur :

A ton aduis, fait-il pas meilleur eſtre
En ce doux *vol* qu'en ce dur nid terreſtre !

Il déſire *voler à l'imitation* de la reine de Navarre & ſe dit, en lui parlant :

Le voſtre *volant* Dedalus.

L'allégorie eſt claire : ne ſouhaitant pas le ſort d'Icare, il choiſit le nom de *Dédale* qui vola avec ſuccès, ſans fondre au ſoleil la cire de ſes ailes. Sans doute il ſe rappelait ces vers d'Ovide, un de ſes auteurs favoris :

Suſpenſum librans media inter nubila corpus
Enavit, *ſuperoſque* novus conterruit ales.

Dans la rubrique des lettres écrites par la gent oppri-mée aux *antipodes ſupérieurs* (*ad ſuperos*) aux puiſſants & aux dieux de la terre, ne ſe ſouvenait-il pas encore de cet eſſor, de ce défi aux régions d'en haut ?

Il eſt de *frairie*, vous dis-je, avec la bande aventureuſe des Rabelais, des Clément Marot, des Eſtienne Dolet & de leurs pareils.

Le plus léger d'eux tous eſt Marot, génie charmant & vagabond, dont la claire chanſon de moquerie & d'amour, ſifflant l'ennemi, ſonnant pour l'ami, ſalue joyeuſement l'aurore du monde renouvelé, pareil au roſſignol de la reine Marguerite :

Le roſſignol qui s'eſt faſché
Pour la rigueur de l'hiver froid,
Maintenant il n'eſt plus caché,
Mais ſur la branche il ſe tient droit :
Il gergonne & verboye,
Voicy nouvelle joye (1).

La liaiſon de Bonaventure & de Marot, atteſtée par le premier dans ſes poéſies (2) & dans les alluſions du *Cymbalum* (Dial. III) aux œuvres du *Maro* ou Virgile français, a le caractère d'une chaude amitié, avec une nuance de déférence marquée chez des Periers. Les pièces du débat de Marot & de Sagon, ce méchant poète, cagot & envieux, le prouvent de reſte (3). Sous le nom de ſon valet Frippelippes, le poëte inſulté s'écrie :

Redreſſons ceſt aſne qui choppe,
Qu'il ſente de tous la poincture
Et nous aurons *Bonaduenture*,
A mon aduis aſſez ſauant
Pour le faire tirer auant.

(1) *Marguerites de la Marguerite* (Chanſon ſpirituelle).

(2) « Maro en Marot, immortel poëte, &c. » *Recueil des OEuvres.*

(3) V. le Recueil Y-4503 de la Bibl. nationale.

Le même Frippelippes dit auſſi de ſon maître Marot :

Je ne voy point quun ſainct Gelais,
Vng Heroet, vng Rabelaiz,
Vng Brodeau, vng Seue, vng Chappuy,
Voyſent eſcriuant contre luy (1).

Bonaventure eſt donc rangé en bonne & belle compagnie. Les amis de Marot ſe mirent en campagne pour le défendre; mais la palme appartient à Bonaventure qui, le premier (1536), dans ſon apologie *Pour Marot abſent contre Sagon* (2), releva le gant avec autant de verve que de courage : il en fallait alors pour ſe porter garant du poëte *abſent*, c'eſt-à-dire en exil & ſentant toujours le fagot. Des Periers ſe vante avec un juſte orgueil d'avoir oſé

Seul excuſer Marot en ſon abſence.

Il eſt éloquent lorſqu'il ſe demande ſi le lâche Sagon penſe être vainqueur

Du grand poëte après lequel il chaſſe !

Lorſqu'il s'écrie encore :

Mais quoy ! l'effort des hayneux perira,
Et des Maroz les œuvres on lira.

(1) *Le valet de Marot contre Sagon*, cum commento.

(2) Ceux des opuſcules relatifs au débat entre Sagon & Marot, qui ſont datés, portent le milléſime de 1537 ; mais quelques-uns, comme le plaidoyer *Pour Marot abſent*, avaient eu évidemment une édition antérieure, puiſque le retour de Marot eut lieu dans les derniers mois de 1536.

Ce ſecours ne fut pas petit pour Marot, puiſque ſon rappel ſuivit de près l'apologie de des Periers.

Bientôt, Dolet, ayant obtenu du roi (février 1536, c'eſt-à-dire 1537) des lettres de rémiſſion pour le meurtre du peintre Compaing qu'il avait tué en ſe défendant contre lui dans un guet-apens, réunit ſes amis dans un repas de réjouiſſance à Paris, repas dont il nomme les convives : Budé, Nicolas Bérauld, Danès, J. Touſſain, Salmon Macrin, Nicolas Bourbon, précepteur de Jane d'Albret, Dampierre, Voulté, *Clément Marot* & *François Rabelais*, avec des épithètes élogieuſes. — Les noms de Clément Marot & de Rabelais, cités avec honneur dans les *digreſſions* des *Commentarii*, parmi les plus illuſtres, reviennent pluſieurs fois dans les poéſies latines de Dolet. Il exalte la ſcience médicale de Rabelais, & là, & ailleurs en vers français. Ils ſont en rapports familiers. Dolet, qui appelle Maurice Scève *amicum ſingularem*, parle auſſi avec chaleur de ſon amitié pour Marot : « Ad Franciſcum Rabelæſum, *de mutua inter ſe & Clementem Marotum amicitia.* » La liaiſon entre Dolet & Marot ne paraît s'être altérée que vers la fin de 1543, au moment du dernier exil & peu avant la mort de Marot. On ſait que le poëte imprimeur ſe fit l'éditeur des livres de ſes deux amis, maître François & maître Clément.

On ne peut s'expliquer l'abſence de Bonaventure, au repas rappelé ici, que par une cauſe indépendante de ſa volonté, vu ſes relations intimes avec Marot & Dolet.

Je viens de rappeler les liens d'amitié qui uniſſaient des Periers à Marot. La familiarité de ſes rapports avec

Dolet eſt miſe hors de doute par un paſſage des *Commentarii linguæ latine* (1), de ce dernier, publiés en deux tomes in-folio (1536-1538); énorme travail d'érudition auquel des Periers avait collaboré, comme l'atteſtent ces lignes : « *Eutychus* DEPERIUS *Heduus : cujus opera, fideli ea quidem, & accurata in primo Commentariorum noſtrorum Tomo deſcribendo uſi ſumus.* » Il le cite parmi les *poètes* contemporains qu'entraîne à écrire la force de leur génie : « *Non inconſultus ardor... ſed divina ingenii & judicii felicitas.* »

Pour ſes relations avec Rabelais, quand elles ne réſulteraient pas des points de contact ſi nombreux entre l'œuvre de maître François & le *Cymbalum*, dans la forme, l'eſprit & le deſſein, ainſi que des rapports de des Periers avec Marot & Dolet, unis, d'autre part, à l'auteur de *Pantagruel*, elles reſſortent forcément de l'exiſtence de nos quatre compagnons dans ce centre bien-aimé de la cité lyonnaiſe où ils ſe coudoient, vaquant aux mêmes tâches, hantant les mêmes imprimeries, échangeant les mêmes idées & ſe créant un même corps de philoſophie novatrice, marquée du même ſceau aux yeux de la poſtérité, & réputée *libertine* au même titre par les contemporains. Si Rabelais, qui connut tout ſon ſiècle, ne nous dit rien de Bonaventure, les témoignages qu'il laiſſe des autres ſont auſſi bien rares, & nous n'avons que bien peu de feuillets de ſa correſpondance. Mais, en 1532-1534, lorsqu'il était médecin du grand Hôtel-

(1) V. ci-deſſus, p. XXXV, note 2e.

Dieu de Lyon, & plus tard dans ſes fréquents ſéjours en cette ville, il y rencontra certainement des Periers, dont le génie eſt ſi proche parent du ſien. Calvin, qui était au courant des geſtes & penſées de Rabelais, de Dolet & des Periers, les unit tous trois dans un même anathême, en ſon traité des *Scandales*, & Henri Eſtienne dans l'*Apologie pour Hérodote*, rapproche expreſſément Bonaventure des Periers de Rabelais, en les accuſant l'un & l'autre d'avoir reſſuſcité la philoſophie de ce « meſchant Lucrèce. »

Dolet, Marot & Rabelais ſont donc bien les amis & les *complices* de Bonaventure ; ſon génie original réunit les traits épars de ces trois natures ſi diſtinctes dans l'expreſſion de leur *pantagruélisme*, de cette ſoif de vérité & d'émancipation qui leur eſt commune ; & l'on y trouve en outre une parenté intime avec le génie mélancolique & rêveur de la reine Marguerite. Les relations fréquentes qu'il eut avec de tels eſprits ont développé en lui ces affinités natives, ſans entamer ſa propre perſonnalité, qui s'affirme par des vues, des formes, des tours *ſui generis*.

Comme Marot, il décoche l'épigramme barbelée, rime facilement rondeaux, chanſons, épîtres familières, avec une bonhomie pleine de charme. Mais, de plus que lui, il va au fond du cœur par un vers ſuave & pénétrant, ainſi qu'en laiſſe gliſſer de ſa plume la reine de Navarre au milieu de quelque aride compoſition aſcétique, en ſes *Marguerites de la Marguerite*. De plus que l'un & l'autre il preſſent un art élégant, plus raffiné, plus complet & plus ſouple. Il a atteint la perfection dans ſon poème

des *Roſes*, où il peint le ſoleil méconnaiſſant la fleur fanée depuis la veille, quand il ne voit plus

Sa grand'beauté qui ſembloit éternelle.

Ce poème, dédié à Jane de Navarre, eſt un chef-d'œuvre. Les fameux vers de Malherbe :

Et Roſe elle a vécu ce que vivent les roſes, &c.

Et la pièce de Ronſard :

Mignonne, allons voir ſi la roſe, &c.

n'ont rien de plus exquis ; il y a là, en outre, une deſcription détaillée de l'écloſion de la roſe qui eſt d'une grâce infinie.

Colletet dit fort bien (1) : « Guillaume des Autels, gentilhomme Charolais, dans ſa réplique aux fameuſes deffenſes de Louis Maigret, avance des paroles très-conſidérable en faveur de ce poëte, lorsqu'il advertit les François que la Bourgogne leur a produit le premier celuy qui a commencé à bien uſer de l'Ode : « C'eſt Bonaventure des Periers, comme montre ſon voyage de l'Iſle. » — Le nom ſeul y manquait, en effet, comme il l'obſerve. Avant Ronſard & du Bellay, des Periers cherche, eſſaie, crée des rhythmes dans le goût de la future & prochaine *Pléiade*. Lui auſſi, & avant elle, les Grecs & les Latins l'ont préoccupé, quoiqu'ils ne l'aient point aſſervi.

(1) *Vies des poëtes français*, paſſage cit. par M. P. Lacroix dans ſa *Notice*.

Erudit comme Dolet & le docte Rabelais, il traduit en vers ou en profe, les pages de l'antiquité qu'il préfère (1). Il fait, de même que Dolet, tourner en vers latins fa penfée fi française ; avec lui, il fe plonge dans ces travaux de vocabulaire fi longs, fi abforbants, qui femblent faits pour étouffer l'imagination fous le fatras. Mais c'eft bien un Gaulois de franche allure, & il fe dégagera leftement des brouffailles, n'emportant de fes excurfions au pays des morts que la fleur du paffé lointain. J'infifterai ailleurs fur le mérite, parfois fi rare, de fes poéfies & fur cet art de conter, fi remarquable dans les *Joyeux Devis*. Mais quelle fatire que celle du *Cymbalum*, fi rabelaifienne de verve, fi préciſe, fi nerveufe de ftyle, où le farcafme eft enjoué, où la gaîté s'aiguife d'une pointe narquoife, où l'art le plus fûr prend la forme d'un laiffez-aller plein de grâce, & où fe rencontrent foudainement ces mâles fimplicités de la vraie éloquence qui fignent un chef-d'œuvre d'un mot !

Avec de pareilles forces, avec les idées qui l'uniffaient aux pantagruéliftes, Bonaventure devait tenter une grande entrepriſe, dans le genre de celle que Rabelais accomplit : le *Cymbalum mundi* eft le réfultat de ce deffein qui ne le cédait en rien, pour l'audace, au deffein de Rabelais.

---

(1) V. le *Difcours de la Queſte d'Amytié, dict Lyſis, de Platon*, en proſe ; *Des Mal Contens*, première fatire d'Horace, rendue en vers blancs, imprimés fous forme de proſe ; *Les Quatre Princeſſes de vie humaine, c'eſt à ſçauoir les Quatre vertus cardinales, ſelon Senecque*, en vers. *(Recueil des OEuvres.)*

Voici le jugement d'Henri Eſtienne : « Qui ne ſçait que noſtre ſiècle a faict reuiure vn Lucian en vn François Rabelais, en matiere d'eſcrits brocardans toute ſorte de religion ? Qui ne ſçait quel contempteur & moqueur de Dieu a eſté Bonauenture des Periers, & quels témoignages il en a rendus par ſes liures? Sçauons nous pas que le but de ceux-ci & de leurs compagnons a eſté, en faiſant ſemblant de ne tendre qu'à chaſſer la melancholie des eſprits & leur donner du paſſe temps, & en s'inſinuant par pluſieurs riſees & brocards qu'ils iettent contre l'ignorance de nos predeceſſeurs (laquelle a faict qu'ils ſe ſont laiſſez mener par le nez aux cagots abuſeurs), venir apres ietter auſſi bien des pierres en noſtre jardin, comme on dit en commun prouerbe? C'eſt à dire donner des coups de bec à la vraye religion chreſtienne? Car quand on aura bien eſpluché tous leurs diſcours, ne trouuera on pas que leur intention eſt d'apprendre aux lecteurs de leurs liures à deuenir auſſi gens de bien qu'eux? c'eſt à dire de ne croire de Dieu & de ſa Prouidence non plus qu'en a creu ce meſchant Lucrece ? de leur apprendre que tout ce qu'on en croit, on le croit à credit (1)?... Et, pour clorre ce propos, ie di que les liures de ces deux que nous auons nommez, & de leurs compagnons, ſont autant de filets tendus pour prendre ceux qui ne ſont bien armez de la crainte de Dieu ; & que ces filets ſont d'autant plus mal aiſez à voir qu'ils ſont mieux couuers de propos plaiſans &

(1) H. Eſtienne eſt l'écho de Calvin; je paſſe pluſieurs lignes qui sont priſes preſque textuellement chez celui-ci.

chatouillans les oreilles. Et pourtant doiuent eſtre aduertis tous ceux qui n'ont point d'enuie de ſe deſuoyer du bon chemin, de ſe donner garde de tels chaſſeurs (1). »

Calvin n'eſt pas moins net, & il eſt plus virulent encore dans ſes déclarations. Après avoir qualifié, comme on l'a vu, Rabelais, des Periers, &c. (2), il dit : « Les chiens dont ie parle, pour auoir plus de liberté à degorger leurs blaſphemes ſans reprehenſion, font des plaiſans : ainſi voltigent par les banquets & compagnies ioyeuſes, & là en cauſant à plaiſir, ils renuerſent autant qu'en eulx eſt toute crainte de Dieu : vray eſt qu'ils s'inſinuent par petis broquards & faceties, ſans faire ſemblant de taſcher ſinon à donner du paſſe temps à ceulx qui les eſcoutent. Neantmoins leur fin eſt d'abolir toute reuerence de Dieu. Car apres auoir bien tourné alentour du pot, ils ne feront point difficulté de dire que toutes religions ont eſté forgées au cerueau des hommes : que nous tenons qu'il eſt quelque Dieu pour ce qu'il nous plaiſt de le croire ainſi ; que l'eſperance de la vie eternelle eſt pour amuſer les idiots : que tout ce qu'on dit d'enfer eſt pour eſpouuanter les petits enfans (3). »

Prendra-t-on pour contes de bonne femme ces déclarations explicites de l'auteur de l'*Inſtitution chrétienne*, ſi maître de lui, ſi réfléchi juſqu'en ſes violences ?

Autour de la machine ronde
Tournant, virant & voltigeant,

(1) Edit. de 1735, t. I, p. 178, 179.
(2) V. p. XXXVIII, XXXIX ci-deſſus.
(3) *Des ſcandales*, p. 74-75.

comme il le dit en une de ſes *Epigrammes*, des Periers n'eſt-il pas de ces brocardeurs que hait Calvin? Son premier mot n'eſt-il pas toujours, en effet, pour attirer les gens ?

**Ici n'y ha ſeulement que pour rire (1)?**

Après quoi il les enlace dans ſes *filets* qui ne ſont pas ceux de ſaint Pierre. *O povres gens!*

Auſſi bien, ce titre même de *Cymbalum mundi*, avec l'anagramme devinée par Johanneau dans les noms de la Dédicace (2), eſt toute une révélation. — C'eſt l'*incrédule* qui catéchiſe le *croyant ;* et, pour indiquer ſon but d'une façon éclatante, tout en ſe réſervant, comme Rabelais, la reſſource défenſive de l'allégorie qui dérobe la preuve directe aux malintentionnés, il prend ce ſurnom de *Cymbalum mundi*, porté par deux grammairiens grecs, Didyme d'Alexandrie & Apion d'Oaſis, choſe en parfait accord avec ſon deſſein. Il fera du bruit comme ce Didyme (3); or, *Didyme* eſt juſtement, d'autre part, le nom de Thomas l'apôtre, dans l'Evangile, de *Thomas l'Incrédule :* donc le titre & l'inſcription dédicatoire ſe complètent. Puis il lancera ſon pamphlet contre les catholiques & les proteſtants, contre les croyants de tout

(1) *Sonnet* en tête des *Joyeux Devis*.

(2) *Thomas du Clevier* & *Pierre Troycan*. (*Thomas Incrédule* & *Pierre Croyant*.)

(3) Ce nom de Didyme pouvait d'autant plus hanter l'eſprit de des Periers que les Scolies de Didyme d'Alexandrie ſont reſtées célèbres, & qu'en 1521 avaient paru chez Alde : *Didymi interpretationes... in Homeri Iliada necnon in Odyſſea*.

bord, comme Apion fit le ſien contre les Juifs (1). Tibère diſait qu'Apion devrait plutôt porter le ſurnom de *Tympanum famæ publicæ* que celui de *Cymbalum mundi :* des Periers, par une double alluſion, que Johanneau & les divers commentateurs n'ont pas exactement ſaiſie, ſemble dire : Puiſſé-je être la *Cymbale du monde*, la voix retentiſſante & illuſtre de la Vérité ! Mais ſi je ne remplis les ſiècles d'un bruit immortel, à tout le moins aurai-je l'importance qu'on accordait à cet Apion, d'être comme le *tambour* qui ſert aux annonces & proclamations ; & de par moi ſera fait « vn *cry publique*... ſil eſt beſoing, aux quatre coings du monde (2). » Ainſi ſeront divulguées & propagées les idées que j'apporte en mes quatre Dialogues. — Et de fait, ce *Trigabus* ou *triple gabeur* (3), n'eût-il même uſé que du joyeux art de maître Jean de Pontalais, faiſant « ſonner le *tabourin* au carrefour... afin que le monde vint à ſes jeux, » il n'aurait pas déjà ſi mal beſogné (4).

Le *Cymbalum mundi*, auſſi moqueur que ce *tabourin*, eſt au fond très-ſérieux. Il raille la cloche du cloître,

(1) Il eſt clair qu'aucun rapport de fond ne ſaurait exiſter entre l'œuvre d'Apion & celle de des Periers ; celui-ci ne s'eſt emparé (cela ſuffiſait pour ſon but) que des analogies ſuperficielles, littérales, qui ſervaient ſon allégorie.

(2) V. ci-après, Dial. III, p. 29, l. 10-11.

(3) V. Dial. II, & *Comm.*, p. 77 & 80.

(4) *Joyeux Devis*, nouv. XXX. Un curé, dont il troublait le prêche & qui avait crié en vain de ſa chaire : « qu'on aille faire taire ce *tabourin !* » lui ayant fendu ſon tambour, Jean de Pontalais l'en coiffa aux éclats de rire de tous.

*cymbalum*, & il eſt la cloche du monde, ſubſtitué au cloître! Il ſe rit du *ſymbole* traditionnel de la religion, & il eſt le ſymbole de la penſée nouvelle. *Symbole* contre *ſymbole*, *tocſin* contre *tocſin* ; le jeu de mots eſt partout & recouvre partout le défi, la déclaration de guerre aux adorations du paſſé.

Dans cette gloſe, née d'un examen attentif du livre & du temps, je ne fais que développer un mot de Catherinot qui nous révèle ce que penſait plus d'un du titre & du but de l'œuvre. « Je ne parle point de l'Atheïſme ou de l'Antidéïſme, car, bien loin d'eſtre une Religion, c'eſt une irreligion, une execration, une abomination digne du feu. Il s'inſcrit en faux contre l'Evangile. Les devots ont aſſez de foy, les ſuperſtitieux en ont trop, & les athées point. Non vocant *Symbolum*, ſed *Cymbalum* (1). » Je ne crois pas avoir vu relevées ailleurs ces lignes ſignificatives.

Donc le *Cymbalum* ébranle l'air, menace pour les uns, appel libérateur pour les autres. Il ſonne pour une étrange abbaye dont Rabelais eſt le fondateur & le prieur, & qui a nom l'abbaye de Thélème, avec la deviſe neuve : *Fais ce que veux*. Il ſonne pour le rendez-vous des incrédules, comme la cloche du couvent pour le rendez-vous

(1) *La Religion unique*, opuſc., p. 2. — Catherinot n'avait pas lu le *Cymbalum*, mais il était le porte-voix de l'opinion accréditée. C'eſt ſans doute dans la préoccupation de ce rapprochement de mots & d'idées qu'il faut chercher l'explication de ces déſignations incorrectes : *Cymbolum* dans un autre endroit de Catherinot, *Simbalum* ſur le dos de l'exemp. de 1538 de la Bibl. nationale.

des moines; il ſonne pour le monde entier, le libre monde, comme la cloche bénite pour l'étroit préau où les pas & les mots ſont comptés, où la penſée eſt eſclave! Toutes barrières ſont rompues déſormais, & la cloche, à grandes volées, convoque l'humanité affranchie, que des Periers, apôtre imprévu, va évangéliſer.

Il eſt ſorti de notre *Cymbalum* un autre *Cymbalum*, reſté manuſcrit, dont Vogt donne l'indication d'après quelques bibliographes allemands, & qui eſt ainſi décrit : « *Titulus eſt* Cymbalum mundi, *hoc eſt Doctrina ſolida de Deo, Spiritibus, Mundo, Religione, ac de bono & malo, ſuperſtitioni paganæ ac chriſtianæ oppoſita.* » Cet ouvrage eſt cenſé avoir été écrit par un auteur italien & avoir eu deux éditions, l'une en 1617, l'autre en 1668 (Francfort). Mais Reimmann, qui rapporte cette mention, la regarde comme purement fictive; il ne croit ni à l'auteur italien, ni aux deux éditions, ni à aucune, attendu que parmi les plus érudits chercheurs & hiſtoriens de livres condamnés, il n'en a jamais été queſtion : *altum de eo fuerit ſilentium.* Quant au deſſein de l'œuvre, c'eſt avec horreur, dit-il, que l'eſprit s'y arrête, car l'auteur y ſape toutes les baſes de l'Egliſe & de l'Etat, & il conſidère toute religion comme une invention politique : « *Scilicet religionem omnem commentum putat eſſe politicum* (1). »

Or bien, laiſſons cet inconnu qui, trouvant le titre du *Cymbalum mundi* de bonne priſe, s'en eſt délibéré-

(1) J. Vogt, ouvr. cit., p. 229.

ment affublé pour ſon deſſein particulier, & revenons au vrai *Cymbalum* qui n'eſt ni italien, ni allemand, mais du meilleur crû de France : « C'eſt icy *vin de Beaune!* (1) »

Oui, je le répète, le *Cymbalum* eſt un *Contre-Evangile ;* les quatre Dialogues de Bonaventure ſont les *Quatre Evangiles* qu'il offre au monde ; le *symbole* de l'avenir y eſt contenu ; la ſatire eſt groſſe d'une *révélation*. Ces quatre Dialogues ſe tiennent par un lien intime & logique, dont la plupart des annotateurs ont méconnu l'exiſtence, pour n'y avoir pas regardé d'aſſez près. Triple & un, quant au ſens, dans ſes quatre actes ſi futiles d'apparence, ce livre eſt une page d'hiſtoire, un pamphlet & une prophétie : il retrace l'état des eſprits & des mœurs en ce temps-là, il s'attaque au ſanctuaire & ouvre ſur les deſtinées humaines des jours ſurprenants.

MM. Lacour & Lacroix, après Johanneau, reconnaiſſent également le Chriſt dans Mercure. Mais le ſens dans lequel eſt priſe cette miſſion du Fils de Dieu leur échappe. M. Lacour veut abſolument qu'il s'agiſſe de l'établiſſement même du chriſtianiſme. Byrphanes & Curtalius ſont, dit-il, alluſion « aux Grecs & aux Latins, dont le Chriſt venait renverſer les autels. » Johanneau voit dans ce Dialogue, en même temps que les Juifs ou les païens, les contemporains de des Periers. M. Lacroix y entrevoit plus nettement une allégorie de la *Réforme*. Mais tout cela demeure dans la pénombre, & le choc des indications contradictoires engendre le chaos au lieu de la lumière.

(1) V. *Commentaire*, p. 70, l. 4-5.

Une des notes de La Monnoye, reproduite par M. Lacour, aurait bien dû pourtant l'éclairer, ainſi que Johanneau : « Si j'oſois ici débiter mes ſoupçons, je dirois que Mercure jouë dans ces Dialogues un rolle bien odieux pour le chriſtianiſme... (1) *Si ces ſoupçons avoient lieu, adieu la ſainteté du Cymbalum & du pieux deſſein de ruiner le paganiſme* (2). » Il eſt d'autant plus étonnant qu'ils ſe ſoient mépris ſur la portée du Dial. I, qu'ils ont reconnu l'un & l'autre les chefs de la *Réforme* dans les perſonnages du Dial. II. Tous les détails qui ſuivent concordent à prouver qu'il s'agit, en effet, des entrepriſes du proteſtantiſme, des luttes entre proteſtants & catholiques (Dial. I), des diſputes entre les réformateurs mêmes (Dial. II), des dogmes religieux & de l'oppreſſion morale aux priſes avec la loi de *nature* (Dial. III) & de la révolte ou plutôt de la révolution générale des eſprits, figurée par les *Lettres venues des Antipodes inférieurs* (Dial. IV).

Le caractère de Mercure y ſubit une transformation ſignificative ; au Dial. I, il ſemble qu'il parle & agiſſe en fauteur de la *Réforme ;* au Dial. II, il ſe dépouille de ſes attributs divins, ſe moque de ceux qui prétendent agir d'après lui & ſe tourne lui-même en dériſion ; au Dial. III, il s'amuſe du renverſement des lois chrétiennes, ne paraît plus guère chercher, que pour la forme, le livre de Jupiter, volé au Dial. I, & après avoir ouï parler le cheval *Phlegon*, la bête de ſomme qui ſe rebelle, il ſe hâte de diſparaître fort gaiement, comme s'il abdiquait

(1) Voir la ſuite de la *note* ci-après, *Comment.* du Dial. II.
(2) Edit. du *Cymbalum mundi* de 1735, *Notes.*

de grand cœur : auſſi, au Dial. IV ne le retrouve-t-on plus, & s'il eſt queſtion encore du Chriſt, ſous le nom d'*Actéon*, c'eſt pour dire qu'il eſt mort déchiré par la dent de ſes propres chiens. Il était difficile de pouſſer plus loin le *lucianiſme*.

Le Commentaire détaillé du *Cymbalum mundi* qui ſuit le texte dans cette édition, me diſpenſe d'introduire ici un expoſé de chacun des quatre Dialogues : j'y renvoie donc le lecteur, pour l'explication des noms & du rôle de *Byrphanes* & de *Curtalius*, ces deux ſuppôts de Sorbonne, au Dial. I ; de l'anti-catholique *Ardelio*, aux Dial. I & IV ; des perſonnages hétérodoxes, du Dial. II & notamment de *Drarig* (Eraſme) aux priſes avec ſon rival *Rhetulus* (Luther) (1) ; enfin pour l'éclairciſſement des allégories goguenardes & impies qui figurent au

(1) On ſait de quelle haine atroce Luther pourſuivait Eraſme & comment ils en étaient venus à ſe répudier l'un & l'autre. Eraſme a dit : *Ego poſſui ovum gallinaceum ; Lutherus excluſit pullum longe diſſimillimum*. (V. Biogr. univ. Didot, art. Luther, par F. Hœfer.) Ces paroles s'accordent parfaitement avec celles de *Drarig* contre *Rhetulus* : « O traiſtre enuieux que tu es, ne me pouuois tu autrement nuyre, ſinon de me faire perdre en un moment tous mes labeurs depuis trente ans ! » (Dial. II, p. 19, & *Comment.*, p. 84.) Quant à la connivence de Luther & de ſes ſectateurs avec les Turcs, au début de leur lutte contre Rome, il faut encore rappeler, à l'appui du *Commentaire* (p. 85, 86), qu'en 1531, d'après le pacte concln entre François Ier & Jean Zapoly, élu roi par les Hongrois & ſoutenu par le *ſultan* contre Ferdinand d'Autriche, Zapoly était tenu de ne faire ancune incurſion contre les confédérés *proteſtants* de Smalkalde, alliés du roi de France. (V. Siſmondi, *Hiſt. des Français*, t. XVI.)

début du Dial. III, avant les épiſodes caractériſtiques de *Celia* & du cheval *Phlégon*. Mais je dois m'arrêter un inſtant aux Dialogues III & IV.

L'épiſode de *Celia* & celui du cheval *Phlegon* ne ſont pas une divagation de l'auteur, comme le penſait légèrement Nodier ; mais le ſpirituel critique en apprécie bien la valeur littéraire : « Une fois ce gros mot lâché (contre *ce vieux raſſotté* Jupiter), des Periers oublie ſon ſujet, & le reſte du dialogue n'eſt qu'une fantaiſie de poëte, mais une fantaiſie à la manière de Shakspeare ou de La Fontaine, dont la première partie rappelle les plus jolies ſcènes de la *Tempête* & du *Songe d'une nuit d'été*, dont la ſeconde a peut-être inſpiré un des excellents apologues du fabuliſte immortel. Il faut relire dans l'ouvrage même, pour comprendre mon enthouſiaſme, &, ſi je ne m'abuſe, pour le partager, la charmante idylle de *Celia vaincue par l'Amour*, & les éloquentes doléances du *Cheval qui parle*. » Rien de plus juſte ni de mieux dit. Ce ſont deux bijoux du ſtyle le plus exquis & de la plus originale fantaiſie. Mais, en outre, quelle verdeur, quelle logique de penſée ! — « Ha ! vous aimerez, belle dame ſans mercy, auant qu'ayez marché trois pas. » — Ainſi l'Amour défie l'inſenſibilité de commande dont cette belle fille, vouée au Ciel (*Celia*) ſe fait un ſot mérite. Et le cœur mal endurci s'éveille au tendre appel : — « O ingrate & meſcognoiſſante que ie ſuis ! En quelle peine eſt *il* maintenant pour l'amour de moy ?... Nay ie pas grand tort d'ainſi meſpriſer et econduire celluy qui mayme tant, voire plus que ſoy meſmes ? Veulx ie touſiours eſtre autant inſenſible qu'une ſtatue de marbre ? Viuray-ie touſiours

ainſi ſeullette ? Helas, il ne tient qu'à moy ; ce n'eſt que ma faulte et folle opinion. Ha, petits oiſillons, que vous chantez & montrez bien ma leçon ! Que nature eſt bonne mere de meſſeigner par vos motetz & petits ieux que les creatures ne ſe peuuent paſſer de leurs ſemblables ! »

*Que nature eſt bonne mère...* n'eſt-ce pas toute une philoſophie nouvelle, avenante & généreuſe ? — « Helas, quand reviendra il mon amy ? » Ah ! le vrai cri, l'admirable cri du cœur !

Dans ce paſſage de ſon œuvre, des Periers s'eſt inspiré viſiblement de Marot, que rappellent & le perſonnage de *Cupido* & pluſieurs motifs de chanſons mêlés au Dialogue.

Mais que de mâle énergie dans le ſecond épiſode, quelle vigueur de touche & quelles larges vues ! — On veut du nouveau, dit Mercure ? « ... A celle fin que le monde ait de quoy en forger *& que ie puiſſe en porter là hault*, ie m'en vais faire que ce cheual la parlera à ſon palefernier qui eſt deſſus. » Certes, ce ſera quelque choſe de nouveau à tout le moins & de quoi renverſer les dieux ſous l'Olympe en débris : — *Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos !* — « Ho ! qu'ay ie fait ? Iay *preſque* profere tout haut les paroles qu'il faut dire pour faire parler les beſtes. »

Ces mots, qui ſemblent d'abord de vains ſons, ont un ſens, en effet, un ſens preſtigieux, dont on ne s'était pas douté juſqu'à ce jour. Ils contiennent l'impératif latin : *Ora*, parle, qui va frapper l'oreille de la bête de ſomme. (Le premier mot ſe termine par *o ;* le ſecond offre le verbe preſque formé déjà : *or ;* le troiſième dit : *ora* en toutes

***

lettres ; enfin, chacun de ces mots, iſolés, renferme la formule *ora*.) Mais ceci n'eſt rien encore : la formule totale, dont la plupart des éditeurs ont eu le tort de ſéparer les termes par des virgules, conſtitue une phraſe grecque qui eſt la clef de cette partie du dialogue, & l'on pourrait dire, à cet égard, la clef du *Cymbalum* entier.

J'explique, dans le *Commentaire*, p. 105-108, comment cette formule anagrammatique ſe ramène aux termes ſuivants : *Pantagarado phorbantas Sarcomoragos* (Πάντα γὰρ ἄδω φόρβαντας Σαρκομοραγὸς) en français : *Je raſſaſie (je viens raſſaſier) les nourriciers de toutes choſes, moi qui conduis l'humaine deſtinée.* — Le mot grec *phorbantas* (φόρβαντας) qui figure ſans altération dans la formule ; le rapprochement que j'indique entre *Sarmotoragos*, *Sarcomoragos* & le nom de *Sarcomoros* emprunté par des Periers au titre de la *Prognoſtication des Prognoſtications ;* le ſens de la formule, ainſi devinée, & le ſens des paroles du cheval, tout de ſuite après, concordent à établir la ſolidité de cette interprétation.

Ce cri étrange & fatidique, c'eſt l'appel, le ſignal de l'affranchiſſement jeté par Mercure au peuple muet & accablé qui va *parler*, qui va regimber ſous l'aiguillon. Il y a là une analogie frappante avec le fameux paſſage de Rabelais où Grandgouſier rend juſtice au peuple dont la *ſubſtance* l'alimente, lui & les ſiens (1).

La même idée ſe retrouve dans un extrait d'une pièce du vieil écrivain populaire Hans Sachs, le cordonnier

(1) V. *Comm.*, p. 108.

poëte, créateur du théâtre allemand, au XVI^e^ ſiècle : « *Une courte & joyeuſe pièce de carnaval, à trois perſonnages, ſavoir : Un bourgeois, un payſan & un homme noble.* — *Les Gâteaux creux.* « LE BOURGEOIS : Hors d'ici, imbécile ! ne vois-tu pas venir un noble ? Que veux-tu faire ici avec nous ?... — LE PAYSAN : Dois-je vous dire à tous deux ce que j'ai dans l'âme ? » Et il proclame crûment que le ſang d'un ruſtre vaut celui d'un chevalier. — « LE NOBLE : ... Aujourd'hui vous n'êtes plus que des fripons, des ſcélérats ; vous avez la bouche dure, vons ne vous laiſſez pas conduire... toi, tu n'es qu'un malotru ; moi, je ſuis de noble race... j'ai des revenus & des rentes, je ſuis élégant & poli quand je vais à la cour des princes. — LE PAYSAN : Ma politeſſe, à moi, c'eſt de labourer, de ſemer, de moiſſonner, de battre le grain, de couper le foin, d'arracher les herbes, & tant d'autres travaux *par leſquels je vous nourris tous deux*... (1).

On remarquera l'indication : PHLEGON, IE CHEVAL, que nous avons conſervée telle quelle, ſans mettre *le* pour *ie*, comme la plupart des éditeurs ; ce petit livre, comme nombre d'œuvres du même temps, eſt plein d'anagrammes & d'arrangements de mots ſubtils. Dans *Phlegon, ie cheual*, on trouve l'anagramme : *Haine ou paine leue col*, qui eſt bien un tour de la langue du XVI^e^ ſiècle ; mettez *le* pour *ie* & l'anagramme diſparaît.

(1) Paſſage cité par Michelet, dans les notes & éclairciſſements de ſon *Introduction à l'Hiſtoire univerſelle* (1843).

Ces vétilles ont leur prix lorſqu'il s'agit d'un auteur qui uſait de tous les moyens dans l'intérêt de ſon deſſein. Cet âge, je l'ai déjà dit, par ſubtilité comme par néceſſité, beſoin de myſtère ou de demi-jour en bien des cas, eſt l'âge des jeux de mots comme des jeux d'eſprit ; les plus grandes intelligences y ſacrifient au rébus. Dans le *Cymbalum mundi* chaque énigme cache une penſée d'importance.

Le titre du Dialogue IV fait ſonger au fameux dialogue, reſté inachevé, entre les deux chiens Scipion & Berganza, de Miguel Cervantes, chef-d'œuvre de ſatire inciſive & profonde, ſous une forme enjouée, comme le *Don Quichotte*, & merveille de ſtyle. Là s'arrête la comparaiſon ; ſi Cervantes peut avoir emprunté à notre Bonaventure le cadre de ſon œuvre, il a exprimé de tout autres idées. Cervantes fait une ſatire générale de l'humanité, il l'eſquiſſe du moins ; on ſait quel était le but particulier de des Periers, non moins ſagace obſervateur, non moins cauſtique & plaiſant dans la ſatire, mais ayant en vue un ennemi déterminé & pourſuivant un réſultat précis. Ce n'en eſt pas moins un grand honneur pour le conteur gaulois que ce rapprochement, dont on peut dire qu'il ne ſort pas diminué.

Ce dernier Dialogue du *Cymbalum*, contrairement aux jugements portés par les divers critiques, eſt bien la concluſion de tout l'œuvre, & non un hors-d'œuvre étranger au deſſein des autres parties. Sans doute, il s'en diſtingue par la fable extérieure, puiſque Mercure & le livre de Jupiter n'y reparaiſſent non plus qu'aucun autre perſonnage humain ou divin des trois Dialogues

précédents. Mais il ne faut pas l'exagérer les différences ſuperficielles, alors que le fond reſte le même. *Acteon* & *Diane*, dont il eſt queſtion dans l'entretien, ont remplacé *Mercure* & l'*Hoſteſſe*, au premier plan, occupé par les deux chiens interlocuteurs, & l'hiſtoire commencée continue par l'organe des deux mécréants, chiens non du ſanctuaire, mais du dehors, aboyant au ſanctuaire, *canes latrantes*, & emportant le morceau. Dans la forme, d'ailleurs, un lien ſubſiſte qu'il eſt difficile de ne pas apercevoir : après le *cheval qui parle*, les *chiens qui deviſent*. Il y a donc ſuite, progreſſion, &, en conſéquence, harmonie, ſinon unité de compoſition, là même où les inattentifs ont vu une ſolution de continuité.

Si le Chriſt-Mercure n'eſt plus en ſcène, c'eſt que le Chriſt-Acteon eſt mort ; ſes chiens lui ont dévoré la langue : il ne peut donc figurer là en perſonne. Il ne faut pas oublier l'allégorie capitale d'Acteon changé en *cerf* ou *ſerf* par *Diane*, & dévoré par ſes chiens, *Melancheres*, *Theridamas & Oreſitrophus*, c'eſt-à-dire Melanchthon, Zwingle & Luther (1), au Dialogue IV, que terminent avec tant d'originalité & de force les *Lettres des antipodes inférieurs aux antipodes ſupérieurs*.

Les lettres des *antipodes inférieurs* n'ont pas dû fort réjouir Calvin, non plus que les catholiques, bien qu'elles

(1) V. *Comm.*, p. 115. — A l'appui de l'opinion que Luther eſt figuré par *Oreſitrophus* (nourri dans les montagnes), je rappellerai qu'il date ſes lettres, écrites de la Wartbourg : « *De la région de l'air,... de la montagne*, &c. » V. Michelet, *Mémoires de Luther*, t. I, p. 85.

reſſemblent beaucoup au paſſage ſuivant de l'*Inſtitution chreſtienne*, qui implore François Ier pour les proteſtants innocents, & le défie en même temps, s'il perſiſte dans le rôle de perſécuteur : « Mais ſi, au contraire, les detractions des malueillans empeſchent tellement vos oreilles, que les accuſés n'ayent aucun lieu de ſe defendre; d'autre part, ſi ces impetueuſes furies, ſans que vous y mettiez ordre, exercent touſiours cruauté par priſons, fouets, gehennes, coppures, bruſlures; nous, certes, comme brebis devouëes à la boucherie, nous ſerons iettés en toute extrémité. » Ce que Calvin proclamait au nom de la Réforme, le *Cymbalum* le proclame au nom de la libre penſée, ce qui dut exaſpérer le pape de Genève comme une horrible parodie, car, dans la curée d'Actéon mis en pièces, il avait reconnu la curée du chriſtianiſme, &, dans les chiens Hylactor & Pamphagus, les champions de la *libre penſée*, aboyant au paſſé, & de la condition de ſimples *chiens* s'élevant au rang & au langage des *hommes*.

*Hylactor*, plein d'ardeur, turbulent, téméraire, *acutæ vocis Hylactor*, repréſente plutôt le zélateur enthouſiaſte, ſe flattant de gloire & de faveur populaire, tout préoccupé encore des liens qu'il vient de briſer, en tirant vanité, y revenant pour les mordre, comme s'il n'était pas ſûr de les avoir abſolument ſecoués; bref, un Eſtienne Dolet. Quelques traits de ce caractère rappellent çà & là Marot; mais la jeuneſſe querelleuſe de Dolet dans Toulouſe, ſes démêlés avec l'autorité locale, ſes fraſques d'étudiants, ſes diſputes avec la population, puis ſon affaire avec Compaing, ſes diatribes contre le tiers & le

quart, ſes eſſais de pſeudo-chriſtianiſme : Explication des Evangiles, *Cato Chriſtianus*, &c., ſa ſoif de renom, avouée éloquemment par lui-même, cadrent parfaitement avec le perſonnage d'Hylactor.

*Pamphagus*, plus réſervé de prime abord, mais plus fort au fond, eſt de l'école des *Temporiſateurs* qui guerroient en ruſant, — comme Rabelais, — tandis que ſon camarade *Hylactor* eſt de la meute des *Téméraires*, comme Dolet. J'ai une autre raiſon de croire que Pamphagus eſt Rabelais ; c'eſt que Rabelais reçut vraiment ce ſurnom, ſous lequel — en le prenant au ſens littéral, *avale-tout* — Ronſard, Du Bellay & Béroalde de Verville, le plus groſſier de ſes détracteurs, l'ont turlupiné par animoſité littéraire (1). Ils prennent *Pamphagus* dans un ſens matériel & déſobligeant, comme il eſt de règle dans les ſatires. Mais comment, ſi le public n'eût pas été dans le ſecret de ce ſurnom, ſi l'on ne s'en fût avifé contre Rabelais que dans un petit cénacle, les invectives auraient-elles été compriſes & euſſent-elles porté coup ? Ils n'auront certainement fait que s'emparer du ſurnom déjà en uſage, & pris dans un ſens noble (qui *dévore toute ſcience* ou *toute vérité*), & ils l'auront traduit par *glouton* (qui *mange tout*) pour le ridiculiſer, comme on agit pour ſon nom *Rabelæſus*, changé en *Rabie læſus* (*atteint de rage*). C'eſt Calvin & la Sorbonne qui

(1) V. les poéſies *latines* de Du Bellay, & *Les Muſes incognues ou La Seille aux Bourriers*, &c. Recueil de poéſies ſatyriques de Béroalde de Verville, &c., réimpr. chez J. Gay, Paris, 1862, in-18.

avaient une *rage* inextinguible contre le libre eſprit. Et cette rage n'en fait que mieux reſſortir le caractère profondément humain de l'œuvre de Bonaventure, qui ébranle toutes les tyrannies, de ce *tocſin du monde* qui plaide avec une ſi généreuſe & ſi puiſſante colère la cauſe de toutes les ſaines énergies de la vie.

Dans le *Cymbalum mundi*, les qualités littéraires de l'auteur des *Joyeux Devis* atteignent au plus haut degré d'originalité, de préciſion, de nerf & de vivacité. *Rabelæſus alter* : c'eſt l'épigraphe que Eloi Johanneau adopte pour ſa lettre ſur le *Cymbalum*. Mais quel Rabelais ? un Rabelais concentré & condenſé à la manière de La Fontaine, dans la langue colorée du XVI^e^ ſiècle. Je ne ſais quoi de vif & d'acéré, comme Voltaire, de malicieuſement naïf, comme La Fontaine, s'y mêle au rire gaulois & au large eſprit de maître François. La verve de notre Bonaventure s'arrange des mots ſalés, mais n'en accuſez point ſes mœurs ; il répond d'avance aux gloſeurs :

*Vita verecunda eſt, muſa jocoſa mihi.*

Quant au *Cymbalum mundi*, la griffe du maître y eſt. Certes, éclairé de tous côtés par l'érudition & par la critique, reſtitué en ſa teneur authentique, le *Cymbalum* gagne en autorité ; mais jetez-le défiguré & altéré aux mains de la foule, elle y prendra plaiſir encore, tant la forme, comme une arme exquiſe, y eſt bien à la main, fine, forte & ſouple, &, d'un ſeul mot, *françaiſe*. Avoir du génie en quelques pages, là eſt le grand art, *notre* art par excellence : ce fut celui de Bonaventure des Periers.

Voici ce que dit Charles Nodier de Bonaventure des Periers conſidéré comme écrivain : « La première moitié du ſeizième ſiècle eſt dominée en France par trois grands eſprits, auxquels les âges anciens & modernes de la littérature n'ont preſque rien à oppoſer : ce ſont ceux-là qui ont fait la langue de Montaigne & d'Amyot, la langue de Molière, de La Fontaine & de Voltaire.... De ces trois grands hommes, le premier, c'eſt Rabelais ; le ſecond, c'eſt Clément Marot ; le troiſième (je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, vous ne le trouverez pas), c'eſt Bonaventure des Periers, & Bonaventure des Periers n'eſt, ſous aucun rapport, inférieur aux deux autres. » Nodier, malgré la forme un peu paradoxale de ſon jugement, n'eſt pas ſeul de cet avis ; on ne ſaurait donc ici l'accuſer d'enthouſiaſme irréfléchi & extravagant. Les ſages auteurs de la *France proteſtante*, qui avouent avoir ſi peu compris le ſens du *Cymbalum*, ont porté ce jugement ſur le ſtyle de l'auteur : « Avant des Periers notre langue ne faiſait que bégayer ; le premier, il la fit parler. Sa phraſe lutte de ſoupleſſe & de correction avec la langue des anciens. Combien peu dans ſon ſiècle ont marché ſur ſes traces ! » Bref, comment qualifient-ils le *Cymbalum mundi ?* « Un chef-d'œuvre de ſtyle. »

Et maintenant, réſumons ces impreſſions multiples. Comme le chien d'Hylactor, qui ne ſaurait ſe tenir de crier, on ne ſaurait trop admirer, en en profitant, l'œuvre de ces érudits qui avaient du cœur, de ces grammairiens qui étaient des poëtes, de ces *pédants* illuſtres qui étaient des *hommes* dans la plus forte acception du mot. La

*Renaiſſance*, avant la *Révolution franҫaiſe*, & comme elle, fut une révolution profonde & radicale; la *Réformation* ne fut qu'une révolution latérale. Tout ce qu'on loue au point de vue des conſéquences générales, du progrès de la libre penſée & de la libre conſcience dans la Réformation, était contenu dans l'eſprit de la Renaiſſance; mais que d'aveugle réaction, dans la Réforme, contre ce que la Renaiſſance eut de plus ferme & de plus vivifiant!

La révolution religieuſe du XVI^e^ ſiècle entame l'Egliſe romaine, la lourde domination cléricale, mais elle rétablit auſſitôt un cercle dogmatique; ſi vaſte, ſi extenſible qu'il puiſſe être, c'eſt un cercle pourtant, en dehors duquel mainte choſe néceſſaire eſt laiſſée, dans lequel une oppreſſion, ou, ſi l'on veut, une obſeſſion ſubſiſte, l'obſeſſion du ſurnaturel, du dogme, du myſticiſme. La Renaiſſance, au contraire, illumine, ouvre, pénètre, embraſſe tout dans ſon mouvement immenſe; & ceux qu'elle inſpire nous apparaiſſent comme des héros de la penſée, dans l'éclat des hautes entrepriſes & dans l'éternelle beauté des chefs-d'œuvre.

Il s'agit là vraiment d'autre choſe que de ſimples mots couchés dans un dictionnaire hiſtorique : cette pouſſière vit, ces morts ſont nos contemporains. Auſſi, quand nous avons *regratté* diligemment vocables, points & virgules, notre âme ſe ſent-elle pénétrée d'enthouſiaſme pour cette *Renaiſſance* qui tira l'humanité hors de la grande *géhenne* du moyen-âge; pour ces hommes, amoureux de la vie & de la lumière, qui, ſans rien avoir du « ſtoïque aux yeux ſecs » pétrifié dans ſa hautaine

vertu, choiſirent la voie douloureuſe au bout de laquelle était la priſon, le deuil ou le ſupplice, & ſe préparèrent à toutes les affres de la mort par toutes les fatigues de la lutte. Car, tandis qu'ils chantent

L'imprimerie
Chérie
Des Muſes comme leur ſœur (1),

tandis qu'ils ſe bercent de l'eſpoir de mener aux rives nouvelles & fortunées, entrevues par eux,

La gent ſans mélancolie (2),

mille tempêtes ſe déchaînent contre eux. Leur courage ne faillira pas cependant :

C'eſt aſſez veſcu en tenebres ! (3).

Voilà dans quelle atmoſphère & parmi quels hommes la deſtinée plaça Bonaventure des Periers. Il fut digne d'eux, digne de Lyon qui joua un ſi grand rôle dans l'hiſtoire littéraire & politique de la France, au début & vers le milieu du XVI^e^ ſiècle, comme intermédiaire entre la France & l'Italie, & comme lieu de paſſage ou de ſéjour des plus libres, des plus charmants & des plus vigoureux eſprits de ce temps-là. Rien d'étrange comme cette période que Voltaire compare à *une robe d'or & de ſoie enſanglantée*, & dont la plume d'Eſtienne Dolet

(1) Des Periers : *Voyage de Lyon à Noſtre Dame de l'Iſle.*
(2) *Ibid.*
(3) Vers d'Eſtienne Dolet.

a laiſſé un ſi large tableau, avec les noms des hommes les plus marquants de France & d'Europe, dans ſes *Commentarii* (1). — « Age heureux, dit-il dans une de ſes poéſies latines, pour l'eſſor des études littéraires; âge malheureux, auſſi, pour les haines de *quidams* indignes contre ceux qui s'adonnent aux lettres (2). »

Et ſi l'on demande où ils prenaient tant de réſolution obſtinée, ceux qui, avec ou ſans l'aide de fictions tranſparentes, oſaient braver la tempête certaine & ſupporter mille peines, l'ardeur du jour, le froid, la privation de ſommeil & de manger, Dolet nous répondra pour tous : « L'amour de la Poſtérité que nul, ſinon la brute, ne mépriſe! Ah! qu'elle eſt nulle la vie à qui manque la Poſtérité !

*Fecit id optatæ Poſteritatis amor :*
*Poſteritatis amor : quem quis, niſi bellua, ſpernat :*
*Heu vita ut nulla eſt, poſteritate carens* (3)! »

Toute la Renaiſſance eſt dans ce cri.

L'enthouſiaſme & le preſſentiment de l'avenir, je ne ſais quel vaſte amour de l'humanité, quelle foi profonde dans les deſtinées du monde arraché aux ténèbres, les faſcinent, les attirent, les emportent dans un tourbillon de flammes. Comme la fatalité les guette pour les dévorer, ils dévorent eux-mêmes les jours ; ils préci-

(1) T. I, col. 1156-1158.

(2) Ad Jacobum Thuſanum. (*Carminum libri quatuor.* Lugduni, 1538. — Apud Seb. Gryphium.)

(3) *De ſe ipſo :* pièce latine à la fin des *Commentarii*, t. II.

pitent les études & les œuvres. Ces hommes ont vaincu le temps : pour jeuneſſe, ils comptent leur adoleſcence ; pour âge mûr, leur jeuneſſe ; ayant plus que triplé les étapes, ils ſont prêts de bonne heure pour la gloire & pour la tombe. Savent-ils quel répit leur ſera accordé? Pour un qui vieillira, comme Rabelais, non ſans avoir riſqué le bûcher chaque jour de ſa vie, combien partiront bruſquement avant le terme naturel, briſés, mais non vaincus, vengés par leurs amis ou leurs diſciples ſurvivants, mieux vengés encore par le triomphe de leur penſée toute-puiſſante, dont rien n'éteindra le rayonnement ! Auſſi n'épargnent-ils rien pour que le legs ſoit plus riche & plus beau ; ſi pourtant quelque choſe y manque çà et là, à nos yeux, ſouvenons-nous du rude combat qu'ils ont combattu. Ce ſont nos pères & nos maîtres, & nous leur devons tout : nos idées, notre langue & la force même qui nous pouſſe en avant. *La mort n'y mord* (1).

FÉLIX FRANK.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

(1) Deviſe de Clément Marot.

BIBLIOTECA NACIONAL

# Cymbalũ mũdi

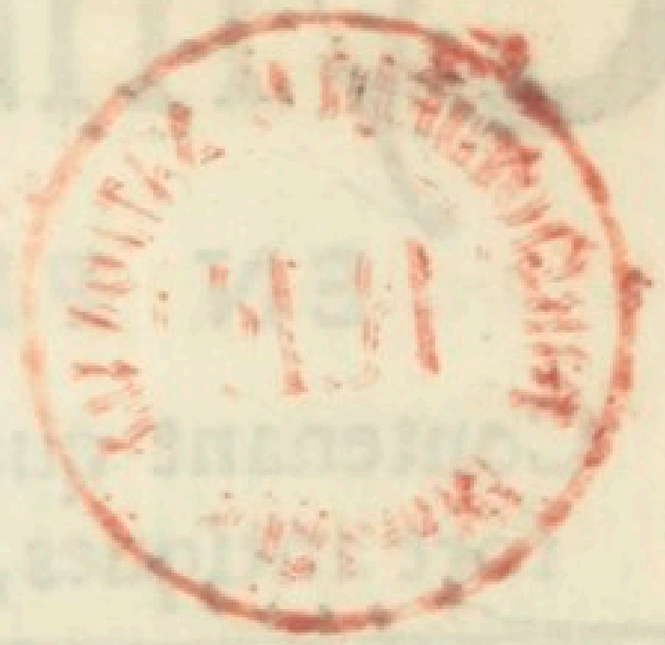
EN FRANCOYS,

Contenant quatre Dialogues Poetiques, fort antiques, ioyeux, & facetieux.




*Probitas laudatur, & alget.*

M.D.XXXVII



# THOMAS DV CLEVIER

## a ſon amy Pierre Tryocan S.

IL y a huyct ans ou enuiron, cher amy, que ie te promis de te rendre en langaige francoys le petit traicte que ie te monſtray, intitule Cymbalum mundi, contenant quatre dialogues poetiques, lequel iauoys trouue en vne vieille Librairie dung Monaſtere qui eſt aupres de la cite de dabas. de laquelle promeſſe iay tant faict par mes iournees, que ie men ſuis acquite au moins mal que iay peu. Que ſi ie ne te lay rendu de mot a mot ſelon le latin, tu doibs entendre que cela a eſte faict tout expres, affin de ſuyure le plus quil me ſeroit poſſible, les facons de parler qui ſont en noſtre langue Francoiſe : laquelle choſe cognoiſtras facilement aux formes de iuremens qui y ſont, quand pour Me Hercule, Per Iouem, Diſpeream, Aedepol, Per Styga, Proh Iupiter, & aultres ſemblables, iay mis ceux la dont noz bons gallandz vſent, aſſcauoir : Morbieu, Sambieu, Ie puiſſe mourir. comme

voulant plus toſt tranſlater & interpreter laffection de celuy qui parle, que ces propres parolles. Semblablement, pour vin de Phalerne, iay mis vin de Beaulne : a icelle fin quil te fuſt plus familier & intelligible. Iay auſſi voulu adiouſter a Proteus, maiſtre Gonin, pour myeulx te declairer que ceſt que Proteus. Quant aux chanſons que Cupido chante au troyſieſme dialogue, il y auoit au texte certains vers lyriques damourettes, au lieu deſquelz iay mieulx ayme mettre des chanſons de noſtre temps, voyant quelles ſeruiront autant a propos, que leſdictz vers lyriques, leſquelz (ſelon mon iugement) ſi ie les euſſe tranſlatez, neuſſent point eu tant de grace. Or ie te lenuoye tel quil eſt, mais ceſt ſoubz condition que tu te garderas den bailler aulcune copie, a celle fin que de main en main il ne vienne a tomber entre celles de ceulx qui ſe meſlent du faict de limprimerie, lequel art (ou il ſouloit apporter iadis pluſieurs commoditez aux lettres) par ce quil eſt maintenant trop commun, faict que ce qui eſt imprime, na point tant de grace, & eſt moins eſtime, que ſil demouroit encore en ſa ſimple eſcripture, ſi ce neſtoit que limpreſſion fuſt nette, & bien correcte. Ie tenuoiray pluſieurs autres bonnes choſes, ſi ie cognoy que tu nayes point trouue cecy mauluais. Et a Dieu mon cher amy, auquel ie prie quil te tienne en ſa grace, & te doint ce que ton petit cueur deſire.

# DIALOGVE PREMIER.

LES PERSONNAGES.

*Mercure, Byrphanes, Curtalius, Lhoſteſſe.*

MERCVRE.

IL eſt bien vray quil ma commande que ie luy feiſſe relier ce liure tout a neuf: mais ie ne ſcay ſil le demande en aix de boys, ou en aix de papier. Il ne ma point dict, ſil le veult en veau, ou couuert de veloux. Ie doubte auſſi ſil entend que ie le face dorer, & changer la facon des fers & des cloux, pour le faire a la mode qui court. Iay grand peur quil ne ſoit pas bien a ſon gre. Il me haſte ſi fort, & me donne tant de choſes a faire a vng coup, que ioublie lune pour lautre. Dauantage Venus ma dict ie ne ſcay quoy que ie diſſe aux Iouuencelles de Cypre touchant leur beau tainct. Iuno ma donne charge en paſſant que ie luy apporte quelque dorure, quelque iaſeran, ou quelque ceincture a la nouuelle facon, ſil en y a

point ca bas. Ie ſcay bien que Pallas me demandera ſi ſes Poetes auront rien faict de nouueau. Puis il me fault aller mener a Charon xxvij ames de coquins, qui ſont mors de langueur ce iourdhuy par les rues, & treze qui ſe ſont entretuez aux cabaretz, & dixhuict au bordeau, huict petitz enfans que les Veſtales ont ſuffocquez, & cinq Druydes qui ſe ſont laiſſez mourir de manie & male rage. Quant auray ie faict toutes ces commiſſions? Ou eſt ce que lon relie le myeulx? a Athenes, en Germanie, a Veniſe, ou a Romme? Il me ſemble que ceſt a Athenes. Il vault mieulx que ie y deſcende. ie paſſeray la par la rue des orfeures & par la rue des merciers, ou ie verray ſil y a rien pour ma dame Iuno. Et puis dela men iray aux libraires pour chercher quelque choſe de nouueau a Pallas. Or me conuient il garder ſur tout que lon ne ſache de quelle maiſon ie ſuis : Car ou les Atheniens ne ſurfont la choſe aux aultres que deux foys autant quelle vault, ilz me la vouldroyent vendre quatre foys au double.

BYRPHANES. Que regardes tu la mon compagnon?

CVRTALIVS. Que ie regarde? ie voy maintenant ce que iay tant de foys trouue en eſcript, & que ie ne pouuois croire.

BYRPHANES. Et que Dyable eſt ce?

CVRTALIVS. Ceſt Mercure le meſſagier des Dieux, que iay veu deſcendre du ciel en terre.

BYRPHANES. O, quelle reſuerie. il le te ſemble, poure homme tu as cela ſonge en veillant. Sus ſus allons boire, & ne penſe plus a telle vaine illuſion.

CVRTALIVS. Par le corbieu, il ny a rien plus vray, ce neſt pas mocquerie : il ſeſt la poſe, & croy quil paſſera tantoſt par icy, attendons vng petit. Tien, le voys tu la?

BYRPHANES. Il ne ſen fault gueres que ie ne croye ce que tu me diz, veu auſſi que ie voy la choſe a lœil. Pardieu voyla vng homme acouſtre de la ſorte que les Poetes nous descripuent Mercure. Ie ne ſcay que faire de croyre que ce le ſoit.

CVRTALIVS. Tay toy : voyons vng petit qui deuiendra, il vient droit a nous.

MERCVRE. Dieu gard les compaignons. vend on bon vin ceans? Corbieu iay grand ſoif.

CVRTALIVS. Monſieur, ie penſe quil nen y a point de meilleur dedans Athenes. Et puis monſieur quelles nouuelles?

MERCVRE. Par mon ame ie nen ſcay nulles, ie viens icy pour en apprendre. Hoſteſſe, faictes venir du vin, ſil vous plait.

CVRTALIVS. Ie taſſeure que ceſt Mercure ſans aultre, ie le cognoys a ſon maintien : & voyla quelque cas quil apporte des cieulx. Si nous vallons rien, nous ſcaurons que ceſt, & luy deſroberons, ſi tu men veulx croire.

BYRPHANES. Ce ſeroit a nous vne grande vertu, & gloire, de deſrober non ſeulement vng larron, mais lauteur de tous larrecins, tel quil eſt.

CVRTALIVS. Il laiſſera ſon pacquet ſur ce lict, & ſen ira tantoſt veoir par toute la maiſon de ceans ſil trouuera rien mal mis apoint pour le happer, & mettre

en ſa pouche. ce pendant nous verrons que ceſt quil porte la.

BYRPHANES. Ceſt tres bien dict a toy.

MERCVRE. Le vin eſt il venu? Ca compagnons paſſons dela en ceſte chambre, & allons taſter du vin.

CVRTALIVS. Nous ne faiſons que partir de boire, toutefois monſieur nous ſommes contens de vous tenir compagnie, & de boire encor auec vous.

MERCVRE. Or meſſieurs tandis que le vin viendra, ie men voys vng petit a leſbat, faictes reinſſer des verres ce pendant, & apporter quelque choſe a manger.

CVRTALIVS. Le voys tu la le galland? Ie cognois ſes facons de faire : ie veulx quon me pende ſil retourne quil nayt fouille par tous les coings de ceans, & quil nayt faict ſa main, comment que ce ſoit, & taſſeure bien quil ne retournera pas ſi toſt. Pource voyons ce pendant que ceſt quil a icy, & le deſrobons auſſi ſi nous pouuons.

BYRPHANES. Deſpeſchons nous donc, quil ne nous ſurprenne ſur le faict.

CVRTALIVS. Voy cy vng liure.

BYRPHANES. Quel liure eſt ce?

CVRTALIVS. Quæ in hoc libro continentur :

Chronica rerum memorabilium quas Iupiter geſſit antequam eſſet ipſe.

Fatorum præſcriptum: ſiue, eorum quæ futura ſunt, certæ diſpoſitiones.

Catalogus Heroum immortalium, qui cum Iove vitam victuri ſunt ſempiternam.

Vertubieu, voicy vng beau liure mon compagnon, ie croy quil ne ſen vend point de tel dedans Athenes. Scays tu que nous ferons? nous en auons vng dela, qui eſt bien de ce volume, & auſſi grand, va le querir, & le mettons en ſon ſac, en lieu de ceſtuy cy, & le refermons comme il eſtoit, il ne ſen doubtera ia.

BYRPHANES. Par le corbieu nous ſommes riches, nous trouuerons tel libraire qui nous baillera dix mil eſcuz de la copie. Ceſt le liure de Iupiter lequel Mercure vient faire relier (comme ie penſe) Car il tombe tout en pieces de vieilleſſe. tien voyla celuy que tu diz, lequel ne vault de gueres mieulx, & te prometz que a les veoir il nya pas grand difference de lung a laultre.

CVRTALIVS. Voyla qui va bien, le pacquet eſt tout ainſi quil eſtoit, il ny ſcauroit rien cognoiſtre.

MERCVRE. Sus beuuons compagnons. Ie viens de viſiter le logis de ceans, lequel me ſemble bien beau.

BYRPHANES. Le logis eſt beau, monſieur, pour cela quil contient.

MERCVRE. Et puis que dict on de nouueau?

CVRTALIVS. Nous nen ſcauons rien Monſieur, ſi nous nen apprenons de vous.

MERCVRE. Or bien, ie boy a vous Meſſieurs.

BYRPHANES. Monſieur, vous ſoyes le tres bien venu, nous vous allons pleiger.

MERCVRE. Quel vin eſt ce cy?

CVRTALIVS. Vin de Beaulne.

MERCVRE. Vin de Beaulne? Corbieu, Iupiter ne boit point de nectar meilleur.

BYRPHANES. Le vin eſt bon: mais il ne fault

pas acomparager le vin de ce monde au nectar de Iupiter.

MERCVRE. Ie renybieu, Iupiter neſt point ſeruy de meilleur Nectar.

CVRTALIVS. Aduiſez bien que ceſt que vous dictes. car vous blaſphemez grandement: & diz que vous neſtes pas homme de bien, ſi vous voulez ſouſtenir cela, voire par le ſambieu.

MERCVRE. Mon amy, ne vous colerez pas tant. Iay taſte des deux : & vous dys que ceſtuy cy vault mieulx.

CVRTALIVS. Monſieur, Ie ne me colere point, ny ie nay point beu de Nectar, comme vous dictes quauez faict : mais nous croions ce quen eſt eſcript, & ce que lon en dict. Vous ne deuez point faire comparaiſon de quelque vin qui croiſſe en ce monde icy, au nectar de Iupiter : vous ne ſeriez pas ſouſtenu en ceſte cauſe.

MERCVRE. Ie ne ſcay comment vous le croyez; mais il eſt ainſi comme ie le vous dys.

CVRTALIVS. Ie puiſſe mourir de male mort, Monſieur, (& me pardonnez, ſil vous plait) ſi vous voulez maintenir ceſte opinion, ſi ie ne vous fais mettre en lieu ou vous ne verres vos piedz de troys moys, tant pour cela, que pour quelque choſe que vous ne cuydez pas que ie ſache. (Eſcoute mon compagnon, il a deſrobe ie ſcay bien quoy la hault en la chambre, par le Corbieu, il ny a rien ſi vray) Ie ne ſcay qui vous eſtes : mais ce neſt pas bien faict a vous de tenir ces propos la : vous vous en pourriez bien repentir, & dautres cas que vous auez faictz il ny a pas long temps : & ſortez de ceans hardyment : car, par la morbieu, ſi ie ſors premier que vous,

ce fera a voz deſpens. Ie vous ameneray des gens quil vauldroit mieulx que vous euſſiez a faire a tous les diables denfer, que au moindre deulx.

BYRPHANES. Monſieur, il dict vray : vous ne deuez point ainſi vilainement blaſphemer. Et ne vous fiez en mon compagnon que bien apoint. Par le Corbieu, il ne vous dict choſe quil ne face, ſi vous luy eſchauffez gueres le poil.

MERCVRE. Ceſt pitie dauoir affaire aux hommes, que le grand diable ayt part a lheure que mon pere Iupiter me donna iamais loffice pour traficquer & conuerſer entre les humains. Hoſteſſe, tenez, payez vous, prenez la ce quil vous fault. Et bien, eſtes vous contente ?

LHOSTESSE. Ouy monſieur.

MERCVRE. Ma dame, que ie vous dye vng mot a loreille ſi vous plait. Scauez vous point comment ſappellent ces deux compagnons qui ont beu dela auec moy ?

LHOSTESSE. Lung ſappelle Byrphanes, & laultre Curtalius.

MERCVRE. Ceſt aſſez. A Dieu ma dame. mais pour le plaiſir que mauez faict, tant de mauoir donne de ſi bon vin, que de me dire les noms de ces meſchans, ie vous promectz & aſſeure, que votre vie ſera allongée de cinquante ans en bonne ſante, & ioyeuſe liberte, oultre linſtitution & ordonnance de mes couſines les Deſtinees.

LHOSTESSE. Vous me promettez merueilles, monſieur, pour vng rien : mais ie ne le puis croire : pour ce que ie ſuis bien aſſeuree, que cela ne pourroit iamais aduenir. Ie croy que vous le vouldriez bien, auſſi feroy ie de ma part : car ie ſeroye bien heureuſe de viure ſi

longuement en tel eſtat, que vous me dictes : Mais ſi ne ſen fera il rien pourtant.

MERCVRE. Dictes vous? ha, vous en riez, & vous en mocquez? Non, vous ne viurez pas tant voirement, & ſi ſerez tout le temps de voſtre vie en ſeruitude, & malade toutes les lunes iuſques au ſang. Or voy ie bien que la mauluaiſtie des femmes ſurmontera celle des hommes. Hardiment il ne ſen fera rien, puis que vous ne lauez pas voulu croire. vous naurez iamais hoſte (quelque plaiſir que luy ayez faict) qui vous paye de ſi riches promeſſes. Voyla de dangereux maraudz. Tudieu, ie neuz iamais plus belle paour : Car ie croy quilz mont bien veu prendre ce petit ymage dargent, qui eſtoit ſur le buffet en hault, que iay deſrobe pour en faire vng preſent a mon couſin Ganymedes, lequel me baille touſiours ce qui reſte en la coupe de Iupiter, apres quil a pris ſon nectar. Ceſtoit dequoy ilz parloyent enſemble. Silz meuſſent vne foys pris, ieſtoye infame, moy, & tout mon lignage celeſte. Mais ſi iamais ilz tumbent en mes mains, ie les recommanderay a Charon, quil les face vng petit chommer ſur le riuage, & quil ne les paſſe de trois mil ans. Et ſi vous ioueray encores vng bon tour, meſſieurs Byrphanes, & Curtalius : car deuant que ie rende le liure dimmortalite a Iupiter mon pere, lequel ie vois faire relier, ien effaceray voz beaux noms, ſi ie les y trouue eſcriptz, & celuy de voſtre belle hoſteſſe, qui eſt ſi deſdaigneuſe, quelle ne veult croire ny accepter que lon luy face du bien.

CVRTALIVS. Par mon ame, nous luy en auons bien baille. Ceſtoit ainſi quil failloit beſongner, Byrpha-

nes, afin den vuyder la place, ceſt Mercure luy meſme, ſans faillir.

BYRPHANES. Ceſt luy ſans autre voyrement. Voyla le plus heureux larcin qui fut iamais faict : car nous auons deſrobe le prince & patron des robeurs : qui eſt vng acte digne de memoire immortelle : & ſi auons recouuert vng liure dont il neſt point de ſemblable au monde.

CVRTALIVS. La pippee eſt bonne, veu que au lieu du ſien nous luy en auons mis vng qui parle bien dautres matieres. Ie ne crains que vne choſe, ceſt, que ſi Iupiter le voit, & quil trouue ſon liure perdu, il nen fouldroye & abyſme tout ce poure monde icy, qui nen peult mais, pour la punition de noſtre forfaict. il ny auroit gueres a faire : car il eſt aſſez tempeſtatif quand il ſe y met. Mais ie te diray que nous ferons. Pource que ie penſe que tout ainſi que rien neſt contenu en ce liure, qui ne ſe face : ainſi rien ne ſe faict, qui ny ſoit contenu. Nous regarderons ce pendant ſi ceſtuy notre larcin y eſt point predict & pronoſtique, & ſil dict point que nous le rendrons quelque foys, a celle fin que nous ſoyons plus aſſeurez du faict.

BYRPHANES. Sil y eſt, nous le trouuerons en ceſt endroict, car voicy le tiltre, Fata & euentus anni.

CVRTALIVS. St, St. Cache ce liure : car ioy Ardelio qui vient : lequel le vouldroit veoir. Nous le verrons plus amplement vne autre foys tout a loyſir.

# DIALOGVE II

—

LES PERSONNAGES.

*Trigabus, Mercure, Rhetulus, Cubercus, Drarig.*

TRIGABVS.

Ie puiſſe mourir, Mercure, ſi tu es qung abuſeur, & ſuffes tu filz de Iupiter troys foys, affin que ie te le dye. Tu es vng caut Varlet. Te ſouuient il du bon tour que tu feiz oncques puis ne fuz tu icy? Tu en bailas bien a noz Reſueurs de Philoſophes.

MERCVRE. Comment donc?

TRIGABVS. Comment? Quant tu leur dis que tu auois la pierre Philoſophale, & la leur monſtras, pour laquelle ilz ſont encore en grant peine, dont ilz timportunerent tant par leurs prieres, que toy doubtant a qui tu la donneroys entiere, vins a la briſer, & mettre en pouldre, & puis la reſpandiz par lareine du theatre, ou ilz eſloyent diſputans (comme ilz ont de coſtume) a celle fin que vng chaſcun en euſt quelque peu, leur diſant quilz cher-

chaffent bien, & que filz pouuoient recouurer dicelle pierre philoſophale, tant petite piece fuſt elle, ilz feroient merueilles, tranſmuroyent les metaulx, romproyent les barres des portes ouuertes : gariroyent ceulx qui nauroyent point de mal : Interpreteroyent le langage des oyſeaulx : Impetreroient facilement tout ce quilz vouldroyent des Dieux, pourueu que ce fuſt choſe licite, & qui deuſt aduenir, comme apres le beau temps la pluye, fleurs & ſerain au primtemps, en eſte pouldre & chaleurs, fruictz en autonne, froid & fanges en hyuer. bref, quilz feroyent toutes choſes, & pluſieurs aultres. Vrayement ilz nont ceſſe depuis ce temps de fouiller & remuer le ſable du theatre, pour en cuyder trouuer des pieces. Ceſt vng paſſetemps que de les veoir eſplucher. Tu dirois proprement que ce ſont petiz enfans, qui ſesbattent a la pouldrette, ſinon quand ilz viennent a ſe battre.

MERCVRE. Et bien, nen y a il pas eu vng qui en ayt trouue quelque piece?

TRIGABVS. Pas vng, de par le dyable : mais il ny a celuy qui ne ſe vante quil en a grande quantite, tellement que ſi tout ce quilz en monſtrent, eſtoit amaſſe enſemble, il ſeroit dix foys plus gros que neſtoit la pierre en ſon entier.

MERCVRE. Il pourroit bien eſtre, que pour des pieces dicelle pierre philoſophale, ilz auroient choiſi par my le ſable du ſable meſmes, & ſi ny auroit pas gueres a faire : car il eſt bien difficile de les cognoiſtre dentre le ſable, pource quil ny a comme point de difference.

TRIGABVS. Ie ne ſcay : mais iay veu pluſieurs affermer quils en auoient trouue de la vraye, & puis bien toſt

apres doubter ſi cen eſtoit, & finablement ietter la toutes les pieces quilz en auoient, pour ſe mettre a en chercher daultres. Puis de rechef apres en auoir bien amaſſe, ne ſe pouuoient aſſeurer ny perſuader que cen fuſt : tellement que iamais ne fut exhibe vng tel ieu, vng ſi plaiſant eſbatement, ny vne ſi noble fable, que ceſte cy. Corbieu, tu les nous a bien mis en beſongne nos veaulx de philoſophes.

MERCVRE. Nay pas?

TRIGABVS. Sambieu, ie vouldroie que tu euſſes veu vng peu le deſduit, comment ilz ſentrebattent par terre, & comment ilz oſtent des mains lung de laultre les myes dareine quilz trouuent : comment ilz rechignent entre eulx quant ilz viennent a confronter ce quilz en ont trouue. Lung ſe vante quil en a plus que ſon compagnon, lautre luy dict que ce neſt pas de la vraye. Lung veult enſeigner comme ceſt quil en fault trouuer, & ſi nen peut pas recouurer luy meſmes. Lautre luy reſpond quil le ſcait auſſi bien & mieulx que luy : Lung dict que pour en trouuer des pieces, il ſe fault veſtir de rouge & vert. Laultre dict quil vauldroit mieulx eſtre veſtu de iaune & bleu. Lung eſt dopinion quil ne fault manger que ſix foys le iour auec certaine diette. Laultre tient que le dormir auec les femmes ny eſt pas bon. Lung dict quil fault auoir de la chandelle, & fuſt ce en plain mydi. Laultre dict du contraire. Ilz crient, ilz ſe demeinent, ilz ſe iniurient, & dieu ſcait les beaulx proces criminelz qui en ſourdent, tellement quil ny a court, rue, temple, fontaine, four, molin, place, cabaret, ny bourdeau, que tout ne ſoit plein de leurs parolles, caquetz, diſputes,

factions & enuies. Et ſi en y a aulcuns dentre eulx qui ſont ſi oultrecuidez & opiniaſtres, que pour la grande perſuaſion quilz ont que lareine par eulx choiſie eſt de la vraye pierre philoſophale, promettent rendre raiſon & iuger de tout, des cieulx, des champs Eliſiens, de vice, de vertu, de vie, de mort, de paix, de guerre, du paſſe, de laduenir, de toutes choſes & pluſieurs aultres, tellement quil ny a rien en ce monde, de quoy il ne faille quilz en tiennent leurs propos, voire iuſques aux petis chiens des garſes des Druydes, & iuſques aux poupees de leurs petis enfans. Il eſt bien vray quil en y a quelques vngs (ainſi que iay ouy dire) leſquelz on eſtime en auoir trouue des pieces : mais icelles nont eu aucune vertu ne propriete, ſinon quilz en ont transforme des hommes en cigales, qui ne ſont aultre choſe que cacquetter iuſques a la mort, daultres en perroquetz iniurieux, non entendans ce quilz iargonnent, & daultres en aſnes propres a porter gros faix, & opiniaſtres a endurer force coups de baſtons. Bref, ceſt le plus beau paſſetemps, & la plus ioyeuſe riſee de conſiderer leur facon de faire, que lon vit oncques, & dont lon ouyt iamais parler.

MERCVRE. A bon eſcient?

TRIGABVS. Voire par le corbieu. Et ſi tu ne men veulx croire, vien ten, ie te meneray au theatre, ou tu verras le miſtere, & en riras tout ton beau ſaoul.

MERCVRE. Ceſt tres bien dict, allons y. Mais iay grand paour quilz me cognoiſſent.

TRIGABVS. Oſte ta verge, tes talaires, & ton chapeau, ilz ne te cognoiſtront iamais ainſi.

MERCVRE. Non non : ie feray bien mieulx, ie men voys changer mon viſage en aultre forme. Or me regarde bien au viſage pour veoir que ie deuiendray.

TRIGABVS. Vertubieu, queſt cecy? quel Proteus ou maiſtre Gonin tu es? comment tu as tantoſt eu change de viſage? ou tu eſtois vng beau ieune gars, tu tes faict deuenir vng viellart tout gris. ha ientendz bien maintenant dont cela procede, ceſt par la vertu des motz que ie tay veu ce pendant mormonner entre tes leures : Mais, par le corbieu ſi fault il que tu men monſtres la ſcience, ou tu ne ſeras pas mon amy. ie paieray tout ce que tu vouldras. Sil aduient que ie ſache une foys cela, & que ie prenne tel viſage que ie vouldray, ie feray tant que lon parlera de moy. Or ie ne tabandonneray iamais que tu ne le me ayes enſeigne. Ie te ſupplie, Mercure mon amy, apprens moy les parolles quil fault dire, affin que ie tienne cela de toy.

MERCVRE. Vraiement ie le veulx bien, pource que tu es bon compaignon. ie le tenſeigneray auant que ie parte dauec toy. Allons premierement aux areines, & puis apres ie le te diray.

TRIGABVS. Or bien, ie me fie en ta parolle. Voy tu ceſtuy la qui ſe promene ſi bruſquement ? Ie vouldrois que tu louyſſes vng petit raiſonner, tu ne vis oncques en ta vie le plus plaiſant badin de philoſophe. Il monſtre ie ne ſcay quel petit grain dareine, & dict par ſes bons dieux que ceſt de la vraye pierre philoſophale, voire & du fin cueur dicelle. Tien la, comment il torne les yeulx en la teſte? eſt il content de ſa perſonne? voy tu comment il neſtime rien le monde au prix de ſoy ?

MERCVRE. En voyla vng aultre qui neſt pas moins rebarbatif que luy, approchons nous vng petit, & voions les mines quilz feront entre eulx, & oyons les propos quilz tiendront.

TRIGABVS. Ceſt bien dict.

RHETVLVS. Vous auez beau chercher meſſieurs, car ceſt moy qui ay trouue la feue du gaſteau.

CVBERCVS. Mon amy, ne vous glorifiez ia tant. La pierre philoſophale eſt de telle propriete, quelle pert ſa vertu ſi lhomme preſume trop de ſoy apres quil en a trouue des pieces. ie penſe bien que vous en auez : mais ſouffrez que les autres en cherchent, & en aient auſſi bien que vous, ſi leur eſt poſſible. Mercure qui la nous a baillee, nentend point que nous vſions de ces reprouches entre nous, mais veult que nous nous entraymions lung laultre comme freres. Car il ne nous a pas mis a la queſte dune ſi noble & diuine choſe pour diſſenſion : mais plus toſt pour dilection. Touteſfoys (a ce que ie voy) nous faiſons tout le contraire.

RHETVLVS. Or vous auez beau dire, ce neſt que ſable tout ce que vous autres auez amaſſe.

DRARIG. Vous mentez par la gorge, en voyla vne piece, qui eſt de la vraye pierre philoſophale, mieulx que la voſtre.

RHETVLVS. Nas tu point de honte de preſenter cela pour pierre philoſophale? Eſt il pas bon a veoir que ce neſt que ſable? Phy phy, oſte cela.

DRARIG. Pourquoy me las tu faict tumber? elle ſera perdue. ie puiſſe mourir de male rage, ſi ieſtoie homme de guerre, ou que ieuſſe vne eſpee, ſi ie ne

te tuoye tout roide, ſans iamais bouger de la place. comment eſt il poſſible que ie la puiſſe trouuer maintenant? Iauois tant pris de peine a la chercher, & ce meſchant, mauldict, & abominable la ma faict perdre.

RHETVLVS. Tu nas pas perdu grant choſe, ne te chaille.

DRARIG. Grant choſe? Il ny a treſor en ce monde pour lequel ie leuſſe voulu bailler, que males furies te puiſſent tormenter. O traiſtre enuieux que tu es, ne me pouuois tu autrement nuyre, ſinon de me faire perdre en vng moment tous mes labeurs depuis trente ans? ie men vengeray, quoy quil tarde.

CVBERCVS. Ien ay quinze ou ſeze pieces, entre leſquelles ie ſuis bien aſſeure quil en y a quatre (pour le moins) qui ſont de la plus vraye, quil eſt poſſible de recouurer.

TRIGABVS. Or ca meſſieurs, dictes nous (ſil vous plaiſt) que ceſt que vous autres philoſophes cherchez tant tous les iours parmy lareine de ce theatre?

CVBERCVS. A quoy faire le demandez vous? Scauez vous pas bien que nous cherchons des pieces de la pierre philoſophale, laquelle Mercure miſt iadis en pouldre, & nous la repandit en ce lieu?

TRIGABVS. Et pour quoy faire de ces pieces?

CVBERCVS. Pour quoy faire dea? pour tranſmuer les metaulx, pour faire tout ce que nous vouldrions, & impetrer tout ce que nous demanderions des dieux.

MERCVRE. Eſt il bien poſſible?

CVBERCVS. Sil eſt poſſible? en doubtes vous?

MERCVRE. Voire ien doubte : Car vous qui auez dict nagueres que vous en auiez pour le moins quatre pieces de la vraye, pourriez bien faire par le moyen de lune (ſi toutes ne les y voulez employer) que voſtre compagnon pourroit facilement recouurer la ſienne laquelle lautre luy a faict perdre, dont il eſt demy enrage. Et moy qui nay point dargent, vous priroy voluntiers que ce fuſt voſtre bon plaiſir de me conuertir en eſcuz quinze liures de monnoye (ſans plus) que iay en ma bourſe, vous ny ſcauriez rien perdre : il ne vous pourroit couſter que le vouloir, ou la parolle, ſi tant eſtoit que ces pieces (que vous auez) euſſent tant defficace que vous dictes.

CVBERCVS. Ie vous diray Monſieur, il ne le fault pas prendre ainſi. vous deuez entendre quil neſt pas poſſible que la pierre ſoit de telle vertu, quelle eſtoit iadis, quand elle fuſt briſee nouuellement par Mercure, pource quelle eſt toute eſuentee depuis le temps quil la reſpandue par le theatre. & ſi vous dy bien vng point quil neſt ia beſoing quelle monſtre ſa valeur quant ainſi ſeroit quelle lauroit encores. Et dauantage, Mercure luy peult ſouſtraire & reſtituer ſa vertu, ainſi quil luy plait.

MERCVRE. Il neſt ia beſoing, dictes vous? & pour quoy vous rompez vous donc la teſte, les yeulx, & les reins a la chercher ſi obſtinement?

RHETVLVS. Non non, ne dictes point cela, car elle eſt autant puiſſante & vertueuſe, quelle fut iamais, nonobſtant quelle ſoit eſuentee, comme vous dictes. Si ce que vous en auez, ne monſtre point par œuure & par effect quelque vertu, ceſt bien ſigne que ce nen eſt point de la vraye. Quant au regard de ce que ien ay, ie vous ad-

uertiz bien dung cas que ien fay ce que ie veulx. Car non ſeulement ie tranſmue les metaulx, comme lor en plomb (ie vous dy le plomb en lor) mais auſſi ien fay transformation ſur les hommes, quand par leurs opinions tranſmuees bien plus dures que nul metal, ie leur fay prendre autre facon de viure : car a ceulx qui noſoient nagueres regarder les Veſtales, ie fay maintenant trouuer bon de coucher auec elles. Ceulx qui ſe ſoloient habiller a la Bouhemienne, ie les fay acouſtrer a la Turque. Ceulx qui parcydeuant alloient a cheual, ie les fay trotter a piedz. Ceulx qui auoient couſtume de donner, ie les contrains de demander. Et ſi fay bien mieulx, car ie fay parler de moy par toute la Grece, tellement quil en y a telz qui ſouſtiendront iuſque a la mort contre tous que ien ay de la vraye. & pluſieurs autres belles choſes que ie fay par le moyen dicelles pieces, leſquelles ſeroient trop longues a racompter. Or ca bon homme, que te ſemble il de noz philoſophes?

MERCVRE. Il me ſemble quilz ne ſont gueres ſages, monſieur, ne vous auſſi.

RHETVLVS. Pour quoy?

MERCVRE. De ſe tant trauailler & debatre pour trouuer & choyſir par lareine de ſi petites pieces dune pierre miſe en pouldre, & de perdre ainſi leur temps en ce monde icy, ſans faire autre choſe que chercher ce que a laduenture il neſt pas poſſible de trouuer, & qui (peult eſtre) ny eſt pas. Et puis ne dictes vous pas que ce fut Mercure qui la vous briſa, & reſpandit par le theatre?

RHETVLVS. Voire, ce fuſt Mercure.

MERCVRE. O poures gens, vous fiez vous en Mer-

cure, le grand aucteur de tous abuz & tromperie? Scauez vous pas bien quil na que le bec, & que par ſes belles raiſons & perſuaſions il vous feroit bien entendre de veſſies que ſont lanternes, & de nuees que ſont poilles darain? Ne doubtez vous point quil ne vous ait baille quelque aultre pierre des champs, ou, peult eſtre, de lareine meſmes, & puis quil vous ayt faict a croire que ceſt la pierre philoſophale, pour ſe mocquer de vous, & prendre ſon paſſetemps des labeurs, coleres, & debatz quil vous voit auoir en cuydant trouuer la choſe laquelle neſt point?

RHETVLVS. Ne dictes pas cela monſieur, car ſans faillir ceſtoit la pierre philoſophale, on en a trouue des pieces, & en a lon veu certaines experiences.

MERCVRE. Vous le dictes, mais ien doubte, car il me ſemble que, ſi cela fuſt, vous feriez choſes plus merueilleuſes, veu la propriete que vous dictes quelle a, & meſmement comme gens de bon vouloir que vous eſtes, pourriez faire deuenir tous les poures riches, ou a tout le moins, vous leur feriez auoir tout ce qui leur eſt neceſſaire, ſans truander.

RHETVLVS. Les beliſtres ſont de beſoing au monde, car ſi tous eſtoient riches, lon ne trouueroit point a qui donner, pour exercer la belle vertu de liberalite.

MERCVRE. Vous trouueriez ayſement les choſes perdues, & ſcauriez les cas dont les hommes doubtent, affin de les mettre dapointement ſelon la verite, laquelle ſeroit bien cognue.

RHETVLVS. Et que diroyent les iuges, aduocatz,

& enqueſteurs? que feroient ilz de tous leurs codes, pandectes, & digeſtes, qui eſt vne choſe tant honeſte & vtile?

MERCVRE. Quand il y auroit quelcun qui feroit malade, & on vous manderoit, vous ne feriez que mettre vne petite piece dicelle pierre philoſophale ſur le patient, quil feroit gary incontinent.

RHETVLVS. Et de quoy ſeruiroient les medecins, & apothicaires, & leurs beaulx liures de Galien, Auicenne, Hippocrates, Egineta, & autres qui leur couſtent tant? Et puis par ce moyen tout le monde vouldroit touſiours guerir de toutes maladies, & iamais nul ne vouldroit mourir, laquelle choſe ſeroit trop deſraiſonnable.

TRIGABVS. Envoyla vng lequel ſemble auoir trouue quelque choſe, tenez comment les aultres y accourrent denuie, & ſe mettent a chercher au meſme lieu.

RHETVLVS. Ilz ſont treſ bien de chercher : car ce qui neſt trouue, ſe trouuera.

MERCVRE. Voire, mais depuis le temps que vous cherchez, ſi neſt il point de bruit que vous ayez faict aulcun acte digne de la pierre philoſophale, qui me faict doubter que ce ne leſt point, ou (ſi ce leſt) quelle na point tant de vertu que lon dict : mais que ce ne ſont que parolles, & que voſtre pierre ne ſert que a faire des comptes.

RHETVLVS. Ie vous ay ia dict pluſieurs cas que iay faict par le moyen de ce que ien ay.

MERCVRE. Et puis queſt ce que cela? Le grand babil & hault caquet que vous en auez, en eſt cauſe, & non pas voſtre grain de ſable: vous tenez cela tant ſeule

ment de Mercure, & non aultre choſe : car tout ainſi quil vous a payez de parolles, vous faiſant a croire que ceſtoit la pierre philoſophale, auſſi contentez vous tout le monde de belle pure parolle. Voyla de quoy ie penſe que vous eſtes tenuz a Mercure.

TRIGABVS. Ie puiſſe mourir ſi ieſtoye que du Senat, ſi ie ne vous enuoyoye bien tous a la charrue, aux vignes, ou en galleres. Penſez vous quil faict beau veoir vng tas de gros veaulx perdre tout le temps de leur vie a chercher de petites pierres comme les enfans? Encores ſi cela venoit a quelque proffit, ie ne diroys pas : mais ilz ne font rien de tout ce quilz cuydent, quilz reſuent & promettent. Par le Corbieu ilz ſont plus enfans que les enfans meſmes : Car des enfans encor en faict on quelque choſe, & ſen ſert lon aulcunement. ſilz famuſent a quelque ieu, lon les faict ceſſer aiſeement pour les faire beſongner : Mais ces Badins & Reſueurs de philoſophes, quant ilz ſe ſont vne foys mis a chercher des grains dareine parmy ce theatre penſans trouuer quelque piece de leur belle pierre philoſophale, on ne les peult iamais retirer de ce ſot ieu de barbue & perpetuelle enfance, ains vieilliſſent & meurent ſur la beſongne. Combien en ay ie veu qui deuoyent faire merueilles? Ouy dea, des naueaulx, ilz en ont belles lettres.

RHETVLVS. On nen trouue pas des pieces ainſi que lon vouldroit bien, & puis Mercure neſt pas touſiours fauorable a tous.

MERCVRE. Ie le penſe.

RHETVLVS. Or meſſieurs, il ne vous deſplaira

point, ſi ie prens conge de vous, car voy la monſieur le Senateur Venulus, auec lequel iay promis daller ſouper, qui menuoye querir par ſon ſeruiteur.

MERCVRE. A dieu donc monſieur.

TRIGABVS. Voyla de mes gens, il ſera aſſis au hault bout de la table, on luy trenchera du meilleur, il aura laudiuit, & le cacquet par deſſus tous, & dieu ſcait ſil leur en comptera de belles.

MERCVRE. Et tout par le moyen de ma pierre philoſophale.

TRIGABVS. Et quoy donc? Quand ce ne ſeroit ia que les repues franches quilz en ont, ilz ſont grandement tenus a toy Mercure.

MERCVRE. Tu voy de quoy ſert mon art. Or il me fault aller faire encor quelque meſſage ſecret de par Iupiter mon pere, a vne dame, laquelle demeure au pres du temple dapollo : & puis il me fault auſſi vng petit veoir mamye, deuant que ie retorne. A dieu.

TRIGABVS. Tu ne me veulx donc pas tenir promeſſe?

MERCVRE. De quoy?

TRIGABVS. De menſeigner les motz quil fault dire pour changer ma trongne & mon viſage en telle forme que ie vouldray.

MERCVRE. Ouy dea, ceſt bien dict : eſcoute en loreille.

TRIGABVS. Comment? ie ne toy pas, ie ne ſcay que tu dis, parle plus hault.

MERCVRE. Voyla toute la recepte, ne loblie pas.

TRIGABVS. Qua il dict? par le ſambieu, ie ne lay

point entendu, & croy quil ne ma rien dict, car ie nay rien ouy. Sil meust voulu enseigner cela, ieusse faict mille gentillesses, ie neusse iamais eu paour dauoir faulte de rien. Car quand ieusse eu affaire dargent, ie neusse faict que transmuer mon visage en celluy de quelcun a qui ses tresoriers en doyuent, & men feusse alle le receuoir pour luy. Et, pour bien iouyr de mes amours, & entrer sans danger chez ma mye, ieusse pris souuent la forme & la face de lune de ses voisines, a celle fin que lon ne meust cogneu, & plusieurs aultres bons tours que ieusse faict. O la bonne facon de masques que ceust este, sil meust voulu dire les motz, & quil ne meust point abuse. Or ie reuiens a moymesmes, & cognois que lhomme est bien fol, lequel sattend auoir quelque cas de cela qui nest point, & plus malheureux celuy, qui espere chose impossible.

# DIALOGVE III.

LES PERSONNAGES.

*Mercure, Cupido, Celia, Phlegon, Statius, Ardelio.*

MERCVRE.

ENCORES ſuis ie grandement eſmerueille comment il peult auoir ſi belle patience. le forfaict de Lycaon, pour lequel il ſit iadis venir le deluge ſur la terre, neſtoit point tant abominable que ceſtuy cy. Ie ne ſcay a quoy il tient, quil nen a deſia du tout fouldroye & perdu ce malheureux monde, de dire que ces traiſtres humains non ſeulement lui ayent oſe retenir ſon liure, ou eſt toute ſa preſcience : Mais encores, comme ſi ceſtoit par iniure & mocquerie, ilz luy en ont enuoye vng au lieu dicelluy, contenant tous ſes petiz paſſetemps damours, & de ieuneſſe, leſquelz il penſoyt bien auoir faictz a cachette de Iuno, des dieux & de tous les hommes : Comme quand il ſe feit Taureau pour rauir Europe : Quand il ſe deſ-

guiſa en Cygne pour aller a Læda : Quand il print la forme dAmphitrion, pour coucher auec Alcmena : quand il ſe tranſmua en pluye dor, pour iouyr de danae : quand il ſe transforma en Diane, en Paſteur, en Feu, en aigle, en Serpent, & pluſieurs aultres menues follies, quil nappartenoit point aux hommes de ſcauoir, & encore moins les eſcrire. Penſez ſi Iuno trouue vne foys ce liure, & quelle vienne a lire tous ces beaulx faictz, quelle feſte elle luy menera? Ie meſbahis comment il ne ma gette du hault en bas, comme il fit iadis Vulcanus : lequel en eſt encor boiteux du coup quil print, & ſera toute ſa vie. Ie me fuſſe rompu le col, car ie nauois pas mes talaires aux piedz pour voler, & me garder de tumber. Il eſt vray que ce a eſte bien ma faulte en partie : car ie y deuoye bien prendre garde de par dieu auant que lemporter de chez le relieur : mais que euſſe ie faict? ceſtoit la veille des Bacchanales, il eſtoit preſque nuyt, & puis tant de commiſſions que ie auoys encores a faire, me troubloyent ſi fort lentendement, que ie ne ſcauoye que ie faiſoye. Daultre part, ie me fioye bien au relieur, car il me ſembloit bien bon homme, auſſi eſt il, quant ne ſeroit ia que pour les bons liures quil relie & manie tous les iours. iay eſte vers luy depuis, il ma iure auec grandz ſermens, quil mauoit rendu le meſme liure, que ie luy auoye bailie, dont ie ſuis bien aſſeure quil ne ma pas eſte change en ſes mains. Ou eſt ce que ie ſuz ce iour la? il my fault ſonger. Ces meſchans auec leſquelz ie beu en lhoſtellerie du charbon blanc, le mauroyent ilz point deſrobe, & mys ceſtuy cy en ſon lieu? Il pourroit bien eſtre, car ie mabſentay deulx aſſez long temps, ce

pendant quon eſtoit alle tirer le vin. Et par mon ſerment, ie ne ſcay comment ce vieulx raſſotte na honte? Ne pouuoit il pas auoir veu aultrefoys dedans ce liure (ouquel il cognoiſſoit toutes choſes) que icelluy liure debuoit quelque foys deuenir? Ie croy que ſa lumiere la eſblouy : car il failloit bien que ceſtuy accident y fuſt predict, auſſi bien que tous les aultres : ou que le liure fuſt faulx. Or, ſil ſen courrouſſe, quil sen deschauſſe, ie ny ſcaurois que faire. Queſt ce quil ma baille icy en memoire? De par Iupiter laltitonant ſoit faict vng cry publique par tous les carrefours Dathenes, & ſil eſt beſoing, aux quatre coings du monde, que ſil y a perſonne qui ayt trouue vng liure intitule : Quæ in hoc libro continentur : Chronica rerum memorabilium, quas Iupiter geſſit antequam eſſet ipſe. Fatorum præſcriptum, ſiue eorum quæ futura ſunt, certæ diſpoſitiones. Catalogus heroum immortalium qui cum Ioue vitam victuri ſunt ſempiternam. Ou ſil y a quelcun qui ſache aulcune nouuelle dicelluy liure, lequel appertient a Iupiter, quil le rende a Mercure, lequel il trouuera tous les iours en lacademie, ou en la grand place, & icelluy aura pour ſon vin la premiere requeſte quil luy fera. Que ſil ne le rend dedans huict iours apres le cry faict, Iupiter a deliberé de ſen aller par les douze maiſons du ciel, ou il pourra auſſi bien deuiner celuy qui laura, que les aſtrologues : dont fauldra que icelluy qui la, le rende non ſans grande confuſion, & punition de ſa perſonne. Et queſt ce cy? Memoire a Mercure de bailler a Cleopatra de par Iuno, la recepte qui eſt cy dedans ce papier ployee, pour faire des enfans, & en deliurer auec auſſi

grand ioye que quand on les conceoit : & apporter ce qui ſenſuyt. Voire dea apporter, ie le feray tantoſt : attendez vous y. Premierement vng perroquet qui ſache chanter toute Liliade Dhomere. Vng corbeau, qui puiſſe cauſer & harenguer a tous propos. Vne pie qui ſache tous les preceptes de philoſophie. Vng Singe, qui ioue au quillard. Vne guenon, pour luy tenir ſon miroir le matin quand elle ſaccouſtre. Vng miroir dacier de Veniſe, des plus grandz quil pourra trouuer. De la Ciuette, de la Ceruſe, Vne groſſe de lunettes, des Gandz perfumez. Le Carequant de pierrerie qui faict faire les cent nouuelles nouuelles. Ouide de lart daymer, & ſix paires de potences Dhebene. Ie ne puiſſe iamais remonter aux cieulx, ſi ie faiz rien de tout cela, & voyla ſon memoire & ſa recepte en pieces, elle yra chercher vng autre vallet que moy, par le corbieu. Comment me ſeroit il poſſible de porter toutes ſes beſongnes la hault? Ces femmes icy veulent que lon leur face mille ſeruices, comme ſi lon eſtoit bien tenu a elles : mais au diable lune qui dye, tien Mercure, voyla pour auoir vng feutre de chappeau. Et puis qu'eſt cecy? Memoire a Mercure de dire a Cupido de par ſa mere Venus (ha, eſt ce vous Vénus? vous ſerez obeye vrayement) que, le plus toſt quil pourra, il ſen voiſe tromper & abuſer ces Veſtales (leſquelles cuydent eſtre ſi ſages & prudentes) pour leur remonſtrer vng petit leur malheureuſe follie & temerite. Et que pour ce faire, il s'adreſſe a Somnus, qui luy preſtera voluntiers de ſes garſons, auec leſquelz il yra de nuyct a icelles Veſtales, & leur fera taſter & trouuer bon en dormant ce quen veillant elles ne ceſſent de

blaſmer : & quil eſcoute bien les propos de regretz & repentances que chaſcune tiendra a par ſoy, pour luy en mander toutes nouuelles bien au long, & le plus toſt quil luy ſera poſſible. Item dire à ces dames & damoyſelles, quelles noublient pas leurs touretz de nez quand elles yront par la ville, car ilz ſont bien bons pour ſe rire & mocquer de pluſieurs choſes que lon voit, ſans que le monde ſen apercoiue. Item aduertir ces ieunes filles quelles ne faillent pas darrouſer leurs violettes deuers le ſoir, quand il ſera ſeichereſſe : & quelles ne ſe voiſent pas coucher de ſi bonne heure, quelles nayent receu & donne le bon ſoir a leurs amys : & quelles ſe donnent bien garde de ſe coiffer ſans miroir, & quelles apprennent & recordent ſouuent toutes les chanſons nouuelles. Quelles ſoyent gracieuſes, courtoiſes & amyables aux amans. Quelles ayent pluſieurs Ouyz aux yeulx, & force Nennye en la bouche : & que ſurtout elles ſe facent bien prier a tout le moins que par leurs dictz elles ne viennent point ſi toſt a declairer leur volunte, ains quelles la diſſimulent le plus quelles pourront, pource que c'eſt tout le bon. la parolle faict le ieu. Bien. il ny aura point de faulte, ſi ie treuue Cupido. Encores des commiſſions? Ha, ceſt ma dame Minerue. ie cognois bien ſon eſcripture. Certes ie ne luy vouldroye faillir, pour perdre mon immortalite. Memoire a Mercure de dire aux Poetes de par Minerue, quilz ſe deportent de plus eſcrire lung contre lautre, ou elle les deſaduouera, car elle nen ayme ny appreuue aucunement la facon, & quilz ne samuſent point tant a la vaine parolle de menſonge, quilz ne prennent garde a lutile ſilence de verite.

Et que silz veullent escrire damour, que ce soit le plus honestement, chastement & diuinement quil leur sera possible, & a l'exemple delle. Dauantage, scauoir si le poete Pindarus a riens encores mis en lumiere, & recouurer tout ce quil aura faict, & apporter tout ce quil pourra trouuer de la facon des paincttres, Apelles, Zeuxis, Parrasius, & aultres de ce temps, mesmement touchant le faict de broderie, tapisserie, & patrons douurages a lesguille. Et aduertir toute la compagnie des neuf Muses, quelles se donnent bien garde dung tas de gens qui leurs font la court faisans semblant les seruir & aymer, mais ce nest que pour quelque temps, afin quilz acquerent bruyt & nom des poetes, & que par le moyen delles (comme de toutes aultres choses dont ilz se scauent bien ayder) ilz puissent trouuer acces enuers Plutus, pour les richesses, duquel elles se sont veu souvent estre mesprisees & abandonnees, dont elles deuroyent bien estre sages doresnauant. Vrayement ma dame Minerue, ie le seray pour lamour de vous. Qui est cestuy la qui vole la? Par dieu ie gage que cest Cupido. Cupido?

CVPIDO. Qui est ce la? he, bon iour Mercure: est ce toy? & puis quelles nouuelles? Que se dict de bon la hault en vostre cour celeste? Iupiter est il plus amoureux?

MERCVRE. Amoureux de par le diable? il na garde pour le present: mais la memoire & souuenance de ses amours luy torne maintenant en grand ennuy, & fascherie.

CVPIDO. Comment donc?

MERCVRE. Pource que ces paillars humains en

ont faict vng liure, lequel de male aduenture ie luy ay apporte au lieu du fien, ou il regardoit touſiours quant il vouloit commander quel temps il deuoit faire, lequel ieſtoye alle faire relier : mais il ma eſte change : ie men voys pour le faire crier a ſon de trompe, affin que sil y a quelcun qui layt, quil le rende. il men a bien cuide manger.

CVPIDO. Il me ſemble que iay ouy parler dung liure le plus merueilleux que lon vit oncques, que deux compagnons ont, auec lequel (ainſi quon dict) ilz diſent la bonne aduenture a vng chaſcun, & ſcauent auſſi bien deuiner ce qui eſt a venir, que iamais fit Tyreſias, ou le Cheſne de Dodone. Pluſieurs Aſtrologues briguent pour lauoir, ou en recouurer la copie : Car ilz diſent quilz feroyent leurs Ephemerides, Pronoſtications, & Almanachs beaucoup plus ſeurs & veritables. Et dauantage, ces gallantz promettent aux gens de les enroler au liure dimmortalite pour certaine ſomme dargent.

MERCVRE. Voire? Par le corbieu ceſt ce liure la ſans aultre. Il ny a que danger quilz ny eſcripuent des vſuriers, rongeurs de poures gens, des bougres, des larrons, & quilz en effacent des gens de bien, pource quilz nont que leur donner. Iupiter en auroit bien de par le diable. Et ou les pourroys ie trouuer ?

CVPIDO. Ie ne ten ſcaurois que dire : car ie ne ſuis point curieux de ces matieres la. Ie ne penſe ſinon a mes petiz ieux, menuz plaiſirs, & ioyeux eſbattemens, & entretenir ces ieunes dames, a iouer au cachemouchet au domicile de leurs petiz cueurs ou ie picque & laiſſe ſouuent de mes legeres fleſches, a voltiger par leurs

cerueaulx, & leur chatoiller leurs tendres mouelles, & delicattes entrailles, a me monſtrer & promener de dedans leurs ryans yeulx, ainſi quen belles petites galleries, a baiſer & ſuccer leurs leures vermeilles, a me laiſſer couler entre leurs durs tetins, & puis de la me defrober, & men aller en la vallee de ioyſſance, ou eſt la fontaine de iouvence, en laquelle ie me ioue, ie me rafreſchy & recree, & y faiz mon heureux ſeiour.

MERCVRE. Ta mere ma icy baille vng memoire pour taduertir de quelque choſe : Tien, tu le verras tout a loiſir, & feras le contenu: car iay grand haſte. adieu.

CVPIDO. Tout beau, tout beau ſeigneur Mercure.

MERCVRE. Vertubieu, tu me arracheras mes talaires, laiſſe moy aller Cupido ie te prie, ie nay pas ſi grand enuye de iouer que toy.

CVPIDO. Pour tant que ie ſuis ieunette, amy nen prenez eſmoy, ie feroys myeulx la choſette qune plus vieille que moy.

MERCVRE. Ha, que tu as bon temps, tu ne te ſoucyes gueres s'il doit plouuoir ou neiger, comme faict noſtre Iupiter, lequel en a perdu le liure.

CVPIDO. Touſiours les amoureux auront bon iour, Touſiours & en tout temps les amoureux auront bon temps.

MERCVRE. Voire voire, nous en ſommes bien.

CVPIDO. Il y a ma damoyſelle il y a ie ne ſcay quoy. Qui eſt ceſte belle ieune fille, que ie voy la bas en vng verger ſeullette? Eſt elle point encore amoureuſe ? il fault que ie la voye en face. Nenny, & touteffois ie

ſcay bien que ſon amy languit pour lamour delle. Ha, vous aymerez belle dame ſans mercy, auant quayez marche trois pas.

CELIA. O ingrate & meſcognoiſſante que ie ſuis. en quelle peine eſt il maintenant pour lamour de moy? Or cognois ie a ceſte heure (mais las ceſt bien trop tard) que la puiſſance damour eſt merueilleuſement grande, & que lon ne peult euiter la vengence diceluy. Nay ie pas grand tort dainſi meſpriſer & eſconduire ceſtuy qui mayme tant? voire plus que ſoy meſmes? Veulx ie touſiours eſtre autant inſenſible quune ſtatue de marbre? Viuray ie touſiours ainſi ſeullette? Helas, il ne tient qua moy: ce n'eſt que ma faulte, & folle opinion. Ha petiz oyſillons, que vous me chantez & monſtrez bien ma lecon, que nature eſt bonne mere de menſeigner, par voz motetz & petitz ieux, que les creatures ne ſe peuuent paſſer de leurs ſemblables. Or vous feroys ie voluntiers vne requeſte, ceſt que vous ne mimportuniſſiez plus par voz menuz iargons: car ientendz trop ce que vous voulez dire: & que ne me feiſſiez plus veoir les ſpectacles de voz amoureux aſſemblemens: car cela ne me peult reſiouyr, ains me faict iuger que ie ſuis la plus malheureuſe creature qui ſoit en ce monde. Helas quand reuiendra il mon amy? Iay grand paour que ie ne lui aye eſte ſi farouche, quil ne retourne plus. Si fera, ſil ma autant aymee ou ayme encores, comme ie layme maintenant. Il me tarde bien que ie ne le voy: ſil reuient iamais, ie luy feray plus gracieuſe, & lui feray bien vng plus doulx racueil, & meilleur traictement, que ie nay pas faict par cy deuant.

CVPIDO. Va va de par dieu va, dict la fillette, puis que remede ny puis mettre. Or, elle eſt bien la bonne dame, elle en a ce quil luy en fault.

MERCVRE. Neſt ce pas pitié, ſoit que ie vienne en terre, ou que ie retourne aux cieulx, touſiours le monde, & les dieux me demandent, ſi iay, ou ſi ie ſcay rien de nouueau. il fauldroit vne mer de nouuelles, pour leur en peſcher tous les iours de freſches. Ie vous diray, a celle fin que le monde ayt de quoy en forger, & que ien puiſſe porter la hault, ie men voys faire tout a ceſte heure, que ce cheual la parlera a ſon palefernier, qui eſt deſſus, pour veoir quil dira : ce ſera quelque choſe de nouueau a tout le moins. Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos. O, quay ie faict ? iay preſque profere tout hault les parolles quil fault dire pour faire parler les beſtes. Ie ſuis bien fol, quant ie y penſe, ſi ieuſſe tout dict, & quil y euſt icy quelcun qui meuſt ouy, il en euſt peu apprendre la ſcience.

PHLEGON, IE CHEVAL. Il a eſte vng temps que les beſtes parloyent : mais ſi le parler ne nous euſt point eſte oſte non plus qua vous, vous ne nous trouue-riez pas ſi beſtes que vous faictes.

STATIVS. Queſt ce a dire cecy ? Par la vertu bieu, mon cheual parle.

PHLEGON. Voire dea, il parle, & pourquoy non ? Entre vous hommes, pource que a vous ſeuiz la parolle eſt demouree, & que nous poures beſtes nauons point dintelligence entre nous, par cela que nous ne pouuons rien dire, vous ſcavez bien vſurper toute puiſſance ſur nous, & non ſeulement dictes de nous tout ce quil vous

plait, mais auſſi vous montez ſur nous, vous nous picquez, vous nous battez : il fault que nous vous pourtions, que nous vous veſtions, que nous vous nourriſſions, & vous nous vendez, vous nous tuez, vous nous mangez. Dont vient cela? ceſt par faulte que nous ne parlons pas. Que ſi nous ſcauions parler & dire noz raiſons, vous eſtes tant humains (ou deuez eſtre) que apres nous auoir ouy, vous nous traicteriez aultrement, comme ie penſe.

STATIVS. Par la morbieu il ne fut oncques parle de choſe ſi eſtrange que ceſte cy. Bonnes gens, ie vous prie venez ouyr ceſte merueille , aultrement vous ne le croiryez pas. Par le ſambieu mon cheual parle.

ARDELIO. Qui a il la, que tant de gens y accourrent, & ſaſſemblent en vng troupeau? Il me fault veoir que ceſt.

STATIVS. Ardelio, tu ne ſcay pas, par le corbieu mon cheual parle.

ARDELIO. Diz tu? voyla grand merueille. Et que dict il ?

STATIVS. Ie ne ſcay : car ie ſuis tant eſtonne douyr ſortir parolles dune telle bouche, que ie nentends point a ce quil dict.

ARDELIO. Metz pied a terre, & leſcoutons vng petit raiſonner. Retirez-vous meſſieurs ſil vous plait, faictes place, vous verrez auſſi bien de loing que de pres.

STATIVS. Or ca, que veulx tu dire belle beſte, par tes parolles ?

PHLEGON. Gens de bien, puis quil a pleu au bon Mercure de mauoir reſtitue le parler, & que vous en

voz affaires prenez bien tant de loyſir de vouloir eſcouter la cauſe dung poure animau que ie ſuis, vous deuez ſcauoir que ceſtuy mon palefrenier me faict toutes les rudeſſes quil peult, & non ſeulement il me bat, il me picque, il me laiſſe mourir de fain, Mais.

STATIVS. Ie te laiſſe mourir de fain?

PHLEGON. Voire, tu me laiſſes mourir de fain.

STATIVS. Par la morbieu vous mentez, & ſi vous le voulez ſouſtenir, ie vous couperay la gorge.

ARDELIO. Non ferez dea, ſeriez vous bien ſi hardy, de tuer vng cheual qui ſcait parler? Il eſt pour faire vng preſent au roy Ptolomee le plus exquis quon viſt iamais. Et ſi vous aduertiz bien que tout le treſor de Creſus ne le pourroit pas payer. Pource aduiſez bien que vous ferez, & ne le touſchez point, ſi vous eſtes ſage.

STATIVS. Pourquoy dict il donc ce qui neſt pas vray?

PHLEGON. Te ſouuient il point quant derniere-ment on tauoit baille de largent pour la deſpence de quatre cheuaulx que nous ſommes, que tu faiſois ton compte ainſi. Vous auez force fein, & force paille, faictes grand chere, vous naurez que pour tant daueine le iour, la reſte ſera pour aller banqueter auec mamye.

STATIVS. Il teuſt myeulx valu que tu neuſſes iamais parle : ne te ſoucyes.

PHLEGON. Encores ne men chault il de tout cela : mais quand ie rencontre quelque iument au moys que nous ſommes en amour (ce qui ne nous aduient quune foys lan) il ne me veult pas ſouffrir monter ſur elle, & toutesfoys ie le laiſſe bien tant de foys le iour monter ſur moy. Vous hommes voulez vng droict pour vous, &

vng aultre pour voz voiſins. Vous eſtes bien contens dauoir tous voz plaiſirs naturelz : mais vous ne les voulez pas laiſſer prendre aux aultres, & meſmement a nous poures beſtes. Combien de foys tay ie veu amener des garſes en leſtable pour couchier auec toy ? Combien de foys ma il fallu eſtre teſmoing de ton beau gouuernement ? Ie ne te vouldrois pas requerir que tu me laiſſaſſes ainſi amener des iuments en leſtable pour moy, comme tu amaines des garſes pour toy : Mais quant nous allons aux champs, tu le me pourrois bien laiſſer faire en la faiſon, a tout le moins vng petit coup. Il y a ſix ans quil me cheuauche : & ſi ne ma pas encores laiſſe faire cela vne poure foys.

ARDELIO. Par dieu tu as raiſon, mon amy, tu es le plus gentil cheual, & la plus noble beſte, que ie veiz iamais. Touche la, iay vne lument, qui eſt a ton commandement, ie la te preſteray voluntiers, pour ce que tu es bon compaignon, & que tu le vaulx. tu en feras ton plaiſir. Et de ma part, ie ſerois treſaiſe, & ioyeulx ſi ie pouuois auoir de ta ſemence, quant ce ne ſeroit ia que pour dire, voyla de la rache du cheual qui parloit.

STATIVS. Par le corbieu ie vous en garderay bien, puis que vous vous eſtes meſle de parler ſi auant. Sus ſus, allons, & vous deliberez de trotter hardiment, & ne faictes point la beſte ſi vous eſtes ſage, que ie ne vous auance bien de ce baſton.

ARDELIO. Adieu adieu compagnon, te voyla bien peneux de ce que ton cheual a ſi bien parle a toy.

STATIVS. Par la vertubieu ie laccouſtreray bien ſi ie puis eſtre a leſtable, quelque parleur quil ſoit.

ARDELIO. Or iamais ie neuſſe creu qung cheual euſt parle, ſi ie ne leuſſe veu & ouy. voyla vng cheual qui vault cent millions deſcuz. Cent millions deſcuz? On ne le ſcauroit trop eſtimer. Ie men voys comter le cas a maiſtre Cerdonius, lequel ne loblira pas en ces annalles.

MERCVRE. Voyla deſia quelque choſe de nouueau pour le moins, ie ſuis bien ayſe quil y auoit belle compaignie de gens, dieu mercy, qui ont ouy et veu le cas. Le bruit en ſera tantoſt par la ville, quelcun le mettra par eſcript, & par aduenture quil y adiouſtera du ſien pour enrichir le compte. Ie ſuis aſſeure que ien trouueray tantoſt la copie a vendre vers ces libraires. Ce pendant quil viendra quelques aultres nouuelles, ie men voys faire mes commiſſions, & ſpecialement chercher la trompette de la ville, pour faire crier ſil y a perſonne qui ayt point trouue ce diable de liure.

# DIALOGVE IIII

## DE DEUX CHIENS,

*Hylactor & Pamphagus.*

SIL plaiſoit a Anubis, que ie peuſſe trouuer vng chien lequel ſceut parler, entendre, & tenir propos comme ie fay, que ie feroye ayſe? Car ie ne me veulx pas auancer de parler, que ce ne ſoit a mon ſemblable. Et toutesfois ie ſuis bien aſſeure, que ſi ie vouloye dire la moindre parolle deuant les hommes, que ie feroye le plus heureux chien, qui fut iamais. Ie ne ſcay prince ne roy en ce monde, qui fut digne de mauoir, veu lestime que lon pourroit faire de moy. Se ien auoye tant ſeulement dict autant que ien vien de dire, en quelque compagnie de gens, le bruyt en feroit deſia iusques aux Indes. Et diroit lon partout. Il y a en vng tel lieu vng chien qui parle. On viendroit de tous les quartiers du monde, la ou ie feroye, & bailleroit lon de largent pour me veoir & ouyr parler. Et encores ceulx qui mauroyent veu, & ouy, gaigneroyent ſouuent leur eſcot a

racompter aux eſtrangers, & aux pays loingtains de ma facon, & de mes propos. Ie ne penſe pas que lon ayt veu choſe plus merueilleuſe, plus exquiſe, ne plus delectable. Si me garderay ie bien toutesfoys de rien dire deuant les hommes, que ie naye trouue premierement quelque chien qui parle comme moy, car il n'eſt pas poſſible, quil nen y ayt encores quelcun au monde. ie ſcay bien quil ne me ſcauroit eſchapper ſi petit mot, que incontinent ilz ne courruſſent tous a moy, pour en ouyr dauantage : & peult eſtre que a ceſte cauſe, ilz me vouldroyent adorer en Grece, ainſi que lon a faict Anubis en Egypte, tant ſont les humains curieux de noueaute. Or, encores nay ie rien dict, & ne diray entre les hommes, que ie naye trouue quelque chien qui ayt parle a moy. Toutesfoys que ceſt vne grand peine de ſe taire, meſmement a ceulx qui ont beaucoup de choſes a dire, comme moy. Mais voicy que ie fay quant ie me trouue ſeulet, & que ie voy que perſonne ne me peult ouyr : ie me prends a dire a par moy tout ce que iay ſur le cueur, & vuyde ainſi mon flux de ventre, ie vous dy de langue, ſans que le monde en ſoit abreuue. Et, bien ſouuent en allant par les rues a lheure que tout le monde eſt couche, iappelle pour mon paſſetemps quelcun de noz voiſins par ſon nom, & luy fay mettre la teſte a la feneſtre, & crier vne heure, Qui eſt la? Apres quil a prou crye, & que perſonne ne luy reſpond, il ſe colere, & moy de rire. Et quant les bons compagnons de chiens ſaſſemblent pour aller battre le paue, ie my trouue voulentiers, affin que ie parle librement entre eulx pour veoir ſi ien trouueray point qui entende & parle comme

moy, car ce me ſeroit vne grande conſolation, & la choſe que plus ie deſire en ce monde. Or quand nous iouons enſemble, & nous mordons lung lautre, ie leur dy touſiours quelque choſe en loreille, les appelant par leurs noms & ſurnoms, en leur demandant ſilz parlent point. de laquelle choſe ilz ſont auſſi eſtonnez que ſi cornes leur venoyent : Car voyans cela, ilz ne ſcauent que penſer, ſi ie ſuis homme deſguiſe en chien, ou chien qui parle. Et afin que ie die touſiours quelque choſe, & que ie ne demeure ſans parler, ie me prens a crier, au meurtre, bonnes gens, au meurtre. Adonc tous les voiſins ſeſueillent, & ſe mettent aux feneſtres. Mais quand ilz voyent que ce neſt que mocquerie, ilz ſen retournent coucher. Cela faict, ie paſſe en vne aultre rue, & crye tant que ie puis : aux larrons aux larrons : les boutiques ſont ouuertes. Ce pendant quilz ſe lieuent, ie men voys plus auant, & quand iay paſſe vng coing de rue, ie commence a crier, au feu, au feu : le feu eſt en voſtre maiſon. Incontinent vous les verriez tous ſaillir en place les vngs en chemiſes, les aultres tous nudz, les femmes toutes deſcheuelees, cryans : ou eſt ce? ou eſt ce? Et quant ilz ont prou eſte en ceſte ſueur, & quilz ont bien cherche & regarde partout, ilz trouuent a la fin que ce neſt rien, dont ſen retournent acheuer leurs beſongnes, & dormir ſeurement. Puis quant iay bien faict toutes les follies de mes nuictz attiques. iuſques au chapitre. Qui ſunt leues & importuni loquutores, pour mieulx paſſer le demourant de mes phantaſies, vng peu deuant que le iour vienne, ie me tranſporte au parc de noz ouailles, faire le loup en la paille : ou ie men voys defra-

ciner quelque arbre mal plante : ou brouiller & meſler les filetz de ces peſcheurs : ou mettre des os & des pierres au lieu du treſor que Pygargus luſurier a cache en ſon champ : ou ie voys piſſer aux potz du potier, & chier en ſes beaulx vaſes. Et ſi daduenture ie rencontre le guet, ien mors trois ou quatre pour mon plaiſir, & puis ie men fuy tant que ie puis, cryant, qui me pourra prendre, ſi me prenne. Mais quoy quil en ſoit, ſi ſuis ie bien marry que ie ne trouue quelque compaignon lequel ſache auſſi parler. Toutesfoys ſi ay ie bonne eſperance den trouuer, ou il nen y aura point au monde. Voyla Gargilius auec tous ſes chiens qui ſen va a la chaſſe, ie men voy esbattre auec eulx, affin de ſcavoir ſil en y a point en la compaignie quelcun qui parle. Dieu gard les compaignons, dieu gard eſpagnol mon amy. dieu gard mon compagnon leurier. Ouy dea, ilz ſont tous muetz : au diable le mot que lon ſcauroit auoir deulx. Neſt ce pas pitie ? Puis que ainſi eſt que ie nen trouue pas vng qui me puiſſe reſpondre, ie voul-drois ſcauoir quelque poiſon ou herbe qui me feiſt perdre la parolle, & me rendiſt auſſi bien muet quilz ſont. Ie ſeroye bien plus heureux que de languir ainſi du miſerable deſir que iay de parler & ne trouuer oreilles commodes pour cē faire, telles que ie les deſire. Et toy compaignon, ne ſcaurois tu rien dire? Parlez a des beſtes. Dy he matin, parles tu point ?

PAMPHAGVS. Qui appelles tu matin? Matin toy meſmes.

HYLACTOR. He mon compagnon, mon amy par-donne moy, ſil te plait, & maccolle, ie te prie. Tu es

celuy que iay le plus defire & cherche en ce monde. Et voyla vng fault pour lamour de Diane, qui ma rendu tant heureux en ceſte chaſſe, que ie y ay trouue ce que ie cherchoye. En voyla encores vng autre pour toy gentil Anubis. Et ceſtuy la pour Cerberus, qui garde les enfers. Dy moy ton nom ſil te plait?

PAMPHAGVS. Pamphagus.

HYLACTOR. Eſt ce toy, Pamphagus mon couſin, mon amy? Tu cognois donc bien Hylactor.

PAMPHAGVS. Voire dea, ie cognois bien Hylactor. ou eſt il?

HYLACTOR. Ceſt moy.

PAMPHAGVS. Par ta foy? Pardonne moy Hylactor mon amy, ie ne te pouuoye recognoiſtre, car tu as vne oreille couppee, & ie ne ſcay quelle cicatrice au front, que tu ne foulois pas auoir. dont teſt venu cela?

HYLACTOR. Ne ten enquiers plus auant, ie te prie, la choſe ne vauldroit pas le racompter, parlons dautre matiere. Ou as tu eſte, & quas tu faict depuis que nous perdiſmes noſtre bon maiſtre Acteon?

PAMPHAGVS. Ha, le grand malheur, tu me renouuelles mes douleurs. O que ie perdiz beaucoup en ſa mort, Hylactor mon amy: Car ie faiſoye grand chere lors, ou maintenant ie meurs de fain.

HYLACTOR. Par mon ferment nous auions bon temps, quand ie y penſe. Ceſtoit vng homme de bien que Acteon, & vray gentilhomme, car il aymoit bien les chiens. On neuſt oſe frapper le moindre de nous, quoy quil euſt faict. Et auec cela que nous eſtions bien traictez, tout ce que nous pouuions prendre, feuſt en la

cuiſine, au gardemanger, ou ailleurs, eſtoit noſtre, ſans que perſonne euſt eſte ſi hardy de nous battre ou toucher. Car il lauoit ainſi ordonne, pour nous nourrir plus liberalement.

PAMPHAGVS. Helas, il eſt vray. Le maiſtre que ie fers maintenant, neſt pas tel, il fen fault beaucoup : car il ne tient compte de nous, ny ſes gens ne nous baillent rien a manger la pluſpart du temps : & toutes les foys que lon nous trouue en la cuyſine, on nous hue, on nous hare, on nous menace, on nous chaſſe, on nous bat tellement que nous ſommes plus murdris & deſchirez de coups, que vieulx coquins.

HYLACTOR. Voyla ce que ceſt, Pamphagus mon amy, il fault prendre en pacience. Le meilleur remede que ie ſache pour les douleurs preſentes, ceſt doublier les ioyes paſſees en eſperance de mieulx auoir. Ainſi que au contraire, le ſouuenir des maulx paſſez ſans crainte diceulx, ny de pis, faict trouuer les biens preſens bien meilleurs, & beaucoup plus doulx. Or, ſcais tu que nous ferons Pamphagus mon couſin ? Laiſſons leur courre le lieure, & nous eſcartons toy & moy pour deuiſer vng petit plus a loiſir.

PAMPHAGVS. Ien ſuis content, mais il ne nous fault gueres demourer.

HYLACTOR. Tant peu que tu vouldras, peut eſtre que nous ne nous reuerrons de long temps. Ie ſeray bien ayſe de te dire pluſieurs choſes, & den entendre auſſi de toy. Nous voicy bien. Ilz ne nous ſcauroient veoir en ce petit boſcage. Et puis leur gibbier ne ſadreſſe pas pardeca. Ce pendant ie te demanderoye voluntiers

ſi tu ſcays point la cauſe pourquoy toy & moy parlons, & tous les autres chiens ſont muetz, Car ie nen trouuay iamais qui me ſceuſt rien dire fors que toy, & ſi en ay beaucoup veu en mon temps.

PAMPHAGVS. Nen ſcais tu rien? Ie te la voys dire. Te ſouuient il bien quand noz compagnons Melancheres, Theridamas, & Oreſitrophus ſaillirent ſus Acteon leur bon maiſtre, & le noſtre, lequel Diane auoit nouuellement transforme en ſerf, & que nous autres accourruſmes, & luy baillaſmes tant de coups de dentz, quil mourut en la place? Tu dois ſcauoir (comme iay depuis veu en ie ne ſcay quel liure qui eſt en noſtre maiſon).

HYLACTOR. Comment? tu ſcais donc bien lire. ou as tu apprins cela?

PAMPHAGVS. Ie le te diray apres: mais eſcoute cecy premierement. Tu doys entendre que quand vng chaſcun de nous faiſoit ſes effortz de le mordre, daduenture ie le mordiz en la langue, laquelle il tiroit hors la bouche, ſi bien que ien emportay vne bonne piece que iauallay. Or dict le compte, que cela fut cauſe de me faire parler. il ny a rien ſi vray: car auſſi Diane le le vouloit. Mais pource que ie nay point encores parle deuant les hommes, on cuyde que ce ne ſoit qu'une fable: touteffois, ſi eſt on touſiours apres pour trouuer les chiens qui mangerent de la langue Dacteon ſerf. Car le liure dict quil y en euſt deux, dont ien ſuis lung.

HYLACTOR. Corbieu ie ſuis donc lautre: car iay ſouuenance que ie mangeay vng bon loppin de ſa langue. Mais ie neuſſe iamais penſe que la parolle me fuſt venue a cauſe de cela.

PAMPHAGVS. Ie taſſeure Hylactor mon amy, quil eſt ainſi que ie le te dy: car ie lay veu en eſcript.

HYLACTOR. Tu es bien heureux de te cognoiſtre ainſi aux liures, ou lon voit tant de bonnes choſes. Que ceſt vng beau paſſetemps, ie vouldroye que Diane meuſt faict la grace den ſcauoir autant que toy.

PAMPHAGVS. Et ie vouldroye bien que ie nen ſceuſſe ia tant, car dequoy ſert cela a vng chien, ny le parler auec? Vng chien ne doibt autre choſe ſcauoir, ſinon abayer aux eſtrangers, ſeruir de garde a la maiſon, flatter les domeſtiques, aller a la chaſſe, courir le lieure, & le prendre, ronger les os, leſcher la vaiſſelle, & ſuiure ſon maiſtre.

HYLACTOR. Il eſt vray : mais, toutesfoys ſi faict il bon ſcauoir quelque choſe dauantage : car on ne ſcait ou lon ſe trouue. Comment? tu nas donc point encores donne a entendre aux gens, que tu ſcais parler?

PAMPHAGVS Non.

HYLACTOR. Et pourquoy?

PAMPHAGVS. Pource quil ne men chault : car iayme mieulx me taire.

HYLACTOR. Toutesfoys ſi tu voulois dire quelque choſe deuant les hommes, tu ſcais bien que les gens de la ville non ſeulement te iroyent eſcouter, ſeſmerueillans, & prenans plaiſir a te ouyr : Mais auſſi ceulx de tout le pays a lenuiron, voire de tous coſtez du monde viendroyent a toy, pour te veoir, & ouyr parler. Neſtimes tu rien veoir a lentour de toy dix millions doreilles qui teſcoutent, & autant dyeulx qui te regardent en face?

PAMPHAGVS. Ie ſcay bien tout cela. Mais quel

prouffit men viendroit daduantage? Ie nayme point la gloire de cauſer, affin que ie le te dye : car auec ce que ce me ſeroit vne peine, il ny auroit ſi petit coquin a qui il ne me failliſt tenir propos, & rendre raiſon. On me tiendroit en chambre, ie le ſcay bien, on me froteroit, on me pigneroit, on maccouſtreroit, on madoreroit, on me doreroit, on me dorelotteroit, Bref, ie ſuis bien aſſeure que lon me vouldroit faire viure aultrement que le naturel dung chien ne requiert. Mais.

HYLACTOR. Et bien, ſerois tu pas content de viure vng petit a la facon des hommes?

PAMPHAGVS. A la facon des hommes? Ie te iure par les trois teſtes de Cerberus, que iayme mieulx eſtre touſiours ce que ie ſuys, que plus auant reſſembler les hommes, en leur miſerable facon de viure, quand ne ſeroit ia que pour le trop parler dont il me fauldroit vſer auec eulx.

HYLACTOR. Ie ne ſuis pas de ton opinion. Vray eſt que ie nay point encores parle deuant eulx. Mais ſans cela que iauoye en phantaſie de trouuer premierement quelque compagnon qui ſceut parler comme nous, ie neuſſe pas tant mis a leur dire quelque choſe : car ien viuroye mieux, plus honnorablement, & magnifiquement. Ma parolle ſeroit preferee a celle de tous les hommes, quoy que ie diſſe : Car incontinent que iouuriroye la bouche pour parler, lon feroit faire ſilence pour meſcouter. Ne ſcay ie pas bien que ceſt que des hommes? Ilz ſe faſchent voulentiers des choſes preſentes, accouſtumees, familieres, & certaines, & ayment touſiours mieulx les abſentes, nouuelles, eſtrangeres, &

impoſſibles. Et ſont ſi ſottement curieux, qu'il ne fauldroit qune petite plume qui ſeſleuaſt de terre le moins du monde pour les amuſer tous quantz quilz ſont.

PAMPHAGVS. Il ny a rien ſi vray, que les hommes ſe faſchent douyr parler lung lautre, & vouldroyent bien ouyr quelque choſe dailleurs que deulx meſmes. Mais conſiderez auſſi, qua la longue il leur ennuiroit de te ouyr cauſer. Vng preſent neſt iamais ſi beau ne ſi plaiſant qua lheure quon le preſente, & que auec belles parolles on le faict trouuer bon. On na iamais tant de plaiſir auec Lyciſca que la premiere foys que lon la couure. Vng collier neſt iamais ſi neuf, que le premier iour quon le meƈt : Car le temps enuieillit toutes choſes, & leur faict perdre la grace de nouueaute. Aurait lon prou ouy parler les chiens, on vouldroit ouyr parler les chatz, les beufs, les cheures, les ouailles, les aſnes, les porceaulx, les pulces, les oyſeaulx, les poiſſons, & tous aultres animaulx. Et puis quauroit lon dauantage quand tout ſeroit diƈt? Si tu conſideres bien, il vault mieulx que tu foys encores a parler, que ſi tu euſſe deſia tout diƈt.

HYLACTOR. Or ie ne men pourrois pas tenir longuement.

PAMPHAGVS. Ie men rapporte a toy, on te aura en fort grand admiration pour vng temps, on te priſera beaucoup, tu mengeras de bons morceaulx, tu ſeras bien ſeruy de tout, excepte que lon ne te dira pas, duquel voulez vous? car tu ne boys point de vin, comme ie croy: au reſte, tu auras tout ce que tu demanderas : Mais tu ne ſeras pas en telle liberte que tu deſireroys : Car bien ſouuent il te fauldra parler a lheure que tu

vouldrois dormir, & prendre ton repos. Et puis ie ne ſcay ſi a la fin on ne ſe faſchera point de toy. Or il eſt temps de nous retirer pardeuers noz gens, allons nous en a eulx: mais il fault faire ſemblant dauoir bien couru & trauaille, & deſtre hors daleine.

HYLACTOR. Queſt ce que ie voy la au chemin?

PAMPHAGVS. Ceſt vng paquet de lettres, qui eſt tumbe a quelcun.

HYLACTOR. Ie te prie deſplie le, & regarde veoir que ceſt, puis que tu ſcais bien lire?

PAMPHAGVS. Aux antipodes ſuperieurs.

HYLACTOR. Aux antipodes ſuperieurs? ie croy quil y aura quelque choſe de nouueau.

PAMPHAGVS. Les Antipodes inferieurs, aux Antipodes ſuperieurs.

HYLACTOR. Mon dieu, quelles viennent de bien loing.

PAMPHAGVS. Meſſieurs les Antipodes, par le deſir que nous auons de humainement conuerſer auec vous, a celle fin dapprendre de voz bonnes facons de viure, & vous communiquer des noſtres, ſuyuans le conſeil des aſtres, auions faict paſſer par le Centre de la terre aulcuns de noz gens pour aller par deuers vous: mais vous ayans aperceu cela, leur auez eſtouppe le trou de voſtre coſte, de ſorte, quil faut quilz demeurent aux entrailles de la terre. Or nous vous prions que voſtre bon plaiſir ſoit leur donner paſſage: autrement nous vous en ferons ſortir pardela de tant de coſtez, & en ſi grande abundance, que vous ne ſcaurez au quel courir: Tellement, que ce que lon vous prie faire de grace & amour,

ſerez contrains ſouffrir par force, a voſtre grande honte & confuſion. Et Adieu ſoyez. Voz bons amys les Antipodes inferieurs. Voyla bien des nouuelles.

HYLACTOR. Ceſt mon, & merueilleuſes.

PAMPHAGVS. Eſcoute, on me huſche, il men fault aller, nous lirons le demeurant des lettres vne aultre foys.

HYLACTOR. Mais ou eſt ce que tu les mettras? Cache les la en quelque trou de ceſte pyramide, & les couure dune pierre, on ne les trouuera iamais, & puis au iourdhuy a quelque heure ſi nous ſommes de loyſir, ou demain qui eſt le iour des Saturnalles, nous les viendrons acheuer de lire: car ieſpere quil y aura quelques bonnes nouuelles, auſſi bien te veulx ie apprendre pluſieurs belles fables, que iay ouy racompter autrefoys: comme la fable de Prometheus, la fable du grand Hercules de Lybie, la fable du iugement de Paris, la fable de Saphon, la fable de Erus qui reueſquit, & la chanſon de Ricochet, ſi daduenture tu ne la ſcaiz.

PAMPHAGVS. Tu men bailles bien. ie ſuis tout berſe de telles matieres. Haſtons nous, ie te prie, & nous taiſons, que noz gens qui ſont icy pres, ne nous oyent parler.

HYLACTOR. Ie ne parleray donc meſhuy? Si feray par Diane, ſi ie puis eſtre en noſtre maiſon: car ie ne men pourroie plus tenir. Adieu donc.

PAMPHAGVS. Et nonblie pas de bien ouurir la bouche, & tirer la langue, affin de faire les mines dauoir bien couru.

PAMPHAGVS. Ce follaſtre Hylactor ne ſe pourra

tenir de parler, affin que le monde parle auſſi de luy. Il ne ſcauroit dire ſi peu de parolles quil naſſemblist tantoſt beaucoup de gens, & que le bruit nen coure incontinent par toute la ville, tant ſont les hommes curieux, & deuiſans voluntiers des choſes nouuelles & eſtrangeres.

Fin du preſent Liure intitule Cymbalum Mũdi, en Francoys Imprime nouuellement a Paris pour Iehan morin Libraire demourant audict lieu en la rue Sainct Iacques a Lenſeigne du croyſſant.

M. D. XXXVII.

# COMMENTAIRE

TITRE : *Cymbalum mundi.*

Ce titre ſingulier, que La Croix Du Maine a traduit par *Clochette du monde*, eſt ainſi expliqué par Proſper Marchand : « Peut-être l'auteur manquoit-il d'expreſſions françoiſes aſſez énergiques pour faire ſentir auſſi fortement qu'il l'auroit ſouhaité que le but de ſon ouvrage n'étoit que de ſe moquer indifféremment de tout le monde, & qu'il a eu recours au latin pour exprimer par les mots de *Cymbalum mundi* ce que nous exprimerions très-bien en françois par la *Tympaniſation du monde* » (1). — On ſe rendra de préférence aux raiſons d'Eloi Johanneau (2) : « C'eſt le nom de Thomas que prend l'auteur de cet ouvrage (dans la Dédicace) qui m'a fait connaître l'origine & la ſignification du titre *Cymbalum mundi*... Ayant remarqué que l'apôtre *Thomas* était ſurnommé *Didyme*, ainſi que le dit l'Evangile de saint Jean, chap. 11, v. 16... & qu'il y avait un grammairien célèbre d'Alexandrie, du même nom de Didyme, qu'on ſurnommait *Cymbalum mundi*, à cauſe du bruit qu'il faiſait par ſes nombreux ouvrages, qu'on diſait monter juſqu'à 3,500, j'ai penſé que c'eſt parce que Des Periers prend le nom de Thomas, que c'eſt parce qu'il fait l'incrédule comme cet apôtre... qu'il lui a donné le titre de *Cymbalum mundi*, la cymbale retentiſſante du monde, *æs ſonans*

(1) Lettre cit. I.

(2) Lettre à M. de Schonen.

*aut cymbalum tinniens,* comme le dit ſaint Paul de lui-même (I Corinth., chap. 13, v. 1), & comme Tibère le diſait d'Apion le grammairien, ſelon Pline, dans ſon Epître dédicatoire, 20 : *Apion, grammaticus hic quem Tiberius Cæſar* Cymbalum mundi *vocabat, quum publicæ famæ tympanum potius videri poſſet.* « Apion le grammairien, que Tibère appelait la *Cymbale du monde,* & qui pourrait paraître plutôt un mauvais tambourin. » C'eſt donc parce que Des Periers s'attendait bien que ſon petit livre, malgré l'obſcurité profonde d'une allégorie plutôt ſoupçonnée juſqu'ici qu'expliquée... ferait du bruit dans le monde, comme un airain ſonore ou une cymbale retentiſſante, qu'il lui a donné le titre de *Cymbalum mundi,* cymbale ou tocſin du monde. » Eloi Johanneau montre parfaitement d'où eſt venu ce titre & comment il convient au deſſein général de l'œuvre de Bonaventure des Periers. On peut ajouter que ſans doute celui-ci le prenait dans un ſens plus précis encore. M. Lacour rappelle les noms des ſix eſpèces de cloche jadis en uſage : SQUILLA *in triclinio,* CYMBALUM *in clauſtro,* NOLA *in choro,* NOLULA *in horologio,* CAMPANA *in refectorio,* SIGNUM *in turri.* Or, l'office que la cloche nommée *Cymbalum* rempliſſait dans le *cloître,* des Periers veut le remplir dans le *monde* par le retentiſſement de ſon livre, qui ſonne le rendez-vous des incrédules.

*En francoys.* — Cette mention, rapprochée du titre, ſemble indiquer l'exiſtence d'un texte *latin.* Mais c'eſt là un pur jeu d'eſprit & une précaution auxquels nul lecteur ſagace ne ſaurait ſe laiſſer prendre. M. Paul Lacroix, après La Croix du Maine, du Verdier & le P. Merſenne, accepte pour allégation ſérieuſe la plaiſanterie de l'auteur, démentie par l'originalité primeſautière du ſtyle. Avec Proſper Marchand, La Monnoye, Eloi Johanneau & M. Lacour, j'eſtime qu'il n'en eſt rien. La Monnoye ne voit, dans la ſuppoſition du titre, qu'une *fineſſe d'auteur* « qui veut ou donner un prétendu relief à ſon Ouvrage, ou détourner l'idée de ceux qui pourroient le ſoupçonner de l'avoir compoſé (1). » Cette

(1) Avertiſſement de l'édit. du *Cymbalum mundi* de 1732.

dernière raiſon eſt la vraie. Les perſécutions dirigées contre les novateurs, Marot, Dolet, &c., & auxquelles Rabelais n'échappa que par miracle, bien qu'uſant du maſque le plus bouffon, devaient engager des Periers aux précautions : encore n'en uſa-t-il pas aſſez.

*Quatre Dialogues Poetiques, fort antiques, ioyeux & facetieux.*— Ces quatre épithètes figurent également ici pour dépiſter les ſoupçons & eſquiver les coups de la Sorbonne : *Poetiques*... ce ſont de pures ſongeries ; *fort antiques*.. il n'y eſt queſtion en rien des affaires préſentes ; *ioyeux & facetieux*... que voulez-vous de plus pour être raſſurés ! Il s'agiſſait avant tout d'échapper en apparence au reproche de ſatire ſérieuſe ſur des matières reſpectables : de là cette innocente étiquette ; de là encore l'emploi conſtant, dans les quatre Dialogues, de la mythologie claſſique, pour voiler tant de rudes attaques dirigées contre l'Egliſe romaine, la religion & la divinité même.

EVGE ΣΟΦΟΣ. — Ces deux mots grecs, eſtropiés par MM. Lacour & Lacroix, qui en font Ενγε Ξοφος, aſſemblage de lettres dénué de ſens, ſignifient : *Courage, en avant, hardi, Sage!* — Ils ſont en rapport avec la donnée de l'ouvrage, qui prêche l'affranchiſſement indéfini de l'eſprit.

— *Probitas laudatur, & alget*, « On vante la vertu, & on la laiſſe ſe morfondre. » Cette deviſe, empruntée à Juvénal, s'applique à la figure de la vignette qui orne le titre de l'édit. originale, fidèlement reproduit ici.

— I, M. — Initiales de *Iehan Morin*, nom du premier éditeur (1).

## DÉDICACE.

P. 1. — *Thomas du Clevier a ſon amy Pierre Tryocan S.* — La dernière lettre *S*, ſignifie : *Salut.*

Eloi Johanneau, en découvrant l'anagramme imaginée par des

(1) V. la *Notice*, en tête de ce volume.

Periers & reſtée inaperçue juſqu'alors, malgré ſa tranſparence, a beaucoup plus fait que tous ſes devanciers pour l'intelligence du *Cymbalum mundi* : « En faiſant attention au nom de *Thomas*, j'ai deviné que *du Clevier* était l'anagramme d'*incrédule*, & *Tryocan* celle de *croyant*, épithètes qui conviennent très-bien, la première à *Thomas* l'incrédule, qui ne voulut pas croire que Jéſus-Chriſt était reſſuſcité ; la deuxième à Pierre, le chef des croyants, qui, après l'avoir renié à la paſſion, le confeſſa après la réſurrection, & au vicaire de ſaint Pierre, au pape. » Il s'en faut d'une lettre, il eſt vrai : *v* pour *n* ; mais, outre que c'eſt une licence permiſe dans l'anagramme, l'altération du mot aura eu très-probablement pour but principal de dépiſter les *Sorbonnaſtres & chatz fourrez*, les bêtes noires de l'auteur & celles de Rabelais. L'arrêt du Parlement prouve que, s'ils n'ont rien vu *ici*, le ſurplus ſuffiſait pour les mettre en branle. — Johanneau lut ſa lettre à Ch. Nodier en 1829, & celui-ci publia l'explication de Johanneau dans ſon art. ſur *Bonaventure Deſperriers*, (*Revue des Deux-Mondes* — octobre 1839), en la revendiquant pour lui-même d'un air de perſiflage, avec plus d'eſprit que de vraiſemblance, & déclarant que « cette petite découverte... avoit comblé ſon eſprit d'une douce ſatisfaction à l'âge de quinze ans. » On n'en a pas moins continué à regarder Johanneau comme le véritable « OEdipe de l'énigme. » ſelon ſon expreſſion ; énigme dont l'éclairciſſement — & Nodier le ſavait bien — avait ici une importance capitale, puiſqu'il jette un jour déciſif ſur l'idée-mère du *Cymbalum mundi*.

« Ce qui aura engagé des Periers à faire du titre d'*incrédule* qu'il prend, le nom de *du Clevier*, plutôt que tout autre nom qu'il aurait pu compoſer avec les lettres... c'eſt peut-être parce que Clément Marot, ſon ami, l'était auſſi d'Etienne *Clavier*, ſecrétaire du roi & de la reine de Navarre ; Marot ayant été mis, en 1531, en priſon pour avoir mangé de la chair en carême... Clavier vint au Parlement cautionner... ce poëte. » (El. Joh.)

Il n'y aurait là rien d'invraiſemblable ; car plus loin (Dial. III) il eſt fait alluſion, ſous le nom de Cupido, aux poéſies mêmes de Marot, qui avait écrit le *Temple de Cupido*, & dont Bonaventure

a imité par badinage, en ce Dialogue, certains couplets de chanſons.

IBID. — *Il y a huyct ans ou enuiron.* — L'hypothèſe de la compoſition primitive du *Cymbalum* en latin étant rejetée, on peut regarder la mention qui précède comme une ſimple fantaiſie, ou bien y voir l'indice de l'époque à laquelle des Periers conçut le projet de ſon livre, ce qui nous reporterait vers 1528. Mais il eſt peu probable qu'alors il eût adopté les idées de ceux qu'on nommait *libertins* — nous dirions *libres penſeurs* — & il devait être encore en communion de penſées avec les *Réformateurs*, ſi ouvertement raillés par lui en 1537.

IBID. — *En vne vieille Librairie dung Monaſtere qui eſt aupres de la cite de dabas.* — Des Periers ſuit la donnée de ſa fiction en ſuppoſant que le *Cymbalum* en latin était dans cette vieille bibliothèque. Quant au monaſtère, on peut croire que c'était celui de l'*Iſle-Barbe*, qui eſt auprès & en amont de Lyon, ſur la Saône : Lyon étant *en aval*, ce nom de *cité de dabas* lui convient parfaitement. Ce qui le confirme, ſelon Johanneau, c'eſt : 1° la relation que des Periers a écrite en vers *du Voyage de Lyon à Notre-Dame-de-l'Iſle* (*Barbe*), 1539; 2° que dans le premier Dialogue il fait paſſer Mercure par la rue des Orfevres & par la rue des Merciers, qui ſont deux rues de la ville de Lyon, & le fait deſcendre dans le cabaret du *Charbon blanc*, qui a donné ſon nom à une rue de la même ville. « *Dabas* doit être pour *d'à bas;* on a dit & écrit *abas* en un ſeul mot, pour *à bas*, en eſpagnol *abaxo*, en italien *abbaſſo*, & même *dabbaſſo*, en bas, au-deſſous, en deſcendant, comme *à val* pour *aval;* de plus, c'eſt ainſi qu'on lit *çabas* en un ſeul mot dans le premier Dialogue (p. 4) : « Quelque ceincture a la nouuelle facon, ſil en y avoit point *çabas* (1). » C'eſt ainſi que Voltaire a dit : « Les trois gueules du chien de *là-bas*,

(1) On disait *ça hault, ça sus* [v. le sonnet en tête des *Marguerites de la Marguerite des princesses*, de la reine de Navarre, 1547] et *ça bas*, comme dans la *Bergerie* de la *Comédie de la Nativité* [même recueil]. Mais Johanneau se trompe en lisant *çabas* en un seul mot dans le *Cymbalum*. Cela n'infirme d'ailleurs en rien la portée de sa note.

pour *de l'enfer.*» — Tout confirme cette interprétation, & la *cité de dabas*, comme l'*Athenes* du premier Dialogue, eſt certainement la ville de Lyon, ſéjour habituel de l'auteur.

IBID. — *Morbieu, Sambieu, Ie puiſſe mourir.* — Mercure & ſes interlocuteurs aſſaiſonneut tous leurs propos de ces *juremens*, qui ſcandaliſaient fort le puritaniſme des proteſtants rigides. On remarquera que le plus ſouvent le ſens de chaque ſerment s'accorde avec le ſens du paſſage où il eſt employé, & que *ſambieu, corbieu, morbieu*, &c., font alluſion ironiquement aux myſtères & aux cérémonies du Chriſtianiſme, où il eſt queſtion du *Sang de Dieu*, du *Corps de Dieu*, de la *Mort de Dieu*, &c. Ce ne fut pas un des moindres ſujets d'horreur des Calvin & des Henri Eſtienne pour « ce miſérable Bonaventure. »

P. 2. — *Pour vin de Phalerne, iay mis vin de Beaulne. Iay auſſi voulu adiouſter a Proteus maiſtre Gonin.* — Ce *maiſtre Gonin*, dont le nom eſt devenu une appellation proverbiale, pour déſigner un maître fripon ou eſcamoteur, était un bateleur, charlatan & myſtificateur célèbre qui réjouiſſait de ſes tours la Cour de François Ier.— « Notez que ſous le nom de ce prétendu vin de Beaune ou de Falerne, l'auteur entend non-ſeulement le nectar des dieux, mais celui de la ſainte Cène; que ſous le nom de Protée ou de maître Gonin, il entend le prêtre catholique qui change en Dieu le pain & le vin au ſacrifice myſtique de la meſſe... Jugez maintenant s'il n'avait pas un puiſſant motif de déguiſer ſon nom, de ſuppoſer que ſon livre n'était qu'une *traduction* d'un ouvrage *ancien*, & de ſe couvrir du voile de l'allégorie. » (El. Joh.)

IBID. — *Soubz condition que tu te garderas den bailler aulcune copie;* &c. M. P. Lacroix veut abſolument que le *Cymbalum mundi* ait été imprimé ſur une copie ſubreptice; il en donne pour preuves, & ce paſſage du Prologue, & la ſubſtitution d'une lettre dans la Dédicace : *du Clevier* pour du *Clenier*, où il voit une *faute d'impreſſion*. Proſper Marchand n'eſt pas tombé dans la première erreur (il a compris que la fiction continuait) & Eloi Johanneau, qui a découvert l'anagramme de *du Clevier* (*incrédule*), n'a pas perſiſté dans la ſeconde erreur; on conçoit fort bien, en effet, qu'un écrivain qui recourait au maſque de l'anagramme, là & ail-

leurs (comme on le verra plus loin), ait voulu ôter un prétexte à ſes ennemis par ce léger changement qui, ſans rendre l'allégorie impénétrable, empêchait la preuve complète & officielle du délit d'impiété.

IBID. — *Et a Dieu... auquel ie prie qu'il te tienne en ſa grace.* — Formule de politeſſe, mais formule défenſive auſſi, formule édifiante, qui n'annonce certes pas les railleries mordantes du mécréant Trigabus & du ſceptique Mercure, ce *fils de Dieu* accommodant qui s'écrie lui-même : *Ie reny Dieu!*

## DIALOGUE I

P. 3. — *Mercure.* « *Mercure*, le meſſager des dieux, qui deſcend du ciel à *Athenes* pour y faire relier tout à neuf, de la part de Jupiter, le *Livre des Deſtinées*, eſt Jéſus-Chriſt, le meſſager, l'envoyé de Dieu, qui deſcend ſur la terre & qui va à Jéruſalem porter la loi nouvelle... y publier l'Evangile. — Jupiter, père de Mercure eſt Dieu, Ζεὺς πατήρ père de Jéſus-Chriſt... On lit dans les *Actes des Apôtres*, ch. IV, v. 10 & 11, que les habitants de Lyſtres prenaient saint Paul pour *Mercure* & saint Barnabé pour Jupiter. » (El. Joh.) Il rappelle encore ce paſſage de Celſe (*in. Orig., liv. VI, n. L. XXVIII*) : « Le poëte comique a écrit que Jupiter envoya Mercure aux Athéniens & aux Lacédémoniens : toi, chrétien, ne penſes-tu pas être plus ridicule, quand tu aſſures que le fils de Dieu a été envoyé aux Juifs! »

MM. Lacour & Lacroix reconnaiſſent également le Chriſt dans Mercure. Mais le deſſein véritable du Dial. I leur échappe. Johanneau n'y voit que la miſſion du Chriſt chez les Juifs; M. Lacour, le renverſement du paganiſme grec & latin. La Monnoye avait été plus perſpicace. (V. ci-après Dial. II.)

IBID. — *Byrphanes.* — La Monnoye & Johanneau veulent que « le nom grec de *Byrphanes*, compoſé de βυῤῥος pour πυῤῥος, roux, d'où *Burrhus*, *Byrrhus* & *Pyrrhus*, noms propres, & de φαίνω briller, qui paraît roux, qui tire ſur le roux » ſoit le nom de Claude Rouſſelet, dont Séb. Gryphe imprima en 1537, à Lyon, les *Epigrammata varia*. M. Lacour obſerve qu'il n'y a aucune raiſon

de reconnaître là cet écrivain « ou le Roſſo, dit maître Roux, célèbre peintre employé par François Ier à Fontainebleau, ou encore cent écrivains ou artiſtes. » Mais n'ayant pas ſaiſi le deſſein de ce Dialogue, il ne donne aucune explication de ce nom ni du ſuivant. M. Lacroix dit que *Byrphanes* repréſente un voleur, ce qui n'apprend rien. Ceux qui ont cherché dans Byrphanes & Curtalius des *novateurs*, des ſectateurs de la Réforme, n'ont pu davantage s'expliquer la formation de ces deux noms. — Or, ainſi que le prouvent invinciblemeut, & l'attitude injurieuſe & hoſtile des deux perſonnages vis-à-vis de Mercure (Jéſus-Chriſt) *après qu'ils l'ont reconnu*, & le paſſage du Dial. III où on les ſignale comme enrôlant les gens au livre d'immortalité *pour certaine ſomme d'argent* (c'eſt-à-dire vendant des indulgences), Byrphanes & Curtalius ne ſont pas des *proteſtants*, comme le croit M. P. Lacroix qui voit dans le vol du livre de Jupiter par Byrphanes une alluſion à la Bible en français d'Olivetan ; car les proteſtants n'avaient que le nom du Chriſt en bouche & le reſpect du Chriſt au cœur. Ce ſont des *catholiques*, des gens de l'Egliſe romaine, *beaux vendeurs de pardons*. Si l'on réfléchit maintenant aux menaces de ces hommes contre Mercure, que pour un peu ils dénonceraient, embaſtilleraient & livreraient aux mains de gens pires que « tous les diables d'enfer », on comprendra ce que ſignifie le mot πῦρ, feu, qui entre dans la compoſition du nom ; c'eſt tout ſimplement le feu des bûchers, & cela indique chez un de nos deux *gallantz* une vraie mine d'inquiſiteur. Il eſt donc queſtion ici des premières entrepriſes du proteſtantiſme, & des premières luttes entre proteſtants & catholiques.

IBID. — *Curtalius*. — Même obſervation que ci-deſſus, pour l'opinion de La Monnoye & de Johanneau, qui voient ſous ce nom Benoît Symphorien Court ou Le Court, chanoine de Lyon, auteur de commentaires latins ſur le texte français des *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne (1535). Il ne s'agit pas plus de celui-ci, dont le nom en latin eſt *Curtius*, que d'Hilaire Courtois, d'Evreux, avocat au préſidial de Mantes, ou de tout autre perſonnage plus ou moins obſcur, ſans rapport avec l'objet du livre. Dans la clef, très-courte & preſque inſignifiante, du *Cymbalum mundi*, publiée

dans la 2me ſérie du *Bulletin du Bibliophile* de Techener, on ſe demande ſi l'auteur « a eu en vue les gens de robe. » M. Lacroix déclare que pour lui *Curtalius* eſt un courtiſan ; il ne donne pas ſes raiſons, & l'on ne voit guère où cela nous mènerait. J'eſtime que ce nom indique un ſuppôt d'Egliſe, & les ſources diverſes auxquelles je me ſuis reporté fourniſſent toutes un ſens qui s'accorde avec le caractère de ce compagnon de Byrphanes.

1° Le nom de *Courtaut* ſe diſait d'un cheval auquel on avait coupé la queue & les crins. *Curtalius* peut donc ſignifier *court* (*de cheveux*) & déſignerait un individu tonſuré, prêtre ou moine. C'eſt le cas de rappeler un vers d'Horace où le mot *Curtatus* eſt pris dans un ſens analogue (Liv. I des Epîtres, Ep. I.) :

« *Si* curtatus *inæquali tonſore* capillos. »

Ajoutons comme rapprochement que le mot *courtibault*, employé par Rabelais, était celui d'une dalmatique *courte* pour dire la meſſe.

2° Conſtamment, au moyen-âge, dans les chartes des Egliſes & des Abbayes, le mot de baſſe latinité *cortis, curtis,* revient pour déſigner les enclos, *courtils,* fermes et tous biens-fonds attenant au domaine principal ou en dépendant. — *Courtil* eſt né du diminutif *curtile, curtillum*. Quelquefois même on diſait *curtis monaſterii,* pour *clauſura,* l'enceinte du monaſtère. Du Cange cite une vieille formule : « *In* curtibus, *vel villis.* » Entre nombre d'exemples qu'il rapporte dans ſon *Gloſſaire,* en voici un tiré d'une charte eccléſiaſtique : « *Monachi S. Albini & Canonici S. Licinii habelant... 2 Eccleſias,* & 2 Curtes *ad illas pertinentes.* » Or, les poſſeſſeurs ou tenanciers de ces domaines ruraux ſe nommaient *Curtarii :* « Curtarii, curtium *poſſeſſores, vel tenentes.* » — Une autre charte, citée par Du Cange, porte : « *Aream & vineas in Scriezeſeim, cum hobariis atque* curtariis, *præter ea quæ in ſervitio habuerunt, ſub annua penſione jure hæreditario contradidi.* »

*Curtarius* & *Curtalius* ſe reſſemblent tellement, qu'on peut voir ſans difficulté, dans le perſonnage du Dialogue I, le poſſeſſeur d'un fief ou d'un *bénéfice,* un tenancier ou un vaſſal d'Egliſe. Notons encore que le mot *Cortis, curtis,* déſignait auſſi une cour, ou

comme on disait en vieux français une *court* de justice (Nicot); ce qui donnerait au mot *Curtalius* le sens de procureur ou d'officier de justice. Or, on sait que l'Eglise avait ses *justices*.

3° Enfin on peut tirer *Curtalius* de *Curtalinus* (pour *cohortalinus*). Là encore, il ne s'en faut que d'une lettre. Du Cange dit : « *Cohortales, cohortalini,* curtalini, *dicti primum Officiales Præfecti prætorio... Postmodum Rectorum provinciarum Officiales ita appellati : Apparitores cohortales... cohortalini.* » Ces officiers du prétoire, ces appariteurs, ont bien pu prêter leur nom au farouche *Curtalius* qui, comme un estafier, homme de main forte, prévôt d'Eglise ou de Justice, malmène si rudement Mercure, le dénonce comme voleur d'*images* au papelard & doucereux Byrphanes, & le menace de l'appréhender au corps pour le jeter en un cul de basse-fosse : « en lieu où vous ne verres voz piedz de troys moys. » Eu égard au caractère de ce brutal, j'adopterais de préférence cette explication, s'il n'était naturel de penser que des Periers, à la recherche d'un nom cadrant avec son dessein, a pu fort bien, avec son érudition ordinaire & son esprit ingénieux, songer lui-même aux sens différents, mais ici facilement reliés entre eux, du mot qu'il forgeait.

La nuance que j'établis entre *Curtalius* & *Byrphanes,* & qui ressort du texte, s'accorderait avec la différence de costume qui existait entre le *Curtalinus,* le soldat, l'homme d'action vêtu de la chlamyde « *Chlamys, autem propria erat militum* » (Du Cange), & ceux qui portaient le sayon ou le pallium. Au mot *Cohortales,* je relève cette citation dans le glossaire de Du Cange : « *Nos adeant & revisant conservuli & compallidi nostri, non vestibus pictis superbi, sed horrentibus ciliciis humiles, nec chlamyde* curtalini, *sed sagulis palliati.* » Le *pallium* étant devenu, d'autre part, le vêtement privilégié des prélats & hauts dignitaires ecclésiastiques, Byrphanes & son acolyte figureraient ainsi parfaitement, comme je l'ai dit ci-dessus, un inquisiteur & un homme de main-forte, prévôt d'Eglise ou de Palais, aux ordres du clergé & de la Sorbonne.

Nous voilà loin des « deux juifs saint Pierre & saint Paul » que Johanneau voit aussi dans nos deux personnages, & qui, dit-il,

s'étant faits chrétiens, « ont mis le Nouveau-Teſtament à la place de l'Ancien qu'ils ont dérobé, & ont cherché querelle enſuite aux Juifs qui voulaient continuer à obſerver l'ancienne loi. »

Avec notre explication, le Dial. I reprend une phyſionomie originale & forte, que lui avait enlevée l'incohérence des commentaires antérieurs.

IBID. — *L'Hoſteſſe.* — « Marthe, à qui l'Egliſe donne le nom d'*hôteſſe de Jéſus-Chriſt*... & qui reçut chez elle, à table, ce Dieu deſcendu du ciel... La Samaritaine à qu'il demanda à boire, près du puits de Jacob, & qui ne voulut d'abord pas croire toutes les promesses qu'il lui faiſait. » (El. Joh.) On peut admettre ces alluſions, mais ce n'eſt pas une explication du ſens où le mot eſt pris dans le Dialogue I. L'*Hoſteſſe,* qui tient le cabaret du *Charbon blanc* (v. ci après, comment. du Dial. III) eſt ici l'Egliſe chrétienne elle-même, vouée au papiſme, qui ne veut pas croire aux promesses de la *Réforme* venant d'abord, non pour la renverſer, mais pour la fortifier & prolonger ſes deſtinées. Auſſi Mercure la maudit-il de compagnie avec « meſſieurs Byrphanes & Curtalius », cette « belle hoſteſſe qui eſt ſi deſdaigneuſe qu'elle ne veult croire ny accepter que lon luy face du bien. » Et il jure d'effacer ſon nom & ceux des deux coquins du *Livre d'immortalité.*

IBID. — *Que ie luy feiſſe relier ce liure tout a neuf.* — Johanneau voit dans ce Livre de Jupiter, que Mercure vient faire relier, parce qu'il « tumbe tout en pièces de vieilleſſe », comme le dit plus bas Byrphanes à l'oreille de Curtalius, la Bible entière, à l'exception du Nouveau-Teſtament, « qui eſt le livre que les deux voleurs mettent en place de l'Ancien. » C'eſt la ſuite de ſa première mépriſe. On voit, au Dial. III, que le livre ſubſtitué par eux eſt d'un ton plus folâtre : c'eſt la Mythologie ou la Fable païenne, ce qui ſignifie au ſens proteſtant, l'enſemble des inſtitutions & des cérémonies catholiques, traitées de *paganiſme* par les Réformateurs. Mercure deſcend donc pour relier ou réformer le Chriſtianiſme, qui « tumbe de vieilleſſe » ; les gens de l'Égliſe de Rome, l'eſcamotant au paſſage, le gardent pour l'exploiter fructueuſement, & remplacent le Livre de Dieu par leurs momeries, leurs paillardiſes & leurs menſonges, qui font rougir de honte & de colère Ju-

piter, retrouvant là « tous ſes petits paſſetemps damours & de ieuneſſe » (Dial. III), ceſt-à-dire le Dieu des chrétiens ramené par l'idolâtrie romaine à l'état de dieu de la Fable, coureur & patron d'aventures ſcandaleuſes.

IBID. — *En aix de boys ou en aix de papier... pour le faire a la mode qui court.* — *Aix* déſigne ici la *couverture*, le *plat* du livre ; *aix de papier*, c'eſt-à-dire de *carton*, reliure ſubſtituée aux reliures de bois primitives. « Depuis le commencement du ſiècle, on avait abandonné les anciennes reliures chargées de clous d'argent & de cuivre, & de lourds fermoirs de métal ; les reliures les plus eſtimées étaient alors en veau brun ou fauve, avec ces dorures légères & ces fers à froid ſi élégants qu'on admire & qu'on imite encore aujourd'hui. » (P. Lacroix.) — Mercure ſe demande de quelle façon & dans quelle meſure il doit *réformer* la religion, & l'allégorie de la *reliure* nouvelle, priſe pour la *réforme*, ſe pourſuit dans le reſte du Dialogue.

IBID. — *Dauantage Venus ma dict ie ne ſcay quoy*, &c. — On retrouvera plus loin (Dial. III) le détail des commiſſions données à Mercure par Vénus, Junon & Pallas-Minerve. — Par cette mention de Vénus on peut déjà conjecturer que Mercure ne prendra guère au ſérieux ſa miſſion de Réformateur, au moins dans le ſens des Luther, Bucer, &c., qu'il *gabe* & laiſſe *gaber* au Dial. II.

IBID. — *Iuno.* — Juno me paraît repréſenter non l'Égliſe dirigeante, le Clergé, mais la Chrétienté, toujours en quête de « quelque jaſeran ou quelque ceincture à la nouuelle facon ». (V. ci-après, *Comment.* du Dial. III.)

P. 4. — *Pallas* ou *Minerve.* (V. ce dernier mot, *ibid.*) — Dans l'un & l'autre endroit, il s'agit de Marguerite d'Angoulême, ſœur de François Ier, reine de Navarre, chantée par les poètes de l'époque ſous ce ſurnom.

IBID. — *Que les Veſtales ont ſuffocquez.* — Ici, point de difficulté : tous les commentateurs ont reconnu les Religieuſes, que l'auteur appelle plaiſamment & ironiquement du chaſte nom de Veſtales, en leur imputant le crime d'infanticide.

IBID. — *Et cinq Druydes qui ſe ſont laiſſez mourir de manie & mal rage.* — « Docteurs de Sorbonne ou autres Eccléſiaſtiques

morts en ce tems-là en démence. Rabelais, dans une préface de ſon IV^e^ livre,... qui n'eſt que dans l'édit. de Valence, donne à peu près la même idée, en cet endroit où il parle des Sorbonniſtes ſes cenſeurs : *Il n'y aura pas à rire pour tous déſormais, quand voyrrons ces folz lunaticques, aulcuns ladres, aultres boulgres, aulcuns ladres & boulgres enſemble, courir les champz, rumpre les bancs, grinſſer des dentz, fendre carreaulx, battre pauez, ſoy pendre, ſoy noyer, ſoy precipiter, & à bride auallée courir à tous les dyables.* » (La Monnoye.)

IBID. — *Athenes*. — Lyon. (V. ci-deſſus, *Note* ſur *la cite de dabas:* Dédicace.) — Cette ville était vraiment alors l'Athènes de la France, par le mouvement éclatant qu'y avait ſuſcité la Renaiſſance : érudits, gens de ſcience, artiſtes, poètes, typographes illuſtres s'y réuniſſaient comme dans un tourbillon de gloire. — Des Periers aimait Lyon & l'habita ſouvent ; il y eſt mort. — Voilà bien des raiſons pour expliquer la traduction d'*Athenes* par *Lyon*, comme celle de « vin de Phalerne » par « vin de Beaune », ſuppoſée par l'auteur. Ceci eſt en parfait accord avec les paſſages où il parle fictivement de la Grèce (Dial. IV) & le ſurnom de Minerve dont il pare ſa protectrice, Marguerite d'Angoulême.

P. 5-6. — *Dieu gard les compaignons. Vend on bon vin ceans! Corbieu iay grand ſoif... Hoſteſſe, faictes venir du vin, ſil vous plait... Ie men voys... faictes reinſſer des verres & apporter quelque choſe a manger.* — « Ne reconnaiſſez-vous pas encore là Jéſus-« Chriſt, qui dit en entrant au Cénacle : « La paix ſoit avec vous ! « N'avez-vous point quelque choſe ici à manger ! J'ai un grand « déſir de manger cette Pâques avec vous ; où eſt le lieu où je la « puiſſe manger ! » qui donne des ordres ſemblables aux noces de Cana : « Empliſſez les cruches d'eau ; puiſez-en & portez-en au « maître d'hôtel... » & qui enfin dit ſur la croix : « *Sitio !* J'ai ſoif ! » mot que Rabelais a auſſi parodié (L. I, ch. V), quand il fait dire à Grandgouſier : « J'ai la parole de Dieu en bouche : *Sitio*. » (El. Joh.) Ceci eſt excellent, pourvu que nous l'appliquions finalement, non au *Cénacle* primitif, avant ou après la mort de Jéſus-Chriſt, mais au ſanctuaire catholique, où ſe prépare la *Cène* aux ſoins de laquelle préſide l'*Hoſteſſe* (l'Égliſe).

P. 6. — *Ie veulx quon me pende ſil retourne... quil nayt faict ſa main.* — Curtalius ſoupçonne Mercure, patron des *Novateurs*, de venir *faire ſa main*, c'eſt-à-dire ſe garnir la main, friponner aux dépens de l'Égliſe, qui accuſait les proteſtants de convoiter ſurtout ſes biens ; & il ſe propoſe de ſouſtraire, lui auſſi, à ce Dieu ſuſpect tout ce qu'il pourra prendre dans ſon ſac. Il vient de dire que Mercure eſt *lauteur de tous larrecins*. On peut voir là ſans doute l'opinion que l'auteur avait du Chriſtianiſme, fait avec les dépouilles de l'Orient & de la Grèce ; mais il faut y voir auſſi l'opinion qu'a notre ſuppôt de Sorbonne du Dieu de la Réforme, qui menaçait partout l'Egliſe dominante dans ſes richeſſes & ſes priviléges.

IBID. — *Quæ in hoc libro continentur*, &c. — Johanneau y voit : 1° le *Pentateuque* (Chronica rerum memorabilium, &c.) ; 2° les *Prophéties* (Fatorum præſcriptum, &c.) ; 3° les *Livres des Rois* & autres livres hiſtoriques de la *Bible* (Catalogus Heroum immortalium, &c.). — Il penſait, en effet, que ce Livre était l'Ancien-Teſtament, auquel eſt ſubſtitué le Nouveau. MM. Lacour & Lacroix n'admettent pas cette idée erronée. « N'eſt-il pas plus rationnel, dit M. Lacour, que l'ouvrage ſubſtitué par Byrphanes & Curtalius, où Dieu le père retrouvera ſes péchés mignons, ſoit la Mythologie antique, & que celui à l'aide duquel ils vont prédire l'avenir ſoit le Nouveau-Teſtament où, en effet, ſe trouvent en germe les dogmes de l'Égliſe catholique ! » — Je crois que le titre du Livre indique l'*enſemble* de la doctrine & des traditions chrétiennes, en y comprenant l'Ancien comme le Nouveau-Teſtament. Les promeſſes de l'Évangile & les perſpectives de l'Apocalypſe reſſemblent aſſez au *Catalogus Heroum immortalium qui cum Ioue vitam victuri ſunt ſempiternam*, c'eſt-à-dire au Livre de Vie, où ſont inſcrits les *élus*. Le reſte indiquerait le ſurplus de la Bible & de la Religion avec une intention railleuſe évidente. C'eſt ainſi que Rabelais, dans ſon *Gargantua*, parodie la généalogie de Jéſus Chriſt & ſe moque de la preſcience de Dieu par ſes prophéties en énigmes. Comment auſſi ne s'eſt-on pas aviſé que ces mots : « Chronica rerum memorabilium quas Jupiter geſſit *antequam eſſet ipſe* » contenaient une audacieuſe négation de la Divinité, qui explique

les reproches adreſſés au livre de Des Periers par tant de gens enflammés de fureur contre celui qu'ils ſe jugeaient en droit de taxer d'athéiſme après l'avoir lu !

P. 7. — *Ceſt le liure de Iupiter... Et te prometz que, a les veoir, il ny a pas grand difference.* — Dieu, penſe Byrphanes, ne s'apercevra de rien, ni le monde non plus, auquel nous dirons la bonne aventure ſous couvert de Chriſtianiſme, tandis que nous gratifierons Dieu de nos rituels & autres inventions... Bah ! l'un vaut l'autre ! *La pippée eſt bonne !* — Voltaire voit dans le Livre de Jupiter les *Décrétales*, & dans celui « qui ne vault de gueres myeulx » un livre de Calvin, ſans donner aucun motif de ſon opinion. » (*Notes ſur le Cymbalum Mundi*, t. 46 des OEuv. de Volt. — Ed. Bouchot.) Ces *Notes*, qui datent de 1770, ſont pour la plupart inſignifiantes ou erronées & vraiment indignes de Voltaire (1).

IBID. — *Le logis eſt beau, monſieur, pour cela quil contient.* — Byrphanes parle d'une façon équivoque, comme pour embarraſſer Mercure ou éviter de s'engager par une réponſe franche. Il n'a garde de dire ſi c'eſt par les *richeſſes* qu'il contient ou par la *préſence de Dieu* que le logis lui ſemble beau.

IBID. — *Et puis que dict on de nouueau ! — Nous nen ſcauons rien, monſieur, ſi nous nen apprenons de vous.* — Plus haut, ce ſont eux qui interrogent Mercure, & lui qui dit ne ſavoir *nulles nouuelles* & venir pour en apprendre. — Ces interrogations reviennent encore ailleurs & font alluſion aux *nouveautés* dont on ſe préoccupait chaque jour, les Catholiques tâchant de ſurprendre leurs adverſaires en flagrant délit de *nouvelletez* damnables, & ceux-ci interrogeant les Catholiques en diverſes rencontres, comme pour tâter leur opinion & la ſolidité de leurs croyances, ou ſe défendant eux-mêmes d'être des *novateurs*, ainſi que le déclare Calvin. (Préface de l'*Inſtitution chrétienne.*)

IBID. — *Vin de Beaulne ! Corbieu, Iupiter ne boit point de nectar meilleur.* — L'explication de Johanneau, qui nous ramène toujours au Cénacle, n'eſt pas bonne ; mais le rapprochement avec pluſieurs

(1) V. *Notice*, I et II.

paſſages de Rabelais (ch. XLII) eſt excellent : « Icy de meſmes, beuvans de ceſte liqueur mirificque, ſentirez gouſt de tel vin comme l'aurez imaginé... Or, imaginez & beuvez : ce que nous feimes. Puis s'eſcria Panurge, diſant : Par Dieu ! c'eſt icy vin de Beaulne meilleur que onques jamais je beu, ou je me donne à nonante & ſeze diables » (liv. V, ch. XLII), & dans l'intitulé du chapitre : « Comment par la pontife *Bacbuc* nous feuſt montré dans le temple une fontaine phantaſtique, & comment l'eaue de la fontaine rendoyt gouſt de vin, ſelon l'imagination des beuvans. » Enfin, l'on y voit *la pontife* « toujours diſant je ne ſçay quelles conjurations en langue etruſque & quelquefoys liſant en ung livre ritual, lequel près elle pourtoit un de ſes myſtagogues ». — Il y a là une parodie très-claire de la Cène & une imitation flagrante de Des Periers. — Remarquez le choix de ce vin bourguignon, *vin de Beaulne*, entre tant de vins fameux : Beaune n'eſt ſéparé d'Arnay-le-Duc, patrie de Des Periers, que par une diſtance de quelques lieues.

P. 7-8. — *Le vin eſt bon : mais il ne fault pas acomparager le vin de ce monde au nectar de Iupiter*, &c. — Ce paſſage & le reſte de la diſpute entre Mercure & les deux « maraudz » ne paraiſſent pas avoir été ſaiſis juſqu'ici. M. Lacour n'en dit rien. Si nous ſommes, comme je l'ai établi, dans le temple catholique, on ne peut s'expliquer la choſe que d'une façon. Mercure s'approche & trouve le vin ſur la table : « Quel vin eſt cecy ! » dit-il ; on lui répond : « Vin de Beaulne. » C'eſt qu'en effet le *vin* qu'on vient d'apporter n'eſt pas encore *conſacré* ni, par conſéquent, changé en *ſang du Chriſt* (comme au ſacrifice de la Meſſe) ; voilà pourquoi Curtalius lui donne le nom du crû. Mercure, *ſans plus attendre*, boit & s'écrie : « Vin de Beaulne ! Corbieu, Iupiter ne boit point de *nectar* meilleur. — « *Le vin* eſt bon (& non *Ce vin*), dit Byrphanes choqué, mais il ne fault pas acomparager le vin *de ce monde* au *nectar de Iupiter*. » C'eſt alors que Mercure, en jurant *Ie reny bieu*, répète ſon blaſphème, déclare avoir *taſté des deux* & renchérit en affirmant que « ceſtuy cy (le ſimple *vin de Beaulne*) vault mieux » que le *vin myſtique* ou ſang divin de la Cène (*nectar de Jupiter*). Sur quoi Curtalius : « Monſieur, ie ne me colere point, ny ie nay point beu de

*nectar* comme vous dictes quauez faict, *mais nous croyons ce quen eſt eſcript & ce que lon en dict.* » La tradition commune de l'Égliſe eſt ici nettement affirmée. Quant au ſens des mots « ie nay point beu de nectar », qui ſeraient inintelligibles dans la bouche d'un prêtre officiant, de Byrphanes, par exemple, ils ſe compremment très-bien dans la bouche de Curtalius, tel que je l'ai préſenté plus haut. (V. ce nom, *Commentaire*, p. 64.) Le reſte de la réplique ſignifie que le vin, tant qu'il ne fait que croître *en ce monde icy* & dans ſa condition naturelle, n'eſt en rien comparable au *nectar* de Iupiter, au *ſang divin* en la ſubſtance duquel eſt changé le vin conſacré dans le calice. Calvin & les ſiens, au contraire, prétendaient que le vin n'était qu'un ſigne, un ſymbole du ſang du Chriſt dans la Cène, parlant ainſi comme Mercure & trouvant que le vin de la Meſſe n'avait pas d'autre vertu, préférant même la *Cène* (comme ils l'entendaient), ſans *tranſubſtantiation* myſtique, au ſacrifice catholique de la *Meſſe*.

P. 8. — *Eſcoute, mon compagnon, il a deſrobe ie ſcay bien quoy la hault en la chambre.* — Curtalius, au milieu des menaces & des injures par leſquelles il répond aux hardis propos de Mercure, lui jette au viſage le reproche de larcin, l'apoſtrophant tant pour ſes *blaſphemes* que « pour quelque choſe que vous ne cuydez pas que ie ſache » dit-il. — (*Eſcoute, mon compagnon*, &c.) On verra plus loin qu'il ne s'était pas trompé, & de quelle nature était ce larcin *la hault en la chambre*, c'eſt-à-dire ſur l'autel du ſanctuaire.

P. 9. — *Il ne vous dict choſe quil ne face, ſi vous luy eſchauffez gueres le poil.* — Byrphanes, d'un ton cafard, prévient Mercure que ce n'eſt pas un avertiſſement pour rire : il connaît l'humeur & la poigne de ſon acolyte, & ceci confirme ce que j'ai dit plus haut au ſujet de Curtalius.

IBID. — *Ie vous prometz & aſſeure que voſtre vie ſera allongee de cinquante ans*, &c. — LHOSTESSE. *Vous me promettez merueilles.. mais ie ne le puis croire*, &c. — « Ne vous ſemble-t-il pas entendre les promeſſes de la vie éternelle que Jéſus-Chriſt fit à la Samaritaine auprès du puits de Jacob, à la ville de Jéruſalem, à toute la Judée, ſi elle croyait en lui ; & Jéſus-Chriſt qui dit à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais

« foif; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine qui « rejaillira jufque dans la vie éternelle. » & la Samaritaine qui lui répond en doutant : « D'où avez-vous donc de l'eau vive! » Ne vous ſemble-t-il pas entendre toute la Judée répondre aux promeſſes de la vie éternelle que lui fait Jéſus-Chriſt, ſi elle croit en lui, avec la même incrédulité que l'Hôteſſe à Mercure! » (El. Joh.) — L'alluſion n'eſt pas niable; mais application en eſt faite par Des Periers aux entrepriſes de la *Réforme* & aux réſiſtances du vieil eſprit orthodoxe.

P. 10. — *Ha, vous en riez... Non, vous ne viurez pas tant voirement, & ſi ſerez tout le temps de voſtre vie en ſeruitude, & malade toutes les lunes iuſques au ſang.* — Des Periers joue ſur les mots en faiſant alluſion au flux menſuel des femmes. « Par cette menace, dit la Monnoye, il tourne en ridicule Mercure & ſes promeſſes miraculeuſes. » Ce n'eſt pas cela. Il veut dire : « Ah! Égliſe incrédule & revêche, vous ne voulez pas vous retremper & allonger vos deſtinées en ayant foi dans ma parole (*en vous renouvelant par la Réforme*)! Eh bien! ſoit : vous reſterez ſous le joug de vos fauſſes doctrines & de la tyrannie de Rome, & il ne ſe paſſera pas de mois que vous ne ſoyez déchirée par mille querelles, diſcordes & aſſauts, qui vous rendront malade *juſqu'au ſang*. » L'hiſtoire du XVI^e^ ſiècle ſe charge d'achever amplement ce commentaire.

IBID. — *Voyla de dangereux maraudz.* — Ici commence un *à parte* de Mercure. On doit ſuppoſer que, mis en demeure de ſortir par Byrphanes & Curtalius, il s'arrête un moment ſur le ſeuil, après avoir pris l'*Hoſteſſe* à l'écart, & que de là il apoſtrophe une dernière fois ſes ennemis : « Et ſi vous ioueray encores vng bon tour, Meſſieurs Byrphanes & Curtalius... » Puis les deux *maraudz* reſtent ſeuls & ſe félicitent de leur larcin.

IBID. — *Ie croy qu'ilz mont veu prendre ce petit ymage dargent qui eſtoit ſur le buffet en hault.* — Ainſi donc Mercure dévaliſe vraiment le buffet de l'*Hoſtellerie* du *Charbon blanc*. « Dans cette image d'argent, dont le vol manqua d'avoir pour Mercure des ſuites qui auraient pu le rendre infâme, lui & tout ſon lignage céleſte, ne pourrait-on pas voir une alluſion à cette image d'argent que

François Ier avait posée lui-même, en 1528, dans une procession solennelle, en place d'une image de pierre de la Vierge, qui avait été mutilée à Paris, au coin des rues des Rosiers & des Juifs ! » (El. Joh.) Ce n'est guères plus raisonnable que d'y voir une des petites images d'argent de la Diane d'Éphèse que saint Paul détournait le peuple d'acheter, comme le suppose le même commentateur. — Il ne s'agit pas ici d'une image d'argent *replacée*, mais *emportée*. Bref, le *buffet en hault* n'est autre chose que l'*autel*. L'*ymage d'argent* représente les statuettes & ornements précieux de toute sorte qui s'y trouvaient exposés. Le protestantisme ne s'attaquait pas aux images uniquement par zèle iconoclaste : il voulait encore s'emparer des richesses de l'Église romaine, pour en doter les princes, ses patrons, & le monde laïque en général. Tel est le sens du vol de l'image d'argent par Mercure, qui redoute avec raison, s'il était pris une fois au piége dans une de ses entreprises, d'être exécuté & vilipendé par ses ennemis comme larron sacrilége & cupide : adieu alors, s'il échouait & s'il ne pouvait gagner au large, les raisons de sainte réformation qu'il alléguerait & la céleste origine dont il se réclamerait. Aussi n'eut-il jamais « plus belle paour » & s'empresse-t-il de détaler avec son butin, non sans avoir essayé, mais en vain, d'amadouer l'*Hostesse*.

IBID. — *Que iay desrobe pour en faire vng present a mon cousin Ganymedes*, &c. — Eloi Johanneau, qui retrouve saint Jean dans *Ganymedes*, s'est abstenu d'expliquer ce passage, M. Lacour de même. — En suivant l'idée de la note précédente & en songeant aux *sécularisations* de biens ecclésiastiques, on peut conjecturer que *Ganymedes* est ici la figure des princes protestants, en cousinage avec la *Réforme*, & qui lui donnèrent le fond de la coupe de Jupiter, du vieux dieu païen de l'Église de Rome, lequel avait largement *humé le piot :* en reconnaissance de quoi la *Réforme*, qui prenait son bien où elle le trouvait, les dota des dépouilles mêmes de l'autel, lorsqu'elle y pouvait mettre la main.

P. 10-11. — *Cestoit ainsi quil failloit besongner... afin den vuyder la place, cest Mercure luy mesme, sans faillir.*

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !

Cet aveu cynique montre plus clairement que jamais ce que ſont ces deux perſonnages qui expédient ſi leſtement, & *ſciemment*, le fils de Dieu. Nous montrer là-dedans Jéſus reconnu par ſaint Pierre & les Apôtres, après la Cène qu'il fait avec eux dans le Cénacle, & par les Juifs, ſe diſant après ſa paſſion : « En vérité, cet homme était fils de Dieu. » c'eſt un lourd contre-ſens que Johanneau aurait pu s'épargner. — Les deux compères ſe vantent d'avoir dérobé « le prince & patron des robeurs ». Eſt-ce ſeulement les prêtres juifs & les païens dépoſſédés par le Chriſtianiſme qui lui valent ce titre de leur part ! Je penſe qu'ils l'appellent ainſi encore parce qu'en agiſſant pour les *Proteſtants*, ces *robeurs* de biens eccléſiaſtiques, dont il eſt le *prince*, il eſt en haine aux poſſeſſeurs & aux défenſeurs de ces biens.

P. 11. — *Vng liure dont il neſt point de ſemblable au monde.* C'eſt le Livre de Jupiter. — *Vng qui parle bien dautres matieres.* C'eſt le livre ſubſtitué. — Plus haut, il eſt dit qu'ils ſe reſſemblent ; oui, certes, de prime abord ; mais ce que veut dire ici l'auteur, c'eſt que, en retenant le Chriſtianiſme pour eux & pour ceux de leur bande, nos héros prétendent empêcher qu'il ſe produiſe une concurrence à leur détriment & ſe piquent d'avoir recouvré le privilége *unique*, au moyen duquel rien de ſemblable ne prévaudra dans le monde : hors de leur Égliſe point de ſalut ! — Et, quant au Livre de leur façon dont ils font cadeau au pauvre Dieu laiſſé en ſouffrance dans le Ciel, qu'il s'en arrange... Si pourtant il allait ſe fâcher ! Ils ſe le demandent, mais ils n'y croient guère.

IBID. — *Ie ne crains que vne choſe, ceſt que ſi Iupiter le voit & quil trouue ſon liure perdu, il nen fouldroye & abyſme tout ce poure monde icy, qui nen peult mais, pour la punition de noſtre forfaict... car il eſt aſſez tempeſtatif quand il ſe y met.* — Alluſion beaucoup plus railleuſe que craintive aux exemples de la colère divine châtiant ceux qui portent ſur la divinité une main téméraire. On ne conçoit pas comment M. Lacour diſcerne là une alluſion « aux tourments des premiers Chrétiens ». Une note de l'édit. du *Cymbalum* de 1732 dit : « Curtalius ſort ici de ſon caractère de ſcélérat : une eſpèce de remords de conſcience le prend. Des Periers n'a pas bien ſuivi ce caractère ; puiſqu'il avoit fait Curtalius aſſez mé-

chant pour entreprendre le vol du Livre des Deſtinées, il ne devoit lui donner aucune idée de repentir pour l'avoir volé. » Johanneau rappelle cette obſervation, & déclare que, s'il eſt juſte de noter le repentir de Curtalius, il eſt injuſte d'en faire un grief contre l'auteur, puiſque ce repentir s'explique ſuffiſamment par l'analogie qui exiſte entre *Curtalius* & *Judas*, dont on connaît les remords. Johanneau ne ſait trop non plus de quoi il s'agit. Le ſens me paraît clair pourtant : ces larrons ſiniſtres qui ouvrent le Livre des Deſtinées, confiſqué par eux, ſous prétexte d'y chercher ſi le larcin même qu'ils en font n'y eſt pas pronoſtiqué, & *ſil diſt point quils le rendront quelquefoys*, ont le rire ſacerdotal des augures entre eux & narguent leur Dieu à grand renfort d'ironie.

IBID. — *St St. Cache ce liure : car ioy Ardelio qui vient : lequel le vouldroit veoir.* — Ce mot, dans les auteurs latins, notamment chez Phèdre (liv. 2, fab. 5), qualifie, comme le rappelle La Monnoye, « un curieux ſe fourrant partout, qui veut tout faire & tout ſçavoir. » — Mais qui eſt cet Ardelio dont le nom latin, dérivé d'*ardeo*, ſignifie, comme celui de Phlegon, un boute-feu, un brouillon qui ſe mêle de tout! Quoique Luther figure ſous l'anagramme de ſon nom (*Rhetulus*), au Dial. II, je crois, avec M. Lacour, que c'eſt lui qui figure encore, aux Dial. I & III, ſous le nom d'*Ardelio*, en rapport avec ſon eſprit toujours en éveil & en travail, avec ſa nature ardente & bouillonnante. (V. le *Comment.* du Dial. III, aux mots *Ardelio* & *Phlegon*.) — M. P. Lacroix y voit l'abbé Ardillon, ami de Rabelais : pourquoi! — « *Ardelio* étant Calvin, dit Johanneau, on peut-être même, comme je crois le reconnaître dans le troiſième Dialogue, François Ier, il n'eſt pas étonnant que nos deux *novateurs* redoutent de laiſſer voir leur doctrine à ce prince, qui s'en montra, en France, l'ennemi & le perſécuteur acharné, pendant qu'il la favoriſait & la ſoutenait en Allemagne. » Johanneau voit décidément trop de choſes : Calvin exclut François Ier, & *vice verſâ*. On ne s'attendait guère à voir François Ier ici! D'ailleurs, ſi des *novateurs* doivent ſe cacher d'un prince qui les perſécute, pourquoi ſe cacheraient ils de *Calvin*, un de leurs principaux chefs! — Et puis, ſommes-nous en Galilée ou en France! S'agit-il, en ſomme, de ſaint Pierre, de ſaint Paul, des Juifs &

des Gentils, ou des *novateurs* du XVI^e^ ſiècle!... Tout cela eſt fort incohérent & ſent le fatras : Johanneau avait plus de ſavoir & d'ingénioſité que de juſteſſe d'eſprit, &, comme dans ſon Commentaire de Rabelais (Edit. *variorum*), il ſert pêle-mêle le bon, le médiocre & le mauvais, parfois même l'abſurde.

En réſumé, Byrphanes & Curtalius ont, d'après ce qui précède, mille raiſons pour une de ſe méfier de l'œil perçant d'*Ardelio-Luther*. Ce ſeul trait ſuffirait pour atteſter que ce ſont deux catholiques, ſi un examen attentif du texte n'en fourniſſait d'autres preuves irréfragables.

J'ai inſiſté ſur le ſens réel de ce Dialogue pour deux motifs : c'eſt celui qu'on avait toujours le plus négligé d'expliquer, & l'explication de ce premier acte de la Comédie influe notablement ſur l'intelligence du reſte & ſur la *clef* définitive.

## DIALOGUE II.

P. 13. — *Perſonnages*. — Les noms des quatre perſonnages qui figurent dans ce Dialogue avec Mercure, *Trigabus*, *Rhetulus*, *Cubercus* & *Drarig*, n'ont pas été bien compris par La Monnoye, ſauf celui de *Cubercus*, ſous lequel il a deviné le fameux théologien proteſtant Martin Bucer (*Buccerus* pour *Bucerus*). Dans les trois autres il voit des contemporains plus ou moins obſcurs de l'auteur, Mathias *Garbitus*, de Tubingue, Pierre Turrel, d'Autun (*Thurelus*), & Charles Girard (*Carolus Girardus* Bituricenſis), ou Jean Girard, de Dijon, « mauvais poëte latin de ce tems-là. »

Deux notes de Lancelot ou de Falconet indiquent le vrai ſens de *Trigabus*, tiré de *gaber*, moquer, & de *Rhetulus* (*Lutherus*, Luther). Ce n'eſt donc pas Michault, comme l'avance M. Lacour, qui, le premier, en 1754, « découvrit que Rhetulus était Luther, & non l'obſcur Thurel ». Il lui reſte le mérite d'avoir prouvé que *Drarig*, anagramme de *Girard*, déſigne *Eraſme*, opinion que M. Lacour rapporte ſans l'adopter & ſans en ſaiſir l'importance. — Eloi Johanneau ne voit là, après M. Ch. Nodier, que Girard de Tournus, & *Drarig*, ſelon lui, ne figure, en conſéquence, qu'un alchimiſte cherchant la pierre philoſophale.

Pour conclure, *Trigabus*, ſelon nous, figure ou Bonaventure lui-même, ce *triple gabeur* (1), ou un autre de même trempe, perſonnifiant l'eſprit critique & ſceptique des *libertins*. — *Rhetulus* & *Cubercus* déſignent, ſans conteſte, Martin Luther & Martin Bucer, qui ſe trouvèrent en rapport dans les controverſes religieuſes de l'époque. — *Drarig* n'eſt autre qu'*Eraſme*, comme il eſt prouvé ci-deſſous. — Les trois théologiens ſe diſputent. Eraſme, précurſeur de Luther, lui reproche de lui avoir ravi le fruit de ſes longs travanx; Bucer, dont on ſait l'attitude conciliante au milieu des divers chefs de la *Réforme*, eſſaie de les apaiſer, & Trigabus ſe moque de tous les trois & de leur recherche de la *pierre philoſophale*, c'eſt-à-dire de la vraie religion, ou, d'une façon plus générale, de la *vérité abſolue*.

IBID. — *Ie puiſſe mourir, Mercure, ſi tu es qung abuſeur*, &c. — Eloi Johanneau remarque avec raiſon que *Trigabus*, « qui fait ici le rôle d'un philoſophe », ſe moque non-ſeulement des trois autres perſonnages, mais encore du fils de Dieu lui-même, dès les premiers mots. — Ajoutons que Mercure ou Jéſus-Chriſt entend parfaitement raillerîe.

IBID. — *Quant tu leur dis que tu auois la pierre Philoſophale*. — « Il y a, dit une note de 1732, dans les Contes de Bon. des Periers une irriſion de l'Alchemie ou Pierre Philoſophale, qui a tout autre ſens que ce Dialogue. » Rien de plus juſte : il n'eſt pas, en effet, ici, queſtion de ſe moquer ſimplement des Alchimiſtes, comme dans le joli conte de « la bonne femme qui portoit une potée de lait au marché (2) », où ſe trouvent déjà les principaux traits de la fable de La Fontaine : *La Laitière & le Pot au lait*. Des Periers « compare à cette chimère la vraie religion, la religion de l'Evangile ; ou, au moins, prétend-il que per-

---

[1] Dans la Clef du *Cymbalum*, d'ailleurs très-courte [une page] et de peu de valeur, publiée dans la 2e série du *Bulletin du Bibliophile* de Techner [1836-1837], ce nom est traduit ainsi : « Celui qui *gabe* tous les *trois*. » — Par une ſingulière ſubſtitution, M. P. Lacroix, qui ne discerne pas Erasme dans *Drarig*, est tenté de l'apercevoir dans *Trigabus* !

[2] *Les nouvelles Recreations et joyeux Devis*, nouv. XII.

ſonne n'en a la vraie intelligence. Cubercus ou M. Bucer dit qu'il n'eſt pas poſſible que la *Pierre*, c'eſt-à-dire la table de l'ancienne loi, ſoit de telle vertu qu'elle était, quand elle fut briſée, &c. Des Periers ſe moque des Proteſtants comme des Catholiques, des Chrétiens comme des Juifs, & ne croit pas plus aux uns qu'aux autres ». (El. Joh.) Que l'auteur ait joué ou non, par ſurcroît, ſur le mot *Pierre*, en ſe rappelant la table de l'ancienne loi, ou, comme je le croirais plutôt, le mot de Jéſus : *Tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe*, le ſens général indiqué par Johanneau eſt le bon & il concorde avec tous les détails du Dialogue.—V. p. 23 : « ...*Voſtre pierre ne ſert que a faire des comptes.* »

IBID. — *Par lareine du theatre, ou ilz eſtoyent diſputans* (*comme ilz ont de coſtume*). — Le mot *théâtre* ſignfie ici l'*Egliſe*, où ſe joue le grand *myſtère*. (V. ci-deſſous, p. 82.)

P. 14. — *Ilz feroient merueilles... bref, quilz feroyent toutes choſes & pluſieurs aultres*. — Cette dernière formule revient pluſieurs fois & rappelle le titre de la fameuſe thèſe de Pic de la Mirandole : *De omni re ſcibili & quibusdam aliis*.

« N'eſt-ce pas là, dit Johanneau, une dériſion évidente des miracles de Jésus-Chriſt, des promeſſes qu'il fit à ſes Apôtres & à tous ceux qui croiraient à ſon Evangile! N'eſt-ce pas une ironie de ce qu'on lit dans ce livre ſacré, que Jéſus allait annonçant l'Evangile, guériſſant toutes les maladies ; qu'alors il appela les douze Apôtres, qu'il leur donna pouvoir ſur tous les eſprits impurs, afin de les chaſſer & de guérir toutes ſortes d'infirmités, de rendre la ſanté aux malades, l'ouïe aux ſourds, la vue aux aveugles, de reſſuſciter les morts ; qu'il leur promit que tout ce qu'ils demanderaient à ſon père, en ſon nom, il le leur donnera! Voici, leur dit-il après ſa réſurrection, les miracles que feront ceux qui auront cru : ils chaſſeront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues, ils feront mourir les ſerpents, &, s'ils boivent du poiſon, ils n'en recevront aucun mal ; ils impoſeront les mains ſur les malades & ils leur rendront la ſanté. »

L'alluſion eſt frappante, en effet, & la dériſion ne l'eſt pas moins.

Comparez Rabelais, liv. V, au royaume de la *Quinte Eſſence*, qui « gariſſoyt les malades par chanſons » & ſes officiers (ch. XXII)

« lesquelz blanchissoyent les Ethiopiens en peu dheures, du fond dung penier leur frottans seullement le ventre... aultres tiroyent eaue des pumices, que vous appellez pierre ponce, la pillant long temps en vng mortier de marbre, & luy changeoyent substance... aultres faisoyent de necessite vertus, &c. » Et dans la *Prognostication pantagrueline :* « En autumne l'on vendangera, ou dauant ou aprez. &c. » — A propos de l'hiver : « Tenez vous chauldement. Redoubtez les catarrhes » & autres calembredaines ironiques.

IBID. — *Qui sesbattent a la pouldrette.* — Qui jouent dans le sable. « Ainsi, dit la Monnoye, les Philosophes, en cherchant les pieces de la Pierre Philosophale que Mercure avoit dispersées sur l'arène du Theatre, en passent & repassent le sable entre leurs doigts, comme des enfants qui badineroient. » Comme le remarque Lancelot ou Falconet, ces *badins* de Philosophes font plus : « Ils se jettent de la poudre les uns aux autres. » — Au royaume de la Quinte Essence (liv. V), Rabelais devait montrer celle-c *sassant, tamisant, belutant* & *passant le temps*« auec un grand & beau sas de soye blanche & bleue. »

IBID. — *Pource quil ny a comme point de difference.* — Mercure avoue très-lestement que les pièces de sa pierre mise en poudre & le sable même de l'arène, c'est tout un. Il fait aussi bon marché que *Trigabus* lui-même de la religion, &, quand celui-ci lui dit : *Corbieu! tu les nous as bien mis en besongne, nos veaulx de philosophes,* il répond avec une satisfaction moqueuse : « Nay pas! »

Cela ne veut pas dire : « Pourquoi chercher à distinguer la religion *catholique* des autres religions *chrétiennes*, puisqu'il n'y a pas de différence! » (Lacour) mais : Pourquoi chercher à distinguer la *vraie religion* entre *toutes*! L'une vaut l'autre, & le tout ne vaut pas plus qu'une poignée de sable!

P. 15. — *Ny vne si noble fable.* — « Fable pour *Comédie.* » (Not. de 1732.) Cela est en rapport avec le mot *Theatre* ci-dessus & le mot *mistere* ci-après.

IBID. — *Les myes dareine.* — *Areine*, ici & presque partout en ce Dialogue, est pris dans le sens de *sable*. Plus loin, cependant : « Allons premierement aux *areines* », Des Periers, en jouant sur le mot, le prend dans le sens figuré : aux *arènes* théologiques.

IBID. — *Lung dict que pour en trouuer des pieces... laultre tient que le dormir auec les femmes ny eſt pas bon.* — Le texte porte « *le* dormir » & non « *de* dormir », comme dans le texte de M. Lacour. Celui-ci met en note : « Alluſion à autant de règles liturgiques ou canoniques. » Il y a plus : « Ne penſez-vous pas, comme moi, dit Johanneau, qu'il ſe moque ici des différentes coutumes des ordres religieux, qui ſemblent les partager en autant de *religions,* comme on les appelait ; qu'il ſe moque ſurtout des différentes ſectes chrétiennes & du célibat des prêtres & des moines! » Une note de 1732 avait déjà ſignalé l'alluſion au célibat eccléſiaſtique. — On ne peut s'empêcher de rapprocher ce paſſage de certain endroit du Journal de Louiſe de Savoie, qui avait d'abord favoriſé, avec François Ier, les attaques contre l'Egliſe romaine : « L'an 1522, mon fils & moy commençaſmes à cognoiſtre les hypocrites *blancs, noirs, gris, enfumés, & de toutes couleurs,* deſquels Dieu veuille nous preſerver ; car ſi Jeſus Chriſt n'eſt point menteur, il n'eſt point de plus dangereuſe generation en toute nature humaine. »

De quoi il faut rapprocher encore ce paſſage du *Tiers Livre* de Rabelais (qui parut en 1546), au chap. XXII : « *Comment Panurge patrocine l'ordre des fratres mendians.* — Je ne vous entendz point, reſpondiſt Epiſtemon. Et me ſcandaliſez vous meſme grandement, interpretant peruerſement des *fratres* mendians ce que le bon poete diſoyt des *beſtes noires, faulues & aultres*... Il parle abſolument & proprement des pulces, punaiſes, cirons, mouſches, culices, & aultres telles beſtes, leſquelles ſont *les unes noires, les aultres fauues, aultres cendrees, aultres tannees & baſanees,* toutes importunes, tyrannicques, & moleſtes, non es malades ſeullement, mais auſſy a gens ſains & vigoureux. »

Là, comme dans toute la ſuite de cette tirade de Trigabus, c'eſt le Catholiciſme qui eſt ſpécialement en butte aux ſarcaſmes de l'auteur. Une fois les trois autres perſonnages introduits, c'eſt la *Réforme* qui reçoit les coups de langue de Trigabus & de Mercure en perſonne. Bref & au total, le Chriſtianiſme, les diverſes religions, la haute métaphyſique & la Divinité elle-même ſont brocardés ſans merci par Bonaventure.

IBID. — *Lung dict quil fault auoir de la chandelle, & fuſt ce en plain mydi.* — Chandelle, ici, eſt mis pour *cierge*.

P. 16. — *Promettent rendre raiſon & iuger de tout, des cieulx, des champs Eliſiens*, &c. — C'eſt ce que font les théologiens & métaphyſiciens de toute eſpèce.

IBID. — *Voire iuſques aux petis chiens des garſes des Druydes*, &c. — Les *Druydes* ſont les prêtres, comme au Dial. I, & leurs *garſes* ſont les pſeudo-*Veſtales* dont il y eſt fait mention. — Il eſt queſtion ici encore des déſordres des prêtres, des moines, des religieuſes & des lignées irrégulières qu'ils provignaient. Rabelais, parmi les titres de livres qu'il forge (liv. II, chap. VII), cite : *Lapparition de ſaincte Geltrude a une nonnain de Poiſſy eſtant en mal denfant*.

IBID. — *Il eſt bien vray quil en y a quelques vngs... leſquelz on eſtime en auoir trouue des pieces*. — « L'auteur, ſous ces fictions, déſigne les principaux partis de la religion chrétienne. » (Note de 1732.)

IBID. — *En cigales*, &c. — « Alluſion aux chants eccléſiaſtiques. » (Lacour.) — C'eſt ainſi qu'en l'*Iſle ſonnante* Rabelais (liv. V) nous dit : « Et monagaux daccourir, & monagaux de chanter... Et chantoyent enſemblement : mais ilz auoyent les voix rauques & mal plaiſantes. » Eraſme avait dit : « Puis, ſans ſe mettre en peine d'entendre leurs pſaumes, ils ſe croient aſſez doctes en en retenant le nombre... Et quand ils chantent en chœur, ils s'imaginent charmer le ciel par leur muſique d'âne. » (*Elog. de la Folie.*)

Dans le livre des *Adages* d'Eraſme, en latin, on trouve ceci, à l'art. *Cicada vocalior :* « Dicebatur in hominem impendio garrulum, aut admodum muſicum, propterea quod hoc inſectum..... cantu potiſſimum delectetur. Et puellas quaſdam, ita muſicæ deditas, ut neglecto cibo, perituræ fuerint inedia, in cicadas a Diis mutatas, narrat apud Platonem Socrates. » (*Eraſmi Roterodami Adagiorum Chiliades quatuor*, &c. Venetiis, in ædibus Aldi... M. D. XX.)

IBID. — *En perroquetz iniurieux, non entendans ce quilz iargonnent*. — Ce ſont les prédicateurs, qui invectivaient leurs adverſaires ou les gens de croyance contraire. Eraſme dit encore des théo-

logiens : « Ils ſe jettent ſur vous comme des ours en fureur... C'eſt en criant : *A l'hérétique ! à l'athée !* qu'ils font trembler ceux qu'ils n'entraînent pas. »

IBID. — *Daultres en aſnes propres a porter gros faix*, &c. — C'eſt-à-dire le commun des fidèles portant la charge de tout l'édifice religieux & pâtiſſant du contre-coup de toutes les querelles entre les diverſes doctrines, ſans jamais ſe laſſer de ſon rôle de ſouffre-douleur. L'un des annotateurs de 1732 n'a vu là que « les Huguenots & les autres Novateurs, à qui on faiſoit ſouffrir divers maux en ce tems-là ». Le ſens eſt plus large.

IBID. — *A bon eſcient*, c'eſt-à-dire : *Tout de bon ! En es-tu bien ſûr !*

IBID. — *Ie te meneray au theatre, ou tu verras le miſtere.* — Comme ci-deſſus, *théâtre* eſt là pour *égliſe*, & il eſt queſtion du *myſtère* de l'Euchariſtie, en particulier, & de la religion, en général ; l'auteur joue ſur le mot *miſtere*, par alluſion aux *myſtères* qu'on joua primitivement dans les égliſes, plus tard au théâtre, & qui furent les premiers eſſais de l'art dramatique au moyen-âge. Lancelot ou Falconet en avait fait la remarque.

IBID. — *Oſte ta verge*, &c., *ilz ne te cognoiſtront iamais ainſi*, c'eſt-à-dire : « Défais-toi de tes attributs ordinaires, montre-toi tel que tu es, & ils ne te reconnaîtront jamais pour leur Dieu. »

P. 17. — *Quel Proteus ou maiſtre Gonin tu es.* — Le *maître Gonin*, qui vivait ſous François 1^er^, fit, « par ordre de ce Roy paroître nuës en bonne compagnie les dames de la Cour. » (Brantôme, Diſc. I, t. I des *Dames galantes*.) Ce nom était devenu proverbial pour déſigner un maître en tours de paſſe-paſſe. Le rapprochement avec Mercure ou Jéſus-Chriſt n'eſt rien moins qu'édifiant.

IBID. — *Ou tu eſtois vng beau ieune gars, tu tes faict deuenir vng viellart tout gris... par la vertu des motz que ie tay veu cependant mormonner entre tes leures.* — « Ne reconnaiſſez-vous pas là encore une parodie de la transfiguration de Jéſus-Chriſt, une ironie du fils qui eſt égal à ſon père & auſſi *vieux* que lui, & ſurtout de la tranſſubſtantiation & des paroles de la ſainte Cène & de la Meſſe, qui opèrent un changement pareil ! » (El. Joh.)

IBID. — *Ie paieray tout ce que tu vouldras.* — Allusion au caractère vénal de la plupart des choses de la religion. — « La transformation promise par Mercure me paraît une allusion au mystère de la résurrection. » (Clef du *Cymbalum*, déjà citée. — Techener.)

P. 18. — *Cubercus.* — « Martin Bucer, né à Strasbourg, vers la fin du XV^e^ siècle, mort à Cambridge, en 1551, après avoir essayé d'introduire un schisme dans la nouvelle Église, se soumit à Luther & décida le grand réformateur Ulric Zwingle à en faire autant. » (Lacour.) Le même critique a raison d'ajouter, à propos du passage où *Cubercus* rappelle *Rhetulus* au devoir qu'ont les chrétiens de s'entr'aimer : « C'est bien l'auteur de la réconciliation de Zwingle & de Luther qui vient de parler là. »

IBID. — *Mercure... veut que nous nous entraymions.* — « Des Periers profane ici la fraternité que l'Évangile prescrit aux chrétiens. » (Note de 1732.) Disons plutôt que, par une ironie fort juste, il en fait ressortir le peu de réalité par la bouche même d'un des plus illustres parmi ceux qui prétendaient représenter le christianisme pur.

IBID. — *Drarig.* — On ne saurait voir dans ce personnage *Gérard Roussel*, le prédicateur favori de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, qu'elle fit nommer évêque d'Oloron & qui était partisan des idées nouvelles, bien que cette opinion, soutenue par M. P. Lacroix, vaille infiniment mieux que celle de La Monnoye ou de Charles Nodier. Gérard Roussel n'était pas un personnage assez important pour figurer entre deux hommes tels que Luther & Martin Bucer. Aussi avais-je déjà l'idée que le nom de *Drarig* désignait probablement *Érasme*, fils naturel d'un nommé *Gérard* Praët, &, comme tel, nommé d'abord *Gerardus Gerardi* (1), lorsque la lecture d'une note de Michault (2) est venue confirmer ce soupçon & le changer en certitude. En voici les principaux passages : « Un véritable sçavant, qui ne passe point sa vie à des vetilles & à des rapsodies littéraires, m'a fait part de son sentiment (sur *Dra-*

(1) V. BAYLE, au mot *Érasme*, et la *Biog. Didot* (art. de Hœfer).

(2) *Mélanges histor. et philolog.*, par M. MICHAULT, avocat au Parlement de Dijon. -- Tilliard, Paris, 1754, t. I, p. 145.

*rig*)... La remarque de ce ſçavant me ſemble très-juſte ; on peut aſſurer, du moins, qu'elle n'a pas le ridicule d'une conjecture en l'air. — *Drarig*, dans le Dial. II du *Cymbalum mundi*, eſt évidemment l'anagramme de *Girard*. Mais quel eſt ce Girard, qui figure avec Luther & Bucer, déguiſés en *Rhetulus* & *Cubercus* ! Je penſe que c'eſt le fameux Éraſme... Girard eſt le même nom que *Gérard* ou *Gérart*... Éraſme s'appela d'abord *Gerard de Gerard*, &c. — Éraſme écrivit contre Luther, en 1522, ſur l'article du libre arbitre, & Luther lui répondit avec ſa vivacité & ſa hauteur ordinaires... Auſſi l'auteur du *Cymbalum* met-il *Drarig* aux mains avec *Rhetulus*, & la querelle eſt aſſez animée. *En voyla*, dit Drarig, *vne piece qui eſt de la vraye*... Cette pièce eſt l'article conteſté. Plus bas, *Drarig* ſe plaint que *Rhetulus* lui *a fait perdre en vng moment tous* ſes *labeurs depuis* 30 *ans*. Au temps de la conteſtation, Éraſme avoit 55 ans : il pouvoit donc y avoir 30 ans qu'il étudioit la religion... Je remarque, de plus, que *Drarig* & *Cubercus* ne ſe parlent point, parce que Bucer & Éraſme n'ont eu aucun démêlé. Il paroit par pluſieurs endroits des ouvrages d'Eraſme qu'il eſtimoit Bucer, qui étoit beaucoup plus modéré & plus traitable que Luther. » M. Lacour, qui avait lu cette note excellente, ne laiſſe pas d'écrire, au ſujet du nom de Drarig ou Girard : « Nous penſons que Des Periers l'a pris *au haſard parmi les plus communs*, ne voulant pas mettre en jeu perſonne. » C'eſt vraiment fermer les yeux de parti pris. — Éraſme était mort depuis peu (1536), lorsque parut le *Cymbalum*.

P. 19. — *Ien ay quinze ou ſeze pieces entre leſquelles ie ſuis bien aſſeure quil en y a quatre*. — « Cubercus ou Bucer déſigne clairement, par les quinze ou ſeize pièces de la pierre philoſophale, les livres de la Bible (1), & par les *quatre pieces pour le moins qui ſont de la plus vraye*, les quatre grands Prophètes, ou plutôt les quatre Evangiles, dont il avait publié les *Explications*. » (El. Joh.) C'eſt des quatre Evangiles qu'il s'agit effectivement & du livre de Bucer, qui profeſſa la théologie avec éclat à Strasbourg, pendant

(1) Ou « les Evangiles apocryphes » (P. Lacroix).

vingt ans, & qui, ainſi que le rappelle Johanneau, était regardé par le cardinal Contarini « comme le théologien le plus redoutable qu'eurent les hétérodoxes. » Plus loin, repondant à Cubercus, « Mercure ſe moque de ſes quinze pièces de la pierre philoſophale & le met au défi, en le priant de lui convertir en écus quinze livres de monnaie qu'il a en ſa bourſe. » (El. Joh.) Continuation de la même alluſion, ſous une forme dériſoire. On voit que, pour Mercure, toute cette *pierraille* ne vaut pas un rouge liard.

P. 20. — *Il ne le fault pas prendre ainſi*, &c. — Critique acerbe des ſubtilités théologiques & métaphyſiques.

P. 21. — *Car non ſeulement ie tranſmue les metaulx, comme l'or en plomb* (*ie vous dy le plomb en l'or*). — Le *lapſus linguæ* de Rhetulus eſt d'un effet comique irréſiſtible : Des Periers raille ces abſtracteurs de quinteſſence, ces docteurs en ſcience abſconſe, alchimie morale ou religieuſe, qui, croyant faire merveille, tranſforment en plomb l'or de la franche nature.

IBID. — *Mais auſſi ien fais tranſformation ſur les hommes*, &c. — Comme l'ont remarqué Eloi Johanneau, MM. P. Lacroix & Lacour, tout ce paſſage eſt une alluſion aux conſéquences de la *réforme* de Luther, aux changements & même aux bouleverſements extraordinaires qu'elle amena. La défrocation générale qui s'enſuivit dans les États proteſtants, les mariages entre prêtres ou moines & religieuſes, dont Luther & Martin Bucer donnèrent l'exemple ; les renverſements de fortunes & de ſituations, tout cela juſtifie amplement les paroles orgueilleuſes de Rhetulus. Quant au paſſage : *Ceux qui ſe ſoloient habiller a la Bouhemienne, ie les fais accouſtrer a la Turque*, M. Lacour ne veut le prendre que dans ce ſens de bouleverſement radical de toutes choſes. Dans les notes de 1732, on y voit une alluſion aux Huſſites, ſortis de Bohême : « Les Lutheriens & Calviniſtes ont eu dans ces derniers tems beaucoup de conformité de ſentiment avec ces Huſſites. Des Periers dit ici qu'ils ſe ſont accouſtrés à la Turque, c'eſt-à-dire que, dans les guerres qu'ils ont excitées, ils ont commis pluſieurs inhumanités. » Il n'eſt guère raiſonnable de prêter ce langage à Luther lui-même. Il ſerait plus ingénieux de croire que celui-ci ſe vante de traiter mal (*à la turque*) ceux qui étaient attachés aux doctrines de Jean

Huss (*habillés à la bohémienne*), comme le suppose M. P. Lacroix. J'estime, avec Johanneau, dans une de ses interprétations (car il les multiplie sans toujours les accorder), qu'il est fait allusion plutôt à l'alliance que François Ier, allié des princes protestants d'Allemagne, venait de conclure avec le Sultan ou *Grand-Turc*, contre l'ennemi commun, Charles-Quint. Les sectateurs de Luther, dit Johanneau, tenaient pour assuré « qu'il y avoit alors deux Ante-Christs, le Pape & le Turc;... mais, des deux, c'était au Pape qu'ils portaient le plus de haine. De là leur devise : *Plutôt Turcs que Papistes*. » — Mais il n'a pas bien saisi le sens de ces mots : *à la bohémienne*, faute de s'être souvenu que la Bohême avait, avec la Hongrie & la Pologne, servi de boulevard au monde chrétien contre les Ottomans, du XVe au XVIe siècle. Ainsi, dans la coalition soulevée par le cardinal Julien Cesarini & le pape Eugène IV contre les musulmans & qui échoua au sanglant combat de Varna, en Bulgarie, figurait (avec Jean Hunyade) le roi de *Bohême*, de Hongrie & de Pologne, Wladislas, qui resta sur le champ de bataille. Même rôle est joué par Louis II, roi de *Bohême* & de Hongrie, tué à la bataille de Mohacz (1526). Alors, pour lutter contre Ferdinand d'Autriche, proclamé roi des deux pays, Jean Zapoly, qui lui dispute la Hongrie, s'allie avec les Turcs, la France & les confédérés de la Ligue de Smalkalde. Une partie de ces princes allemands, qui jadis couraient sus aux Turcs, *à la bohémienne*, en viennent donc à s'accommoder *à la turque*, dans l'intérêt de la cause luthérienne.

IBID. — *Par toute la Grece*, c'est-à-dire par toute l'Europe, où la France est prise pour l'Attique, & *Lyon* pour *Athènes*. (V. *Comm.*, p. 67.)

IBID. — *Ce que a laduenture il nest pas possible de trouuer & qui (peult estre) ny est pas.* — Mercure ou Jésus-Christ se renie lui-même ici sans vergogne, en parlant ainsi de la pierre philosophale qu'il avait affecté de montrer & d'apporter en don au monde, comme le lui rappelle Trigabus, au début du Dialogue, lorsqu'il le traite d'*abuseur*, de *caut varlet*. (V. plus bas ces mots : *En cuydant trouuer la chose laquelle nest point*, plus péremptoires encore.)

P. 21-22. — *O poures gens*, &c. — « Voilà où, de par le pamphlétaire, Jéſus-Chriſt tombe au rang des fourbes. » (Lacour.) Trigabus l'a bien nommé crûment, en face, un *maître Gonin*. « C'eſt ici le diſcours d'un impie » dit l'édit. de 1732. — « Le proteſtant a diſparu, le *libertin* ſe montre ſeul » ajoute M. P. Lacroix.

P. 22. — *De veſſies que ſont lanternes, & de nuees que ſont poilles darain.* — Vieux proverbe cité par Rabelais, liv. V, ch. XXII.

IBID. — *Les beliſtres ſont de beſoing au monde.* — On ſait que Luther n'entendait point laiſſer dégénérer la *Réformation* en émancipation univerſelle des claſſes aſſervies. — *Beliſtres* doit ſe traduire ici par *gueux*. Beliſtre (gueux ou mendiant) « vient de *baleſtrius*, goujat qui ſervait les machines de guerre au moyen-âge. » (P. Lacroix.) — Dans la guerre des Payſans, qui eut lieu de ſon temps (1522-1526), en Allemagne, Luther excita les princes contre Thomas Münzer & ſes partiſans avec une furie aveugle & féroce, qui ne s'arrêta pas même devant la défaite, les ſupplices & la mort de ces malheureux.

P. 23. — *Egineta.* — Paul d'Egine, célèbre médecin grec du VII^e ſiècle.

IBID. — *Ce qui neſt trouue ſe trouuera.* — « C'eſt le mot de l'Évangile ; *Quærite & invenietis.* » (P. Lacroix.)

P. 24. — *Ce ſot ieu de barbue & perpetuelle enfance.* — La Monnoye prend *barbue* pour un ſubſtantif & veut y voir le jeu de la *baboue*, mentionné par Rabelais & dans lequel les enfants ſe touchaient au viſage « pour voir à qui riroit le premier ». Lancelot ou Falconet, relevant cette plaiſante mépriſe, dit très-ſenſément : « *Barbue*, de même que *perpétuelle*, eſt l'épithète d'enfance, pour donner à entendre que ces vieillards qui s'amuſent à chercher la pierre philoſophale ſont des *enfans barbus*, des *vieillards en enfance, bis pueri ſenes.* »

IBID. — *Des naueaulx, ilz en ont belles lettres.* — C'eſt ainſi qu'on a dit plus tard : « Ah ! le bon billet ! » — L'emploi de cette locution : *Des naueaulx*, qui ſe retrouve preſque identiquement dans la langue de nos jours & qu'on ſerait tenté de prendre pour une gaminerie moderne, eſt curieux à noter.

P. 25. — *Le Senateur Venulus.* — M. Lacour a raiſon de dire

qu'on s'égare en voulant chercher ici le maſque d'un perſonnage réel ; mais pourquoi veut-il, avec M. Lacroix, qu'il ſoit fait allu-ſion, dans le *ſouper* dont parle Rhetulus & auquel l'a convié le ſénateur « au hault bout de la table », à la belle figure que Luther y faiſait ! Ce moyen de lever la ſéance ne ſignifie rien de plus que l'apparition du petit laquais Galopin, venant dire : « Madame, on a ſervi ſur table », à la fin de la *Critique de l'Ecole des Femmes* de Molière.

Eloi Johanneau a été juſqu'à reconnaître ici Calvin, qu'il avait déjà reconnu dans *Ardelio*, & cela parce que *ſénateur* vient de *ſenex*, vieillard, & *Calvin* de *calvus*, chauve : point d'autre raiſon ! S'il exiſte une alluſion, elle eſt toute dans la formation du mot *venulus*, & imperſonnelle, s'appliquant à la *vénalité* des offices introduite en France par Louis XII, prédéceſſeur de François Ier. Cette obſervation eſt de La Monnoye, qui, après avoir noté ce nom propre au XIe liv. de l'*Enéide* de Virgile & au XIVe liv. des *Métamorphoſes* d'Ovide, ajoute : « La première ſyllabe du Venulus de Virgile & d'Ovide eſt brève... Je crois longue, au contraire, celle du ſénateur Venulus, ainſi nommé apparemment *a veneundo*, par un trait piquant, pour marquer que ce n'étoit point par ſon mérite qu'il avoit acquis charge, mais par argent. » On ne voit pas pourquoi M. Lacroix trouve ſi mauvaiſe cette explication, à l'appui de laquelle on peut rappeler le nom propre de *Cerdonius*, employé à la fin du Dial. ſuivant & forgé par l'auteur dans un eſprit analogue.

IBID. — *Et tout par le moyen de ma pierre philoſophale.* — On trouve dans le liv. V de Rabelais comme un écho de ces paroles (chap. XXXI), dans la deſcription de ce beau pays de *Satin*, où tout n'eſt que menſonge, où l'on voit tant d'artiſans de fables « en tapinoys eſcripuans de belles beſongnes, *& tout par ouy dire* » ; où l'on voit « derriere une piece de velours figuré à fueille de *menthe* » nombre de gens apprenant le métier de « teſmoingnerye », pour en vivre « honneſtement... rendans leur teſmoingnage de toutes chouſes a ceulx qui plus donneroyent par iournee, *& tout par ouy dire* ». Rabelais ne s'eſt-il pas ſouvenu du *Cymbalum !* Le ſens lucianeſque du perſifflage de Bonaventure n'avait pas

échappé aux critiques du XVIII^e^ ſiècle, bien qu'ils aient dû atténuer l'expreſſion de leurs *ſoupçons*.

Dans les notes de La Monnoye, réimprimées en 1732, on lit, au ſujet de ces paroles : *Quand tu leur diz que tu auois la Pierre philoſophale*, que l'auteur « prétend ici ridiculiſer celui qui nous apporta, deſcendant des cieux, la vérité éternelle, vérité qui, par les diviſions qu'elle a cauſées, a (s'il eſt permis de le dire) bouleverſé tout l'Univers ; permettant qu'à cauſe d'elle il ſe remplît de ſchiſmes, d'hereſies, d'opinions extravagantes, &c. Je dirois encore que la ſuite du diſcours que Trigabus tient ici eſt une raillerie impie & outrée de ce que cette vérité a opéré, quand elle a commencé de s'établir ici-bas & qu'on a affecté d'y mêler des contradictions & des opérations ridicules pour la mieux détruire. »

Quant aux *repues franches* dont parle Trigabus, c'eſt une alluſion, non-ſeulement aux revenus de l'Egliſe romaine, comme le dit M. Lacroix, mais au revenant-bon de tous les cultes : c'eſt ainſi que le proteſtantiſme fit ſon butin aux dépens du catholiciſme.

IBID. — *Vne dame laquelle demeure*, &c. — « Probablement Diane de Poitiers », dit Voltaire (notes ſur le *Cymbalum*). Pourquoi ! Cette déſignation eſt bien vague, & je crois qu'elle ne cache rien. C'eſt un ſimple tour de langage pour arrêter le Dialogue.

P. 25-26. — *Ie ne lay point entendu & croy quil ne ma rien dict.* — Encore une raillerie de la parole du Chriſt.

P. 26. — *Or ie reuiens a moy meſmes*, &c. — Ainſi, ſuivant Trigabus, ce que cherchent tous les autres, Luther, Bucer, Eraſme, &c., *n'eſt point*, & c'eſt folie d'en attendre *quelque cas ;* les promeſſes du Chriſt, la parole de Dieu, voire ce qui eſt au bout de ces paroles, ſans doute la vie éternelle, « cieulx, champs Eliſiens, &c. » ne ſont point choſes qu'il faille eſpérer, mais « belle pure parolle », & malheureux « qui eſpère choſe impoſſible ! »

Ce Dialogue, comme on le voit & comme l'avait preſſenti La Monnoye ou un de ſes collaborateurs, renchérit ſur le premier. & Mercure (Jéſus-Chriſt) y joue le perſonnage de quelqu'un qui ſe laiſſerait naſarder & ſe naſarderait lui-même en ſe tenant les

cotes. La tradition qui fait de Bonaventure un contempteur du chriſtianiſme & de la divinité eſt-elle aſſez juſtifiée!

## DIALOGUE III.

P. 27. — *Cupido*. — Cupido ou le dieu d'Amour repréſente ici les inſtincts les plus doux &, en même temps, les plus irréſiſtibles de la nature humaine. On verra plus loin que Des Periers lui met dans la bouche des couplets imités de certaines chanſons de ſon ami Marot, qui avait publié, en 1532, un poème intitulé *Le Temple de Cupido* & peint avec ſa grâce ordinaire,

« Ce ieune enfant, Cupido Dieu d'aymer. »

Ibid. — *Celia*. — Johanneau, après La Monnoye, croit que ce nom vient de la maîtreſſe d'Angerianus ou Girolamo Angeriano, ainſi nommée, & dont ce poète accuſe les rigueurs dans ſon Ερωτοπαίγνιον, publié à Naples, en 1520. M. Lacroix obſerve que ces poéſies amoureuſes « étaient à peine connues en France, à cette époque, avant qu'on les eût réimprimées à Paris », & il propoſe de reconnaître ici l'héroïne romaine *Clelia*, que l'auteur aurait priſe « comme type de la virginité », ou la *Délie* de Maurice Scève, de Lyon. Enfin, avec Johanneau, il y voit le maſque de la reine de Navarre ; comme ſi *Cupido*, plus loin, eût oſé parler de Marguerite ſur un ton auſſi leſte : « Or elle eſt bien, la bonne dame, elle en a ce quil luy en fault! » — « Sous le nom de Célie, dit M. Lacour, Des Periers ne cache qu'une femme amante, priſe en général ; ſon but, dans une partie de ce Dial., a été de prouver que l'amour avait plus d'influence ſur l'humanité que n'importe quelle religion. Par une bonne raiſon, l'auteur n'a pu faire alluſion à Marguerite de Navarre : il la met en ſcène ſous le noin de Minerve dans ce Dial. même. » Le nom de *Celia*, ſelon Johanneau, doit avoir été formé du grec χηλέω, charmer par la douceur du chant ou de la voix, attirer, ſéduire. — Comment tous ces commentateurs n'ont-ils pas ſongé que *Celia*, pour *Cælia* (*dedita cælo*), déſigne très-naturellement ce perſonnage, dans

lequel tout indique une nonne (vouée au ciel), déplorant les renoncements du cloître pour revenir à la douce loi de nature & d'amour! Notez encore que *Celia* ou *Cælia* peut venir de *Cælius*, nom d'une des ſept collines de *Rome*, ce qui convient également pour une nonne, ſerve de l'*Egliſe romaine*.

IBID. — *Phlegon*. — « *Phlegon* eſt un cheval qui parle & ſe plaint de celui qui eſt monté deſſus. Son nom grec, qui eſt celui d'un des quatre chevaux du Soleil, eſt le participe préſent de φλέγω, brûler, enflammer, embraſer, mettre en feu, être ardent. Il ſignifie donc un alezan brûlé (1), ardent, & doit déſigner le peuple, qui, comme ce cheval qui rue & parle, ſe révolta en Saxe d'abord, puis dans preſque toute l'Allemagne ſeptentrionale, contre Charles-Quint, pour ſoutenir la doctrine de Luther, & fit entendre ſes doléances, ou plutôt ſes remontrances, à la diète de Spire, en 1529, où les Luthériens acquirent le nom de *Proteſtants*, pour avoir proteſté contre les actes de cette aſſemblée & de celle de Ratisbonne, & à celle d'Augsbourg, en 1530, où ils préſentèrent leur confeſſion de foi, & dans laquelle il fut ordonné encore, par un édit de l'Empereur, de ſuivre la religion de l'Egliſe romaine, lequel fut ſuivi de la ligue offenſive & défenſive de Smalkalde, entre les princes proteſtants, à laquelle s'aſſocia François Ier. » (El. Joh.) — Si Phlégon fait, en effet, alluſion, comme je le crois, non uniquement au bas clergé ou aux moines, eſclaves de la papauté & des abbés commendataires (opinion de M. Lacour), mais au peuple opprimé par l'Empire, ſoutien de l'Egliſe, & ſurtout aux proteſtants allemands en voie d'émancipation, on conçoit que l'auteur nous le donne pour un cheval du *Soleil*, c.-à-d. de l'*Empereur*, qui jouait le rôle du ſoleil en Europe & principalement en Allemagne (2). A ce propos, Johanneau rappelle auſſi le mot célèbre de Charles-Quint, diſant qu'il parlait eſpagnol à Dieu, français aux hommes, allemand aux chevaux ou à ſon cheval.

---

[1] Cette remarque vient de La Monnoye.

[2] Comme le soleil, qui ne se couche jamais, son pouvoir embrassait l'ancien monde et le nouveau, dû aux Christophe Colomb, Fernand Cortez, etc.

IBID. — *Statius*. — « Parmi les anciens Latins, dit La Monnoye, c'était un nom de valet, comme l'a remarqué Aulu-Gelle, liv. IV des *Nuits attiques*, ch. XX (1), où, de plus, il rapporte ce fait, que notre auteur a eu en vue, ſavoir que les Cenſeurs, dans une revue qu'ils faiſoient des chevaliers romains, ayant demandé à l'un d'eux pourquoi, frais & dodu comme il étoit, ſon cheval étoit ſi maigre : « C'eſt, leur répondit-il, que je prends moi-même ſoin « de ma nourriture, & que je me repoſe de celle de mon cheval « ſur mon valet Statius. » Le juriſconſulte Maſurius Sabinus, dont Aulu-Gelle cite tout au long le paſſage, ajoute que la réponſe du chevalier ayant paru peu reſpectueuſe, il avoit été dégradé & mis au rang des taillables. » Johanneau ajoute, à propos de ce *Statius :* « Son nom, qui ſignifie *qui ſe tient debout, deſſus* ou *auprès, ſans bouger*, qui veut le *ſtatu quo*, doit, par conſéquent, déſigner Charles-Quint ou François Ier. » Ce complément d'explication eſt ingénieux. Mais, au ſujet de François Ier, diſons une fois pour toutes, en réponſe aux fantaiſies de Johanneau, qui le voit un peu partout, que Des Periers ne ſe fût pas plus riſqué à le brocarder que ſa noble protectrice, Marguerite d'Angoulême, & que, dans ſon enthouſiaſme pour un prince brillant, dont les proteſtants mêmes & les libres penſeurs, ſes victimes, s'obſtinèrent longtemps à ne voir que les beaux côtés, eſpérant toujours le ramener, il n'eût pas conçu l'idée d'une telle agreſſion, lui qui, dans ſon plaidoyer *Pour Marot abſent contre Sagon*, publié en 1537, comme le *Cymbalum*, s'écrie par quatre fois : « O roy Françoys ! » avec un élan d'une ſincérité évidente, à propos des injures vomies, dit-il, contre Marot :

« Par ce Sagon expreſſement vomyes,
« Pour offenſer les Muſes tes amyes ! »

*Statius*, ſelon moi, déſigne plutôt l'agent de la tyrannie que le tyran lui-même : car c'eſt un nom de valet. Ce ſerait donc la perſonnification des ſuppôts du maître, & non le maître en perſonne.

---

[1] Précisément, il est question des *Nuits attiques* au Dial. IV. Des Periers en avait donc le souvenir présent.

IBID. — *Ardelio.* — Johanneau obſerve que ce nom latin, dérivé d'*ardeo*, eſt analogue à celui de *Phlegon* & oppoſé à celui de *Statius*. Comme je l'ai dit (p. 75, *Comment.* du Dial. I), je vois ſous ce maſque le bouillant & entreprenant Luther, prenant le parti du peuple-cheval, *Phlegon*, contre l'indigne palefrenier *Statius*.

IBID. — *Comment il peult auoir ſi belle patience.* — C'eſt de Jupiter que parle Mercure, jouant l'étonnement de ce que ce Dieu ne s'eſt pas déjà vengé, lui qu'on prétend avoir été jadis ſi « tempeſtatif », de l'eſcamotage de ſon livre, « où eſt toute ſa preſcience. »

IBID. — *Mais encores... ilz luy en ont enuoye vng au lieu dicelluy, contenant tous ſes petis paſſetemps damours & de ieuneſſe.* — D'après l'énumération qui ſuit des aventures galantes de Jupiter, on voit que ce livre eſt celui de la Fable, de la Mythologie païenne. Tel eſt le ſens apparent; mais le ſens réel, réſultant de l'enſemble de l'ouvrage & des détails de ce Dial., au ſujet des pratiques chrétiennes & catholiques, eſt celui-ci : Ils ont ſubſtitué aux doctrines du chriſtianiſme leur tradition païenne, le paganiſme de leur Égliſe romaine, où ſe retrouvent, avec des mœurs à l'avenant, les mille & une fantaiſies du Dieu de l'Olympe mythologique. En un mot : ils ont ramené Dieu au paganiſme par leurs fables & leurs déportements, dont ils lui ont fait cadeau en s'emparant de ſon nom & de ſon livre pour s'en targuer & en trafiquer.

P. 28. — *En Diane, en Paſteur*, &c. — En Diane pour Calypſo, en paſteur pour Mnémoſyne, en feu pour Egine, mère d'Eaque, en aigle pour Ganymède & pour Aſtérie, fille de Céus, métamorphoſée en caille, en ſerpent pour Proſerpine.

IBID. — *Penſez ſi Iuno trouue vne foys ce liure & quelle vienne a lire tous ces beaulx faictz, quelle feſte elle luy menera.* — Quelques lignes plus haut, on voit que Jupiter penſait avoir fait ſes fredaines *a cachette de Iuno, des dieux & des hommes*, c'eſt-à-dire que le Dieu chrétien penſait avoir caché à la Chrétienté, aux fidèles, grands ou petits, ſes rapports avec le Paganiſme : que ſera-ce ſi l'on s'en aperçoit, & quelle fête va-t-on lui mener! Le *Chriſtianiſme* ſera compromis auprès de la *Chrétienté*. Ce ſens

me paraît le ſeul plauſible. Si l'on prend Junon pour le maſque de l'Egliſe dirigeante ou Clergé, comme on pourrait y être porté par ce paſſage : « Memoire à Mercure... de par Iuno » &c., un peu plus loin, l'eſprit du Dial. devient inintelligible, & les paſſages : *Penſez ſi Iuno*, &c., & : *a cachette de Iuno*, ſont en contradiction complète avec la ſuite, puiſque Dieu peut bien croire que ſes attaches païennes ſont ignorées de la *Chrétienté*, mais non de l'*Egliſe* même, qui apparaît préciſément ici comme l'auteur de toute corruption & du paganiſme reſtitué ſous couleur de catholiciſme.

IBID. — *Ie me fuſſe rompu le col, car ie nauois pas mes talaires aux pieds pour voler*, c'eſt-à-dire : Je n'étais pas coſtumé & accoutré en Dieu. Mercure parle toujours comme un Dieu de comédie.

IBID. — *Ceſtoit la veille des Bacchanales, il eſtoit preſque nuyt.* — Comparez (fin du Dialogue IV) : *Ou demain, qui eſt le iour des Saturnalles.* — N'y a-t-il pas, dans ces deux paſſages, une alluſion bien claire à la prochaine émancipation des eſprits & des actes, qu'eſpérait, à laquelle aſpirait & travaillait le groupe des Rabelais, des Bonaventure, &c.!

IBID. — *Car il me ſembloit bien bon homme.* — Ce n'eſt pas le *relieur* qu'il faut accuſer, c'eſt-à-dire : Ce ne ſont pas les Proteſtants qui ont eſcamoté le chriſtianiſme : ils ont rapporté au Chriſt ce qu'ils avaient reçu de lui.

IBID. — *Ces meſchans auec leſquelz ie beu en lhoſtellerie du Charbon blanc.* — L'hôtellerie dont il s'agit eſt l'Egliſe catholique (v. *Comment.* du Dial. I) & le *charbon blanc* déſigne l'*hoſtie*. M. Lacour remarque, dans ſes notes ſur le Dial. IV, que « *Jean-le-Blanc* était le nom dériſoire que certains huguenots donnaient, au XVI^e^ ſiècle, à l'hoſtie conſacrée. Voy. la *Légende véritable de Jean-le-Blanc*, 1677. » Mais il ne s'eſt pas aviſé d'en profiter ici. La reſſemblance entre ces deux appellations & la concordance qui ſe dégage de plus en plus entre le ſens de ces détails & le rôle joué par Byrphanes & Curtalius, au Dial. I, confirme l'interprétation que j'en ai donnée.

P. 29. — *Ce vieulx raſſote... Ne pouuoit il pas auoir veu autres-*

*foys*, &c. — Il raille la prefcience de Dieu, comme il avait raillé ſa foudre & ſa ſageſſe.

IBID. — *Ou que le liure fuſt faulx.* — La pointe eſt droite & d'une audace inouïe.

IBID. — *Or ſil ſen courrouſſe, quil ſen deſchauſſe.* — « On dirait aujourd'hui, d'une façon plus vulgaire : Qu'il aille ſe coucher ! » (Lacour.) La forme de ce dicton, quoi qu'en diſe M. Lacour, dénote une ſorte d'aſſonance entre *courrouſſe* & *deſchauſſe*, dans la prononciation de l'époque.

IBID. — *De par Iupiter laltitonant ſoit faict vng cry publique.* — Johanneau prétend que « ce troiſième Dial., étant une ſuite de l'aventure du Livre du Deſtin, devrait être placé immédiatement après le premier, d'autant plus que la deuxième deſcente de Mercure du ciel en terre, pour faire à Athènes un *cri public* du Livre du Deſtin, qui lui a été changé, doit être une allégorie de la ſeconde proclamation ou publication de l'Evangile par Luther & Calvin », & encore : « N'eſt-il pas évident que l'auteur, tout en ſe moquant de la prefcience que Jupiter ou Dieu le père devrait avoir & de la vaine ſcience des aſtrologues, à laquelle il la compare, fait alluſion à l'édit de Charles-Quint contre les proteſtants ou de François Ier contre les calviniſtes ! » — La ſeule choſe admiſſible ici eſt l'alluſion aux efforts & aux manifeſtes de la *Réforme*, en quête du vrai Chriſtianiſme, « dérobé par l'Egliſe romaine », criait-elle partout. Le ſurplus eſt contradictoire & mal fondé. Johanneau ne comprend pas que les quatre Dialogues ſe ſuivent très-bien & indiquent : le premier, les débuts de la *Réforme*, ſe heurtant aux réſiſtances du catholiciſme ; le ſecond, les divagations & les luttes inteſtines des *Réformateurs* mêmes ; le troiſième, les doctrines, les traditions, les pratiques religieuſes & la tyrannie morale, aux priſes avec la loi de *nature ;* & le Dial. IV, la révolte, ou plutôt la révolution générale des eſprits, figurée par les *Lettres venues des Antipodes inferieurs*, & ſe couvrant, en préſence des dangers qu'offre la témérité d'Hylactor, du maſque prudent de *Pamphagus*, ſobriquet de Rabelais.

IBID. — *Pour ſon vin*, c'eſt-à-dire en guiſe de *pourboire*.

IBID. — *Ou il pourra auſſi bien deuiner... que les aſtrologues.* —

Assimilation impie entre la prescience des astrologues & celle de Dieu.

P. 29-30. — *Memoire a Mercure de bailler a Cleopatra, de par Iuno, la recepte qui est cy dedans... pour faire des enfans, & en deliurer auec aussi grande ioye que quand on les conceoit.* — *Juno* serait la vierge Marie, d'après M. Lacour, qui ne donne aucune raison de cet avis, en désaccord avec le sens général du Dialogue. M. Lacroix veut que la *recepte* pour *Cleopatra* soit destinée, par Junon-Lucine, la déesse *nopcière*, à Catherine de Médicis, alors dauphine, dont la stérilité fut longtemps un sujet de chagrin, & pour elle & pour la famille royale. — J'ai déjà fait observer que ces allusions cavalières à des personnages d'un tel rang à la cour de France, dont l'auteur n'aurait eu garde de vouloir s'aliéner l'esprit à plaisir, dans sa situation particulière auprès de la reine de Navarre, n'ont guère de vraisemblance. Si *Juno* est la Chrétienté, comme je pense, *Cléopâtre*, ce nom de reine courtisane, convient parfaitement à l'Eglise romaine, la *grande prostituée* & la Babylone des diatribes protestantes, qui se donnait toutes ses aises, avec licence de la Chrétienté, & qui, avec aussi peu de peine & en aussi grande liesse qu'on en prend au *desduit amoureux*, accouchait d'enfants gros & gras, *id est* moines & prêtres, par simple *recepte* de ménage, de par le consentement de la bonne femme Juno, épouse naïve de ce vieux païen & paillard Jupiter, préconisé sous le nom de Dieu en l'Eglise chrétienne.

Or, la bonne dame *Juno* aime les jouets & fanfreluches, & elle en demande une kyrielle, que Mercure ne paraît pas en humeur de lui fournir désormais ; de plus, un tas d'oiseaux & autres bêtes étranges dont elle ne saurait se passer : autant d'allusions aux pratiques du culte, ridiculisées par les huguenots & les *libertins*.

IBID. — *Vng perroquet qui scache chanter toute Liliade dHomere.* — Il ne s'agit pas de la traduction de l'Iliade par Hugues Salel, qui ne parut qu'en 1539, mais du Livre des Ecritures Saintes, chanté par les perroquets sacrés ou prêtres officiants (v. ci-dessus, *Comment.* du Dial. II, p. 81, l. 18 & suiv.). L'Iliade s'appelait, en effet, le *Livre* par excellence, Βίβλος.

IBID. — *Vng corbeau*, &c. — Ici, le corbeau qui harangue défi-

gne les prédicateurs, figurés plus haut par les *perroquetz iniurieux* (ibid.). Le peuple défigne encore ironiquement le prêtre, l'homme noir, ſous ce nom de *corbeau*.

P. 30. — *Vne pie*, &c. — La *pie* eſt le profeſſeur de théologie, l'*ange de l'Ecole*.

IBID. — *Vng Singe qui ioue au quillard*. — C'eſt encore un homme d'Égliſe. Dans la liſte burleſque des livres de l'abbaye de Saint-Victor, forgée par Rabelais, liv. II, ch. VII, on trouve ce titre : *Marmotretus de baboinis & cingis*, & celui-ci, qu'on peut en rapprocher : *La Patenoſtre du Singe*. — *Quillard* vient de *quille*, comme *billard* de *bille*, & La Monnoye le traduit par *croſſe*. Ce ſerait donc *un abbé qui joue de la croſſe*, dans la penſée de l'auteur. La Monnoye obſerve que Du Cange fait venir *quille* de *ſchilla* (ou *ſquilla*), *tintinnabulum*, « à cauſe de la reſſemblance de figure : l'un & l'autre viennent de l'allemand *kegel*, cône. » La clochette nommée ainſi appelait les moines à table (*in refectorio*). Il s'agirait, en ce cas, du prêtre qui dit la meſſe (où l'on ſe repaît du corps divin, dans la cérémonie de la *cène*) & qui joue de la ſonnette.

Dans l'un & l'autre cas, armé de la ſonnette ou de la croſſe, c'eſt un eccléſiaſtique qui figure ici ſous le maſque d'un ſinge. Les *magots* ſculptés ſur les toits des égliſes peuvent avoir ſuggéré cette comparaiſon.

IBID. — *Vne guenon pour luy tenir ſon miroir le matin, quand elle ſaccouſtre*. — *Guenon* correſpondant à *ſinge* & ſe rapprochant du mot *nonne* (car il ſuffirait de dire *guenonne*), il eſt clair qu'on doit voir ici une religieuſe édifiant par ſon exemple la Chrétienté, lorſqu'elle fait, chaque matin, la toilette de ſon âme, ſe regardant au *miroir d'or*, au *miroir de l'âme péchereſſe*, ou tel autre *miroir* de piété (noms allégoriques conſacrés depuis longtemps dans le monde de la dévotion). Le *Miroir de l'âme péchereſſe* de Marguerite d'Angoulême (publié en 1531 & 1533) eſt célèbre ; mais il y avait une foule d'ouvrages analogues, du moins quant au but général & au titre. Marguerite emprunta juſtement ce moyen pour ſubſtituer ſes idées, qui penchaient vers la Réforme, aux idées traditionnelles ayant cours dans le monde catholique, & ſon livre fut adopté par les proteſtants.

Ce que Des Periers raille hautement, c'eſt le miroir tenu par les nonnes, confites en mépris de nature. Auſſi l'Amour prend-il ſa revanche, dans le même Dialogue, ſur l'inſenſible *Celia*.

P. 30. — *Vng miroir dacier de Veniſe.* — Les miroirs des anciens étaient en métal poli, or, argent, acier, &c. De là, puiſque nous ſommes fictivement dans le monde ancien, la première partie de l'expreſſion ; la ſeconde montre que l'auteur badine, car l'*acier de Veniſe*, c'eſt du pur & beau criſtal. Ce miroir de *criſtal* peut fort bien déſigner ici l'*oſtenſoir*, ſoleil rayonnant en argent ou en vermeil, miroir doublement ſacré, au centre duquel eſt l'amande en *criſtal* qui renferme l'hoſtie.

IBID. — *De la Ciuette... des Gandz perfumez.* — Les lunettes ſont pour lire les pſautiers, rituels, &c.; les gants, le fard & les parfums figurent les mille recherches du culte. Comparez ce paſſage curieux d'Eraſme : « Je voudrais, pour plaiſir, qu'un évêque étudiât un peu ſon équipage, ſon harnois pontifical : ce rochet, qui, par ſa blancheur, déſigne l'innocence ; cette coiffure... ces *mains gantées*, qui ſignifient un cœur épuré de toute contagion mondaine ;... cette croſſe, &c. » (*Eloge de la Folie.*)

IBID. — *Le Carequant de pierrerie qui faict faire les cent nouuelles nouuelles.* — « Apparemment, il faut lire : Le carcan de pierreries qu'*elle* fait faire..... enſuite de quoi commence un nouvel article, ſavoir les *Cent nouvelles nouvelles*. » (La Monnoye.) Cette altération du texte, acceptée & maintenue par M. P. Lacroix, n'était pas néceſſaire : mais les commentateurs n'ont rien compris au texte, bien que, en 1841, M. Lacroix, en tournant autour, y ait touché par un point. M. Lacour, qui rétablit la vraie leçon, traduit *carequant* par *taliſman*, ſans autre explication. « C'eſt, ſans doute, diſait M. Lacroix, un chapelet compoſé de cent grains, qui repréſentent des *Ave*, de même que les Cent nouvelles nouvelles pourraient être galamment repréſentées dans un collier par cent pierreries de diverſes ſortes. Ce *carcan* joyeux ſerait moins monotone que le chapelet catholique. » Il s'agit bien, en effet, d'un chapelet, mais non du livre des *Cent Nouvelles nouvelles* : Des Periers, en empruntant ces trois mots, qui forment le titre d'un livre très-répandu, veut dire tout autre choſe au fond. Le

chapelet des Turcs ſe compoſe de cent grains, le *roſaire* des catholiques de cent cinquante ; le chiffre *cent* pouvait donc être pris ici pour celui des grains du *carcan* « qui faict faire les Cent nouuelles nouuelles », c'eſt-à-dire ſur lequel ſe *renouvelle* la récitation des cent *Ave Maria* (ou *ſalutation angélique*, bonne *nouvelle*). Le mot *pierrerie* ſe juſtifie, parce que les chapelets autrefois étaient formés de perles ou de pierres précieuſes. Le mot *nouvelle*, ſur lequel joue triplement l'auteur, ſe trouve ainſi très-ſimplement expliqué pour la première fois. Johanneau avait fini par voir dans le *carcan* de pierreries les *Marguerites de la Marguerite des princeſſes*, poéſies de la reine de Navarre, & je ne ſais quoi encore.

P. 30. — *Ouide, de lart daymer.* — On avait publié récemment, ſous ce titre, la traduction en français du poème d'Ovide : *De Arte amandi*. Des Periers veut dire que l'*art de prier* n'était pas ſi loin qu'on le prétendait de l'*art d'aimer*. Bien d'autres paſſages du *Cymbalum*, du *Pantagruel*, &c., & ce titre de livre, encore forgé par Rabelais : *Les Ayſes de vie monachale*, abondent dans ce ſens.

IBID. — *Six paires de potences Dhebene.* — Ces *potences d'ébène* ſont des *crucifix noirs*. On ſait que le *bâton potencé* ou TAV, dont la forme s'eſt conſervée dans la béquille des infirmes & qui, avant le *bâton à volute* ou *croſſe*, était l'attribut des évêques juſqu'au XII^e^ ſiècle, était une des formes de la *croix*. (V., dans les *Mélanges d'Archéologie*, &c., *rédigés ou recueillis par Ch. Cahier & Arthur Martin*, vol. IV, 1856, in-4° ; Paris, Pouſſielgue-Ruſand, — deux études ſur les *Croſſes paſtorales* & le *Bâton paſtoral*, par l'abbé Barraud & M. A. Martin.)

IBID. — *Et voyla ſon memoire & ſa recepte en pieces*, &c. — Le Chriſt *proteſte :* « Serviteur ! » Il ne veut plus être le *vallet* de ces ſottes fantaiſies.

IBID. — *Ha, eſt ce vous Venus !* — « Alluſion à la jolie épigramme 152 de Marot : *De Cupido & de ſa dame.* » (El. Joh.) Dans toute cette partie du Dialogue, & tant que *Cupido* eſt en ſcène, le ſouvenir de Marot eſt, en effet, partout vivant. Des Periers, qui l'appelle ſon *Pere* & le *Pere des Poetes francoys*, dans une de ſes poéſies, & qui s'était fait ſon zélé défenſeur contre

Sagon, n'avait garde de l'oublier quand il s'agiſſait de l'œuvre d'amour, qu'il chantait ſi bien. Les conſeils qui ſuivent ſont juſte la contre-partie des préceptes de la vie religieuſe des *Veſtales* ou *nonnes*.

P. 30. — *Somnus, qui luy preſtera voluntiers de ſes garſons.* — Les *garſons* de *Somnus* ſont les *rêves*, qui « vont tromper & abuſer ces Veſtales ».

P. 31. — *Leurs touretz de nez.* — « Maſque, ſorte de loup, à l'aide duquel les dames de condition préſervaient jadis le haut de leur viſage des injures de l'air ou du ſoleil ; il remplaçait le voile. Les miniatures des muſées en offrent un grand nombre d'exemples. » (Lacour.) V. auſſi Le Roux de Lincy (édit. de l'*Heptaméron*, à la Table, au mot *touret*).

IBID. — *Pluſieurs Ouyz aux yeulx, & force Nennyz en la bouche.* — V. l'épigr. 147 de Marot.

IBID. — *Ha, ceſt ma dame Minerue, ie cognois bien ſon eſcripture.* — Comme plus haut, ce nom déſigne Marguerite, reine de Navarre. Johanneau, qui le conſtate, s'eſt égaré en digreſſions extravagantes. On ſerait tenté de croire que c'eſt Bonaventure qui parle ici pour ſon propre compte ; car, en ſa qualité de ſecrétaire & copiſte des œuvres de la reine, il connaiſſait bien, en effet, ſon *écriture*. Mais je penſe que Mercure (Jéſus-Chriſt) prend *eſcripture* dans un autre ſens & fait alluſion au *Miroir de l'ame pechereſſe*.

Entre autres exemples de l'appellation de *Minerve* appliquée à Marguerite, je citerai ce titre d'une des pièces du *Second Enfer* d'Eſtienne Dolet : « A LA ROYNE DE NAVARRE, la ſeule Minerue de France. »

IBID. — *Memoire a Mercure de dire aux Poetes de par Minerue quilz ſe deportent de plus eſcrire lung contre lautre, ou elle les deſaduouera.* — Alluſion à la querelle entre Sagon, avec ſes adhérents, La Hueterie & autres, & Clément Marot, ſoutenu de ſes amis, parmi leſquels figurait au premier rang Bonaventure. Cette querelle donna naiſſance à des libelles verſifiés de part et d'autre, ceux du parti de Marot portant preſque tous l'indication de la boutique de Jehan Morin, éditeur du *Cymbalum mundi*. (Une

partie de ces pièces curieuſes forme le recueil Y-4503 de la Biblioth. Nation.) Les invectives n'étaient pas ménagées ; la caricature s'en mêlait dans certaines vignettes. C. de la Fontaine, partiſan de Marot, diſait de Charles Huet « dict la Hueterie » :

Lucien fut (comme on voit par ſa veine)
L'aſne dore, l'autre eſt l'aſne crotte.

Le valet de Marot ſe vantait de l'appui de *Bonaventure ;* le page de Sagon en parlait avec mépris. La reine de Navarre était priſe à témoin par ce dernier :

..... La Royne aſſiſe lors en table
Y ſeruira de teſmoing veritable.
Tout cela dut lui déplaire.

P. 30. — *Et quilz ne ſamuſent point tant a la vaine parolle de menſonge, quilz ne prennent garde a lutile ſilence de verite.* — C'eſt-à-dire : Et qu'ils ne ſe laiſſent pas aller au déſir de ripoſter aux attaques de leurs ennemis & dénonciateurs, appartenant au parti du *menſonge,* tels que l'enragé Sorbonnaſtre Sagon, au point d'oublier que ſouvent la *vérité* (la croyance ou la penſée nouvelle) doit garder un utile ſilence. En effet, les répliques attiraient les répliques & pouvaient ſuſciter des périls. Ainſi, Sagon met en marge : *Marot ſent encor ſon Fagot.* Or, au moment où Marot revenait de Ferrare, il était bon pour lui de laiſſer tomber, en ſe tenant coi, les vieilles accuſations.

P. 32. — *Et que ſilz veulent eſcrire damour, que ce ſoit le plus honeſtement, chaſtement & diuinement quil leur ſera poſſible, & a lexemple delle.* — Ceci achève de déſigner celle dont j'ai mis ailleurs (1) pleinement en relief l'âme auſſi noble que tendre & la vie honorée entre toutes, malgré la licence du temps ; celle dont les paroles délicates & charmantes ſur la tombe de M^lle^ de la Roche ont eu le don de toucher le léger Brantôme, qui les

(1) *Marguerite d'Angoulême, ſœur de François I^er^, reine de Navarre, et l'eſprit nouveau en France au XVI^e^ ſiècle.* (Revue moderne. — Août-ſeptembre 1866.)

rapporte en ſes *Dames galantes*, & de laquelle Marot, ſon admirateur paſſionné, diſait :

Ma maiſtreſſe eſt de ſi haulte valeur
Quelle a le corps droit, beau, chaſte & pudique ;

La *Fleur divine* enfin que Des Periers invoque au début de ſa *Queſte d'amytié*.

P. 30. — *Si le poete Pindarus... et apporter tout ce quil pourra trouuer de la facon des paincteres Apelles, Zeuxis, Parraſius & aultres de ce tems*. — Marguerite, patronne des poètes & des peintres, eſt encore marquée ici. Si *Pindarus* n'eſt pas Marot, auquel on donnait en badinant & qui acceptait le ſurnom de *Maro* ou ſecond Virgile, Marot, père & prince des poètes de ſon temps, on pourrait croire que c'eſt Eſtienne Dolet, dont les premiers vers latins : *Carminum libri duo*, avaient paru en 1533, à Lyon, & dont la muſe devait reparaître en 1538 (*Carminum libri quatuor*. — *Lugduni*). On ſait qu'il invoqua pluſieurs fois poétiquement Marguerite, *ſeule vraie Minerve*, & que ſes vers étaient fort eſtimés. Le ſurplus indique l'appui donné aux artiſtes de la Renaiſſance par la reine de Navarre. (V., ſur le peintre Clouet, ſur l'architecte Sébaſtien Serlio, ſur Benvenuto Cellini, ſur le fameux Léonard Limoſin, qui fut, ſous Henri II, « eſmailleur & paincdre ordinaire de la Chambre du Roy », ſur Guillaume Erondelle, orfèvre, & Jehan Vinderne, tailleur de camaïeux, le liv. de M. de la Ferrière-Percy, pp. 47, 57, 89-92, 198, &c.)

IBID. — *Meſmement touchant le faict de broderie, tapiſſerie, & patrons douurages a leſguille*. — Encore les goûts & les talents bien connus de Marguerite. « Souvent Marguerite quittait la plume pour des *travaux d'aiguille ;* elle y excellait. » (La Ferrière-Percy, p. 61.) Il eſt queſtion, dans le même livre, de tableaux à l'aiguille commandés par elle à Renée Serpe & à Jehanne Chaudière, *brodereſſes* de Paris. On lui attribue une belle pièce de *tapiſſerie*, ſi remarquable que les plus habiles peintres « n'euſſent ſceu rien faire de ſi delicat avec le pinceau. » (*Ibid.*)

P. 33. — *Il me ſemble que iay ouy parler dung liure... Et dauantage ces gallantz promettent aux gens de les enroler au liure dim-*

*mortalite pour certaine ſomme dargent.* — Ce paſſage, capital pour l'explication du caractère de Byrphanes & de Curtalius, au Dial. I, achève de donner la clef du *Cymbalum Mundi*, en montrant, comme je l'ai avancé le premier, que ces deux *maraudz* ſont deux Catholiques trafiquant de l'autel & des Écritures, vendant les indulgences & le royaume des cieux, à prix d'or, aux *uſuriers, rongeurs de poures gens, bougres, larrons,* &c., au détriment des gens de bien, « pource qu'ilz nont que leur donner ».

*Cupido* déclare ſe déſintéreſſer entièrement de la recherche du fameux Livre d'immortalité, ce qui, en paſſant, & les alluſions à Marot étant flagrantes, ne laiſſe pas de jeter un jour nouveau ſur l'état d'eſprit du poète, en intime communion d'idées alors avec Bonaventure & Rabelais. On ſait qu'il dut plus tard fuir la ville de Calvin, & Th. de Bèze le repréſente comme « aiant eſté toujours à mauvaiſe eſchole. » (*Hiſt. eccléſ.*, t. I, p. 33).

P. 34. — *Pourtant que ie ſuis ieunette,* &c. — Ce ſont des vers déguiſés ſous l'apparence de la proſe; il faut évidemment lire :

« Pourtant que ie ſuis ieuuette,
« Amy nen prenez eſmoy :
« Ie feroys myeux la choſette
« Quune plus vieille que moy. »

C'eſt une imitation de la 36e chanſon de Marot :

« Pourtant ſi je ſuis brunette,
« Amy, n'en prenez eſmoy :
« Autant ſuis ferme & ieunette
« Quune plus blanche que moy. »

Alluſion encore, ſelon Johanneau, à ces quatre vers de l'épigramme 166, adreſſée, en 1527, à la ducheſſe d'Alençon :

« La Chanſon eſt (ſans en dire le ſon) :
« Allegez moy, douce plaiſant' Brunette.
« Elle ſe chante à la vieille façon ;
« Mais c'eſt tout un, la brunette eſt ieunette. »

Ci-deſſous, il faut lire auſſi :

« Touſiours
« Les amoureux auront bons iours,
« Touſiours, & en tout temps
« Les amoureux auront bon temps. »

Et :

« Il y a ma damoyſelle,
« Il y a ie ne ſcay quoy. »

Et encore :

« Va va,
« De par Dieu va, dict la fillette,
« Puiſque remede ny puis mettre... »

M. Lacour & les autres écrivent :

« Va va de par Dieu va, dict la fillette... »

Ce qui me paraît moins plauſible, *mettre* rimant par aſſonance avec *fillette* & les deux vers étant vraiſemblablement égaux.

Les précédents éditeurs ont eu tort de rétablir dans le texte même ce que Des Periers s'était amuſé à mettre ſous forme de proſe, comme il l'a fait à pluſieurs repriſes dans le Recueil de ſes œuvres. (V. la pièce *Des mal contens,* paraphraſe en vers blancs de la première ſatire d'Horace ; *Bonaventure à Marot* & *A Elle encores* (à Marguerite), pièces en vers rimés, — pp. 97, 110, 141, t. I de l'édit. de M. Lacour.) M. Lacour, qui blâme les précédents éditeurs d'avoir rétabli à tort les vers, lorſque l'intention de les écrire en forme de proſe eſt évidente chez l'auteur, ne s'eſt pas ſouvenu de cette judicieuſe obſervation pour les couplets du *Cymbalum*.

P. 35. — *Celia.* — Tout ce que dit *Celia* confirme ce qui a été dit plus haut ſur ſon caractère de nonne ſe lamentant de vivre *ſeullette* & ſe ſentant envahir par l'amour. Le paſſage : « Que nature eſt bonne mere de menſeigner... que les creatures ne ſe peuuent paſſer de leurs ſemblables... » eſt un admirable réſumé de la philoſophie naturelle. Après la ſatire négative des Dialogues I & II & des premiers paſſages de celui-ci, la penſée de Des Periers

ſe fait jour dans ce qu'elle a de poſitif & de fécond : la proclamation de l'amour comme loi du monde, dans l'épiſode de *Celia*, & la revendication du droit de tous, de la vie libre & égale pour tous, dans l'épiſode de *Phlegon*.

Après ces mots : « Elle en a ce quil luy en fault, » Cupido diſparaît, & Mercure reſte ſeul juſqu'au moment où il aborde le cheval Phlegon & ſon cavalier.

L'attaque dirigée victorieuſement par *Cupido* contre le cœur de *Celia*, qui abandonne le ciel pour la terre & Dieu pour l'amour, nous fait ſonger au titre d'un opuſcule du poète Hugues Salel, qui parut l'an ſuivant (1538), avec une épître dédicatoire datée de Lyon, & qui ne figure pas dans le Recueil de ſes *OEvvres*, dont le privilége eſt du 23 juin 1539. Voici ce titre : « Dialogue non moins vtile que delectable : auquel ſont introduits les dieux Iupiter & Cupido diſputans de leur puiſſance... »

L'apoſtrophe de *Cupido* : « Ha! vous aymerez, belle dame ſans mercy... » rappelle le début du *Temple de Cupido*, de Marot, où l'on voit que l'amour ſubjugue tout :

> Haultz empereurs & princes magnifiques,
> Dames portans uiſages deifiques,
> *Mainte pucelle en ſa fleur de ieuneſſe.* »

P. 36.— *Neſt ce pas pitie*, &c.— Mercure, ennuyé de voir qu'on lui demande toujours du nouveau, va en faire au-delà de ce qu'on attendait ; il va faire parler les bêtes : ici, le cheval de *Statius*, en l'appelant, au grand contentement d'*Ardelio*, ce boute-feu de la Réforme (Luther) qui ne ſe doute pas de tout ce qui en réſultera ; &, au Dial. IV, en laiſſant ſa langue déchirée aux dents des *chiens* ou mécréants Hylactor & Pamphagus : car l'*Actéon* dont ils diſent avoir fait curée eſt une autre figure du Chriſt, repréſenté juſque-là par Mercure. Par le corbieu, voilà des nouvelles qui ſeront « freſches » pour le coup !

IBID. — *Que ce cheual la parlera a ſon palefernier qui eſt deſſus*. — Comme on l'a dit plus haut, *qui eſt deſſus* explique le nom de *Statius*.

IBID.— *Gargabanado Phorbantas Sarmotoragos*. — « Mots qui ne

ſignifient rien, ſelon Falconet ou Lancelot, & que Mercure prononce pour faire parler le cheval. C'eſt une raillerie contre ceux qui, avec des paroles magiques (ou plutôt des paroles qui ne ſont que de vains ſons), prétendent qu'on exécute des choſes merveilleuſes & incroyables. » M. P. Lacroix adopte cette opinion & repouſſe celle de Johanneau, qui voit là une alluſion anx paroles ſacramentelles de la meſſe. M. Lacour n'émet aucun avis, comme dans la plupart des paſſages déciſifs & difficiles à pénétrer de prime abord. « Si cependant ces trois mots ſignifient quelque choſe, dit Johanneau, après les avoir déclarés corrompus & inintelligibles ou dénués de ſens, le premier me paraît le mot eſpagnol *cargaganado*, charge-troupeau, charge-bétail, ou plutôt troupeau de charge, bétail de ſomme. — Ce mot, dit-il, eſt en rapport avec le rôle du cheval *Phlegon*, bête de ſomme, c'eſt-à-dire du peuple. » Johanneau était preſque ſur la voie, mais il s'eſt fourvoyé auſſitôt. Il reconnaît dans les deux autres mots des formes grecques, mais il ne s'en eſt pas rendu compte. Il rappelle, au ſujet de *Phorbantas*, le nom d'un fils de Priam & d'un berger, *Phorbas, antis* (nourri dans les pâturages), qui ne ſaurait jamais donner *Phorbantas*. Son explication de *Sarmotoragos* eſt incroyable. « Il doit être corrompu, dit-il, de Σαρματοραγὸς, qui eſt à la queue des Sarmates, le ſerre-file des Tartares, des Coſaques, comme le curé à la queue de la proceſſion. » Pour qu'on ne le croie pas pris d'un accès de pure folie, diſons tout de ſuite que cette idée trouve ſon origine dans le titre de *la Prognoſtication des prognoſtications* de Des Periers, inſérée, après ſa mort, dans le Recueil de ſes œuvres, & qui avait paru iſolément (1537), en petit livret, ſous cette rubrique : LA PROGNOSTICATION DES PROGNOSTICATIONS... *Compoſee par Maiſtre* SARCOMOROS, *natif de Tartarie, & Secretaire du treſilluſtre & treſpuiſſant* ROY DE CATHAI, *ſerf des vertus*.

Toutefois, il eſt clair qu'en ſe torturant l'eſprit Johanneau n'avait rien trouvé, puiſqu'il ne voyait aucun lien entre ces trois mots, ſi bizarrement commentés par lui. Notez que, dans le texte du *Cymbalum* de 1537, les trois mots ne ſont pas ſéparés par des virgules, comme dans les éditions poſtérieures : cela me frappa.

Je ſongeai au goût des ſubtilités alors régnant, à l'emploi des anagrammes par Rabelais & par Des Periers lui-même, à la forme aſſurément grecque des deux derniers mots, dont l'un au moins n'était pas dénaturé, car *Phorbantas* eſt l'accuſatif pluriel maſculin du participe φορβας, αντος, au pluriel, φόρβαντες, φόρβαντας, de φερβω, *alo, nutrio* (je nourris, j'alimente) (1). Reſtaient *Gargabanado* & *Sarmotoragos*, qui, à l'aide d'une ſimple tranſpoſition de lettres, donnent *Gartabanado* & *Sargomoragos*. Or, le γ & le χ étant deux lettres ſimilaires & correſpondantes en grec, j'avais enfin le mot *Sarcomoragos*, formé de *Sarcomoros* : quoi de plus ſimple que l'emploi de ce nom, tiré d'un autre nom déjà forgé par Bonaventure pour un opuſcule publié dans la même année ! Sur trois mots, j'en avais deux bien conſtitués ; mais *Gartabanado* avait un aſpect barbare, qui diſparut vite par la ſubſtitution du π au β, lettres également correſpondantes, changeant le mot en *Gartapanado* ou *Pantagarado*. Sauf les tranſpoſitions, qui ſont la loi même de l'anagramme, ces ſubſtitutions de deux lettres correſpondantes ont ſuffi pour rendre à la phraſe (car c'eſt une phraſe) ſa phyſionomie & ſa ſignification. Qu'on en juge : Πάντα γὰρ ἄδω φόρβαντας Σαρκομοραγὸς, c'eſt-à-dire : *Omnia nempe ſatio alentes humani fati Dux.* (Σαρκομόρος ſignifie *humana ſors, humanum fatum*, ce qui figurait très-bien en tête de la *Prognoſtication des Prognoſtications*. Le mot grec Μόρος ſignifie *ſors, fatum*, & Σάρξ, Σαρκὸς, eſt pris, chez les Pères de l'Égliſe, non-ſeulement pour la *chair, caro*, ou le *corps* humain, mais pour l'homme lui-même, *totus homo.*) On peut modifier légèrement notre phraſe & la lire ainſi : Πάντα (ἔ)ργα ἄδω φόρβαντας Σαρκομοραγὸς (*omnia negotia ſatio alentes*, &c.). Mais le ſens reſte le même en bon français : *Or ça, je raſſaſie, je viens pour raſſaſier les nourriciers de toutes choſes* (*les nourriciers du monde*), *moi qui conduis l'humaine deſtinée !*

On conçoit que voilà de quoi faire parler & ſe dreſſer toutes

---

(1) Il existe, en grec, des exemples de *phorbas, antos*, dans les deux sens actif et neutre.

les créatures humaines réduites à l'état de bêtes de ſomme, & que Mercure diſe : « Iay *preſque* profere tout hault les parolles quil fault dire pour faire parler ies beſtes. » *Preſque*, en effet, puiſqu'il les altère à deſſein, non pas aſſez cependant pour que *Phlegon* n'y réponde. Bien que tout ſoit grec ici, & point eſpagnol, on voit que, à propos du premier mot, Johanneau avait en quelque ſorte flairé la vérité ; mais elle lui a cette fois échappé. Notre explication eſt d'une importance conſidérable pour l'intelligence du rôle de Mercure dans ce Dialogue & dans tout l'ouvrage. Elle eſt tellement vraie, qu'elle ſe trouve en parfait accord avec les paroles de Phlegon, diſant au palefrenier Statius : « Oui dà, je parle ! » & lui reprochant ſes méchancetés : « Il fault que nous vous pourtions, que nous vous veſtions, *que nous vous nourriſſions ;* & vous nous vendez, vous nous tuez, vous nous mangez. » Ne vous ſouvient-il pas ici des paroles miſes par Rabelais dans la bouche de Grandgouſier (liv. I, *Gargantua*, ch. XXVIII), parlant de ſes *pauvres ſujets*, que, au rebours des autres princes, il prétend protéger de ſa perſonne : « La raiſon le veult ainſi : car *de leur labeur je ſuis entretenu*, & *de leur ſueur je ſuis nourry, moy, mes enfans & ma famille.* »

Donc la bête de ſomme, révoltée, *parle* & va ruer, elle rue ! Car le mot parler réſume ici toutes les manifeſtations de la révolte.

P. 36. — PHLEGON IE CHEVAL. — Le texte de 1537 porte IE CHEVAL & non LE (1). Ayant remarqué cela & me ſouvenant de *Du Clevier* pour *Du Clenier*, comme, au Dial. IV, on lit *Melancheres* pour *Melanchetes*, &c., je ſoupçonnai encore quelque anagramme. En effet, la bête révoltée s'écrie : *Paine* ou *Haine leue col !* Du moins, il eſt aſſez curieux que cette réplique ſe trouve dans les lettres des trois mots, coïncidant préciſément avec l'emploi de I pour L & diſparaiſſant avec la reſtitution de L pour I. On reconnaîtra d'ailleurs que, à la différence de nos devanciers, nous donnons toujours des explications qui concordent, &

(1) Celui de 1538, en caractères gothiques, ne corrige pas cette faute apparente.

que les ſolutions rencontrées par nous doivent pour la plupart ètre juſtes, puiſque, une fois trouvées, elles éclairent le reſte & ne ſe heurtent pas à l'abſurde.

P. 37. — ARDELIO. *Il me fault voir que ceſt*, &c. — L'intervention d'Ardelio eſt ſignificative. On voit venir Luther, écoutant le débat & prenant le parti du cheval contre le palefrenier, qui veut lui couper la gorge, c'eſt-à-dire contre les menaces de l'Empire & les anathèmes de la Papauté, en réponſe aux proclamations & aux actes de révolte des Proteſtants (Diètes de Worms, de Ratisbonne, de Spire & d'Augsbourg).

IBID. — *Metz pied a terre*, c'eſt-à-dire : Deſcends du haut de ta grandeur.

IBID. — *Retirez vous, meſſieurs...* — C'eſt Ardelio qui parle aux gens que les exclamations de ſurpriſe de Statius ont fait accourir & s'aſſembler « en vng troupeau ». Mais il eſt certain que, ſans parler, Mercure reſte en ſcène, & Phlegon lui rend grâces de lui avoir reſtitué le parler. Ardelio ne veut pas que les confidences du cheval qui parle deviennent la choſe de tout le monde. Luther prétendait faire ſon affaire de ces doléances, &, quand il s'oppoſe aux menaces de Statius, il ne lui dit pas : « Laiſſe agir à ſa guiſe ce cheval qui parle, car il s'appartient; » il lui dit : Reſpecte-le, car « il eſt pour faire vng preſent au roy Ptolomee, le plus exquis qu'on viſt iamais », c'eſt-à-dire : Il doit ſortir du joug ſous lequel vous le tenez, pour être mis ſous la main d'une royauté de mon choix, ſoit qu'Ardelio penſe au roi de France, ami des proteſtants allemands ; au célèbre Électeur de Saxe, ſon protecteur & le chef de la Ligue proteſtante ; au roi de Suède Guſtave Waſa, qui ſoutenait auſſi la *Réforme*, ou que ces alluſions ſe confondent ſous le nom ſymbolique du roi Ptolomée. On remarquera qu'en partant Ardelio laiſſe le cheval au pouvoir de Statius, après l'avoir réconforté & lui avoir promis un meilleur ſort, & qu'il dit : *Or iamais ie neuſſe creu qung cheual euſt parle, ſi ie ne leuſſe veu & ouy*, ce qui eſt conforme aux données de l'hiſtoire & au caractère de Luther, tout entier dans l'œuvre de la *Réformation* religieuſe, mais beaucoup plus réſervé en ce qui regarde l'émancipation du peuple & n'y accédant qu'avec meſure.

*Gens de bien,* dit Phlegon. — Comparez les apoſtrophes de Rabelais aux illuſtres *beuveurs*.

P. 38. — *Pour la deſpence de quatre cheuaulx que nous ſommes.* — Les quatre chevaux du *quadrige* du Soleil, dont fait partie Phlegon : peut-être l'Eſpagne, l'Autriche, l'Allemagne & les Flandres ou Pays-Bas, relevant de l'autorité de Charles-Quint. Les détails ſuivants ſur les *garſes* de Statius, amenées « en leſtable » & ſur les « iumens » que Phlegon n'y peut amener pour en faire à ſon plaiſir ; la réplique d'*Ardelio :* « Iay vne iument qui eſt a ton commandement... ie ſerois treſaiſe... ſi ie pouuois auoir de ta ſemence, quant ce ne ſeroit ia que pour dire : Voyla de la rache du cheual qui parle, » tout cela rappelle nettement & les *ayſes de vie monachale* ou *abbatiale,* au profit des dignitaires de l'Égliſe, & les privations que leurs ſubordonnés ſubiſſaient, & le mariage des prêtres & des moines ſuccédant au célibat eccléſiaſtique, grâce à Luther. *Phlegon* repréſente ſurtout, dans cet endroit, la partie du *peuple* aſſervie directement à l'Égliſe. D'une façon générale, cela a trait encore aux maximes de renoncement appliquées de force aux pauvres hères & foulées aux pieds par leurs maîtres, *clercs* ou *laïcs*. M. P. Lacroix dit avec raiſon que Rabelais s'eſt ſouvenu des plaintes du cheval dans l'Apologie de l'âne & du rouſſin (l. V, ch. VII) : « Nous ne auſons ceans ſeullement roidir le bout, voyre fuſt ce pour uriner, de paour d'auoir des coups : du reſte ayſes comme roys. »

P. 39. — *Il y a ſix ans quil ne cheuauche.* — Avant 1530, époque de ſon couronnement par le Pape Clement VII à Bologne, Charles-Quint n'était pas déſigné ſous le nom d'Empereur, mais ſous celui de « l'Esleu Empereur. » C'eſt en janvier 1531 qu'il fit déſigner pour ſon *lieutenant,* par la Diète de Cologne, l'archiduc Ferdinand, ſon frère, roi de Bohême & de Hongrie. — Cela s'accorde avec le calcul de *Phlegon* ſur la tyrannie de *Statius*.

IBID. — *Le... faire.* — *Faire cela.* — C'eſt-à-dire *faire l'amour.* « *Faire,* comme les Latins, *facere in re venerea ;* l'Eſpagnol dit *hacerlo.* Des Periers, dans ſes Contes, dit *faiſeur* au même ſens que *faire* eſt ici ; *le* pour *la choſe*... Les Latins ſe ſervaient à peu près de même du pronom *ille*. V. Scaliger, ſur *Catulle, carm.* 8, & D. Herald, ſur *res illas* d'Arnobe, l. III. » (Notes de 1732.)

P. 40. — *Cerdonius*. — On penſera ſans doute que ce nom, forgé de κέρδος, lucre, ne déſigne pas un perſonnage particulier, mais toute la claſſe, alors pullulante, des annaliſtes *à gages*.

Je remarque que l'un des ſurnoms de Mercure, comme préſidant aux trafics, était *Cerdous* (même racine), ce qui ſuggère l'idée d'un double ſens. Mercure étant ici Jéſus-Chriſt & l'un de ſes noms étant *Cerdous*, l'annaliſte qui s'appelle *Cerdonius* pourrait bien être un des annaliſtes de la ſuite de Mercure, un des hiſtoriens de l'Égliſe réformée. Luther alors voudrait dire : « Je vais conter le cas à l'un de *nos* annaliſtes, qui ne l'oubliera certes pas ! »

IBID. — *Voyla deſia quelque choſe de nouueau, pour le moins*, &c. — Mercure eſt encore plus content qu'Ardelio : il prévoit bien d'autres conſéquences. Voilà quelque choſe de neuf *déjà, pour le moins*. Et, ſous prétexte d'aller chercher la trompette de la ville, « pour faire crier ſil y a perſonne qui ayt point trouue *ce diable de liure* », dont il ne ſe ſoucie guère, il s'évanouit de la ſcène, en belle humeur, laiſſant la place nette au *Cymbalum Mundi*.

## DIALOGUE IV.

P. 41. — *Hylactor*. — Nom pris au Livre III des *Métamorphoſes* d'Ovide & qui ſignifie l'*Aboyeur*. Ce poème était fort lu alors ; Marot avait déjà publié ſa traduction du premier Livre de « la *Métamorphoſe d'Ovide*. » Ovide dit : *Acutæ vocis Hylactor*. Johanneau veut qu'Hylactor & Pamphagus repréſentent Clément Marot & Des Periers, liés d'amitié & tous deux « chiens de cour ». M. Lacour ne voit là que deux moines défroqués. Mélanchthon, cité plus loin (ſous le nom de *Melancheres*) comme un des compagnons de nos deux chiens, n'était pas un défroqué ; rien n'indique ce ſens : il s'agit, d'une façon plus générale, de ceux qui avaient abandonné la pratique commode & la protection de la fo catholique & chrétienne. Ce ne ſont pas davantage Luther & Calvin, comme le ſuppoſe encore M. Lacour : l'ardent Luther ne reſſemble point au prudent *Pamphagus*, ni Calvin, ſi concentré dans ſon énergie, au diſcoureur & turbulent *Hylactor, à la voix*

*aiguë*. Les divers traits de ce Dialogue m'avaient fait penſer qu'il s'agiſſait du fougueux Dolet, alors à Lyon (depuis 1533), après avoir été chaſſé de Touloufe, & dont Bonaventure fut le collaborateur pour le tome I de ſes *Commentarii linguæ latinæ* (1536), & de Rabelais, grand ami de Dolet. La forme nouvelle de ce Dialogue ſemble annoncer d'ailleurs de nouveaux perſonnages, & l'auteur paraît avoir épuiſé ſon propre caractère ſous le nom de *Trigabus* (Dial. II) & les allufions à Cl. Marot, lorſqu'il introduit *Cupido* (Dial. III). Mais, en maintenant mon avis ſur Pamphagus, je crois, pour *Hylactor*, qu'il déſigne tantôt Cl. Marot & tantôt Dolet, comme il arrive dans les perſonnages de fantaiſie.

P. 41. — *Pamphagus* me ſemble être le maſque de Rabelais, que Ronſard, Joachim du Bellay & Béroalde de Verville ont pourſuivi de leurs invectives ſous ce nom, par ſuite de diſſentiments littéraires, & qui l'avait ſans doute reçu d'abord pour ſon ſavoir *encyclopédique* & l'activité *dévorante* de ſon eſprit. Comme on a joué ſur le nom de *Rabelæſus* (*rabiè læſus*) par dénigrement, on a bien pu jouer auſſi ſur le nom de *Pamphagus*, primitivement donné au ſavant docteur dans un ſens favorable. (V. les poéſies latines de J. du Bellay & les *Muſes incognues*, ou la *Seille aux Bourriers*, de Béroalde de Verville, réimpreſſion de Jules Gay, 1862, in-18, qui contient trois pièces ſur *Pamphage-Rabelais*.)

IBID. — *Anubis*, « dont le culte, à ce que prétendent quelques-uns, ſe rapportoit au Soleil ; on le repréſentoit avec une tête de chien : d'autres croient que le culte d'Anubis ſe rapportoit à Mercure. » (Note de 1732.)

IBID. — *Que ce ne ſoit a mon ſemblable*, c'eſt-à-dire à quelqu'un de mon bord, à un libre penſeur de mon eſpèce.

IBID. — *Il y a en tel lieu vng chien qui parle*. — Ce paſſage rappelle celui du *cheual qui parle*, au Dial. précédent.

P. 42. — *Or encores nay ie rien dict & ne diray entre les hommes... Toutesfoys que ceſt vne grand peine de ſe taire*. — Ceci eſt bien dans le caractère de Dolet, qui, en effet, n'avait encore rien écrit ſur des matières touchant à la religion. Il n'avait encore publié que le tome I des *Commentarii linguæ latinæ* : ſon *Cato chriſtianus*, & autres œuvres plus ou moins chrétiennes, ſont de 1538 & années ſuivantes.

P. 43. — *Ie leur dy touſiours quelque choſe en loreille... ſils parlent point*, c'eſt-à-dire : S'ils ne ſont pas initiés aux idées nouvelles.

IBID. — *Si ie ſuis homme deſguiſe en chien ou chien qui parle*, c'eſt-à-dire : Si je ſuis un frère en doctrine ou un faux-frère, eſpion de Sorbonne.

IBID. — *Toutes les folies de mes nuictz attiques*, &c. — « Vraye plaiſanterie d'Arlequin, dit Lancelot ou Falconet, ſupportable cependant, à cauſe du rapport de la *bavarderie* d'Hylactor avec le titre du chap. allégué, qui eſt le XV^e^ du Liv. I d'Aulu-Gelle. » On peut voir là, & dans ce qui précède, une alluſion aux démêlés du turbulent Dolet avec les Touloufains, dont il s'attira l'animadverſion, non-ſeulement par ſes hardieſſes de penſée & de langage, mais par ſon attitude acerbe & provocante & par ſes équipées d'étudiant.

IBID. — *Au parc de nos ouailles :* Au prêche. — Clément Marot qui ſentait le *fagot*, ſelon ſon ennemi Sagon, & qui, comme tel, fut proſcrit après l'affaire des *Placards*, avec nombre de proteſtants de Paris, vers la fin de 1534 & les premiers jours de 1535, tiendrait fort bien ce langage.

P. 44. — *Les filetz de ces peſcheurs*. — Alluſion aux filets de ſaint Pierre, le pêcheur d'hommes, dont les Papes furent les ſucceſſeurs.

IBID. — *Ou mettre des os & des pierres au lieu du treſor que Pygargus luſurier a cache en ſon champ*. — « Nom grec qui ne peut convenir à un uſurier que dans la ſignification d'oiſeau de proye en général ; ſelon Belon, c'eſt une eſpèce d'Aigle, connue des Païſans ſous le nom de Jean le Blanc... » M. Lacour a remarqué heureuſement que ce nom de *Jean-le-Blanc* était celui de l'hoſtie conſacrée, dans le langage des huguenots. — Cela fait alluſion auſſi au peu de valeur du tréſor en queſtion, à la place duquel les réfutations proteſtantes ou les railleries libertines ne laiſſaient qu'os & pierres, ou *charbons*, comme dit un vieil adage grec recueilli par Eraſme : *Theſaurus carbones erant*.

P. 44. — *Piſſer aux potz du potier ou chier en ſes beaulx vaſes*. — Il veut parler des vaſes ſacrés.

IBID. — *Et ſi d'aduenture ie rencontre le guet*, &c. — Ce paſ-

ſage rappelle l'aventure de Marot, qui avait arraché au guet un de ſes priſonniers & fut mis en priſon pour cela. Le guet ſignifie ici les eſtafiers de Sorbonne.

IBID.— *Gargilius*. — Nom d'un chaſſeur dans Horace (Ép. I); ne paraît ici repréſenter rien de particulier.

IBID. — *Et ne trouuer oreilles commodes... telles que ie les deſire*. — La fin de ce paſſage manque chez MM. Lacour & Lacroix, & a de l'importance pour le ſens, qu'elle affirme davantage.

P. 45. — *Mon couſin, mon amy ! Tu cognois donc bien Hylactor*. — Dolet & Marot étaient également liés avec Rabelais & Des Periers.

IBID. — *Ie ne te pouuoye recognoiſtre, car tu as une oreille coup-pee*, &c. — Alluſion aux peines qui frappaient les proteſtants : *eſſorillement, fleur-de-lys* au front. Cela eſt dit ici par extenſion métaphorique, car Marot ni Dolet n'avaient ſubi ce ſupplice. Mais Cl. Marot revenait d'exil après avoir eſquivé pis (1535-1536), & Dolet, ayant tué, à Lyon, pour ſa défenſe, le peintre Compaing, qui l'aſſaillait, n'avait dû ſon ſalut qu'à la fuite d'abord, puis à une grâce ſpéciale du roi. Ce fut cette grâce que Dolet, dans un repas auquel prirent part ſes amis Rabelais, Marot & force d'autres illuſtres, célébra à Paris, en mars 1537, avant de regagner Lyon.

P. 45. — *Depuis que nous perdiſmes noſtre bon maiſtre Acteon*.— Acteon eſt ici le Chriſt, comme Diane, plus loin, eſt l'Egliſe catholique. Rabelais, Dolet & Marot avaient, en effet, plus ou moins déſerté le chriſtianiſme, &, malgré les précautions ou les échappatoires, la Sorbonne & Calvin ne s'y méprirent pas.

IBID. — *Par mon ſerment, nous auions bon temps quand ie y penſe..... car il l'auoit ainſi ordonne pour nous nourrir plus liberale-ment*. — Regret moitié ſincère, moitié ironique : c'était le bon temps, *matériellement* parlant, que ce temps de ſervage dans les rangs des ſuperſtitieux ; on était bien traité ſous le manteau du Chriſt, &c.

P. 46. — *Le maiſtre que ie ſers maintenant*, &c.— La *libre penſée* n'eſt pas telle : que d'épreuves elle inflige à ſes fidèles !

P. 46. — *On nous hue, on nous hare*, &c. — *Harer*, de *haro*. On nous maltraite comme bêtes puantes.

IBID. — *En ce petit boſcage*, &c. — Allufion au petit groupe de nos *libertins*, Rabelais, Dolet, Marot, Des Periers.

IBID. — *Et puis leur gibbier ne sadreſſe pas par deca.* — C'eſt-à-dire le gibier de Sorbonne.

P. 47. — *Toy & moy parlons & les autres chiens ſont muetz.* — Nommant plus bas les trois chiens, qui ſont Melanchthon, Zwingle & Oſiander ou Luther, il paraît dire qu'ils ſont *muets;* or, au ſens proteſtant, ils ne l'étaient guère: il les trouve donc muets au ſens *libertin*. Il fait ainſi mépris de leur doctrine, comme Calvin s'en eſt plaint amèrement au ſujet de Rabelais, Dolet, Des Periers & *tutti quanti* (*De Scandalis*, cit. par Bayle, art. *Govea*).

IBID. — *Melancheres* & non *Melanchetes*. — Des Periers, qui a emprunté ce nom & les noms ſuivants, comme celui d'*Hylactor*, au livre III des *Métamorphoſes d'Ovide*, l'a légèrement altéré. — Il s'agit ici de *Melanchthon;* comme *Melanchetes* ſignifie *au poil noir* & que *Melanchthon* veut dire *terre noire*, Des Periers a mis *Melancheres* (pour *Melancheras;*— χεράς, mélange de vaſe & de gravier, *gravier noir*), qui ſe rapproche bien plus de l'idée du mot *Melanchthon*. Johanneau a donc relevé à tort la faute apparente.

IBID.— *Zwingle* eſt déſigné par *Theridamas* (dompteur de bêtes fauves); mais on n'a pas vu pourquoi: c'eſt que *Zwingle* vient de *Zwingen*, dompter, ou de *Zwinger*, dompteur, en allemand.

IBID.— *Oreſitrophus* (né, nourri dans les montagnes) déſigne, ſelon moi, Luther, l'apôtre de la *Wartbourg*, originaire, en outre, d'un pays de mines & de montagnes. Johanneau voit ſous ce maſque *Osiander*, l'un des principaux diſciples de Luther.

IBID. — *Saillirent ſus Acteon, leur bon maiſtre & le noſtre, lequel Diane auoit nouuellement transforme en ſerf.* — Juſqu'ici, toutes les rééditions portaient *cerf;* il faut *ſerf*, comme dans l'original. On voit l'importance de cette faute intentionnelle, le jeu de mots qui en réſulte & le ſens vrai: « Chriſt..., lequel Rome avait tranſformé en *ſerf*, avait *aſſervi*. » Remarquez que *Rome*, chez les anciens, portait trois noms, comme *Diane: Diane, Hécate, Luna* ou *Lucina*. Et *Roma, Valentia*, et un nom myſtérieux qu'il était interdit de divulguer. De là l'emploi de ce maſque.

P. 47. — *Et que nous autres accourruſmes & luy baillaſmes tant*

*de coups de dentz quil mourut en la place.* — En effet, ce ſont les réformateurs proteſtants qui ont commencé ; puis, ſont venus les libres-penſeurs, qui ont donné les coups mortels.

IBID. — *Comme iay veu en ie ne ſcay quel liure qui eſt en noſtre maiſon.* — C'eſt-à-dire en notre cénacle & en notre lieu de rendez-vous. (La boutique de J. Morin, l'éditeur de Marot, de Bonaventure & autres mécréants paraît auſſi indiquée ici.)

IBID. — *Tu ſcais donc bien lire ! Ou as tu apprins cela !..« Ie le te diray apres.* — Ceci conviendrait bien à maître Clément, charmant poète, avide d'idées neuves, familier avec les doctes, mais peu docte lui-même.

IBID. — *Dadueuture ie le mordy en la langue... ſi bien que ien emportay une bonne piece que iauallay.* — Il juſtifie ſon nom de *Pamphagus*, & cela convient au génie hardi de Rabelais.

IBID. — *Cela fut cauſe de me faire parler... Mais pour ce que ie nay point encores parle devant les hommes, on cuyde que ce ne ſoit quune fable.* — Alluſion au *Gargantua* & au *Pantagruel*, pris pour ſimple *fable* & gaudiſſerie. Rabelais (& ceci était dans ſon ſyſtème) ne ſe ſouciait guère d'aller au-delà *oſtenſiblement ;* ce fut ce qui le ſauva, malgré ſes coups terribles au cœur même de la Sorbonne. Marot, au contraire, méditait la traduction des *Pſaumes* en français, mal vue de la Sorbonne, & Dolet des ouvrages d'exégèſe religieuſe, comme on dirait maintenant.

IBID. — *Les chiens qui mangerent de la langue Dacteon ſerf.* — Même jeu de mots & même ſens que ci-deſſus. La langue du Chriſt (Actéon) indique les Ecritures ou, plus largement, le Chriſtianiſme (accaparé par l'Egliſe romaine). Les *réformateurs* l'ont mordue ; mais les *libertins* l'ont miſe en pièces.

P. 48. — *Comment, tu nas donc point encore donne a entendre aux gens que tu ſcais parler !* — On voit ici l'impatience du caractère léger de Marot ou du caractère de Dolet, ſi amoureux de la gloire & qu'attirait, comme il le dit, *poſteritatis amor.*

IBID. — *Iayme mieulx me taire.* — Encore le caractère de Rabelais, c'eſt-à-dire : J'aime mieux m'abſtenir du grave langage des diſcours publics, des critiques directes & ouvertes : il fait trop chaud par là.

P. 49. — *A la facon des hommes !* c'eſt-à-dire : A la façon du commun des hommes ! Non, certes !

IBID. — *Ie ne ſuis pas de ton opinion. Vray eſt que ie nay point encores parle deuant eulx*, &c. — Je n'ai encore rien riſqué apertement.

P. 50. — *Et ſont ſi ſottement curieux quil ne fauldroit quune petite plume qui ſeſleuaſt de terre le moins du monde...* — La petite *plume* déſigne ici les écrits qui s'élevaient, en effet, dans le ſens nouveau. Quant aux hommes qui aiment mieux toujours les choſes nouvelles & étrangères que les choſes « préſentes, familières », &c., cela s'entend de l'empreſſement avec lequel on courut pour entendre « ces nouveaux *Evangelizans* », comme dit un des annotateurs de 1732.

IBID. — *Lyciſca.* — *Lice*, chienne de chaſſe ; mot grec ſignifiant petite louve, emprunté auſſi des *Métamorphoſes* d'Ovide.

IBID. — *Auroit on prou ouy parler les chiens, on vouldroit ouyr parler les chatz*, &c. — Alluſion aux mille variétés des doctrines de la *Réforme* & au caractère inſtable de la foule.

IBID. — *Tu ſeras bien ſeruy de tout, excepte que lon ne te dira pas : Duquel voulez vous ! Car tu ne boys point de vin...* — C'eſt-à-dire excepté qu'on ne te dira pas : « Êtes-vous pour la préſence réelle ou pour la *cène* ſymbolique ! Croyez-vous que le calice renferme du vin ſeulement ou le *ſang* du Chriſt ! » Car tu ne te ſoucies guères de boire au *calice* &, ſans reſſembler aux papiſtes, tu n'es cependant pas non plus du camp des proteſtants (réclamant le *calice*, la *cène* ſous les deux eſpèces).

P. 51. — Lettres venues des *antipodes inférieurs*, &c. — Alluſion aux plaintes des *petits*, du *peuple*, que les *antipodes ſuperieurs* écraſent. La menace qui termine reſſemble à celle de Calvin dans l'épître dédicatoire de l'*Inſtitution chrétienne* au roi François Ier (1535). Pamphagus-Rabelais l'applique à toutes les revendications de la conſcience & du droit des opprimés. Hylactor & lui ſe propoſent de lire la ſuite « demain... iour des Saturnalles », c'eſt-à-dire de l'*émancipation*.

P. 52. — *Auſſi bien te veulx apprendre pluſieurs belles fables*, &c. — Hylactor, plus retenu que Pamphagus par le ſouvenir des traditions religieuſes, veut (comme Dolet) y revenir pour en dégager

le ſens & jauger ce qu'elles valent. *Pamphagus*, qui ne s'en ſoucie en aucune façon & qui depuis longtemps s'en moque abſolument, trouve que c'eſt beſogne faite ou ſuperflue & ne le lui cache pas.

IBID. — *La fable de Prometheus* « doit être celle de la création du premier homme. » (Joh.) La légende grecque de Prométhée juſtifie, en effet, cette alluſion.

IBID. — *La fable du grand Hercules de Libye*. — J'y vois, avec Johanneau, les douze travaux d'Hercule, appliqués par dériſion aux miracles du Chriſt.

IBID. — *La fable du Jugement de Pàris* ſignifie le *Jugement dernier*.

IBID. — *Saphon*. — « Je crois qu'il faut lire *Pſaphon ;* ce Pſaphon apprit à pluſieurs oiſeaux à répéter : *Pſaphon eſt Dieu,* ſur quoi les Libyens l'adorèrent comme un Dieu. Cette fable convient mieux ici que le récit des aventures de Sapho. Des Periers l'a priſe dans Eraſme, au prov. *Pſaphonis aves*. » (Not. de 1732, de Lancelot ou de Falconet). Johanneau adopte cet avis, qui me paraît excellent.

IBID. — *Erus*. — « Cette fable eſt rapportée par Platon (liv. dernier de ſa *République*), Plutarque, Macrobe & Cicéron. Cet *Er* était un Pamphylien... qui reſſuſcita douze jours après ſa mort. Des Periers pourroit bien avoir en vue quelque choſe de plus réel & de plus ſolide que la *fable d'Erus*, mais qu'il n'oſe pas dire ouvertement, non plus que tout ce qu'il ſe contente d'inſinuer dans ces Dialogues. » Avec Johanneau, je crois cette explication très-juſte ; elle vient d'un des collaborateurs de La Monnoye.

IBID. — *La Chanſon de Ricochet*. — « Rabelais (liv. III, ch. X) dit la *chanſon du Ricochet*, & non pas *de Ricochet*, nom d'un jeu... qui conſiſte à jetter ſur l'eau une pierre platte, en ſorte qu'elle revienne cinq ou ſix fois deſſus... de là eſt auſſi venu qu'une chanſon où les mêmes mots reviennent ſouvent eſt appelée la *chanſon du Ricochet*. » (La Monnoye.) Je vois là, avec M. Lacour, une alluſion aux litanies & au chapelet catholiques.

P. 52-53. — *Ce follaſtre Hylactor ne ſe pourra tenir de parler*. — Prédiction de Rabelais, que Marot, avec ſes *Pſaumes* à la huguenote, & Dolet, avec ſes opuſcules pſeudo-religieux, n'ont que trop vite juſtifiée, pour leur *dam !*

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS

# INDEX


ACIER DE VENISE, pour *cristal*, par une sorte de jeu de mots. Dial. III, p. 30; *Comm.*, page 98.

ACTÉON, Dial. IV, pp. 45-47; *Comm.*, pp. 114-116.

AIX, Dial. I, p. 3 : La couverture d'un livre, le plat de la reliure.

ANAGRAMMES. *Comm.*, pp. 57, 58, 76, 77, 83, 84, 105-108.

ANTIPODES (Lettres des), Dial. IV, pp. 51-52; *Comm.*, p. 117.

ANUBIS, Dial. IV, pp. 41, 42, 45.

ARDELIO, Dial. I (fin) & Dial. III, pp. 37, 40; *Comm.*, pp. 75, 93, 108.

AREINE, Dial. II, pp. 14, 17 & *passim*; *Comm.*, p, 79.

ARNAY-LE-DUC, en Bourgogne, proche de Beaune, patrie de Des Periers. (V. ce nom.)

ATHENES, pour *Lyon*. Dial. I, pp. 4, 5, 7; Dial. III, p. 29 & *passim*; *Comm.*, p. 67.

AUDIVIT (l'), « *autorité, crédit;* mot latin employé dans ce sens par nos anciens auteurs, qui disent *audivi* & *audivit*. Alain Chartier dit *audience : Trois choses donnerent à Mahomet audience*, &c. » (Edit de 1732.) Dial. II, p. 25.

BACCHANALES, Dial. III, p. 28; *Comm.*, p. 94.

BADINS, Dial. II, p. 24 : Étourneaux, gens à la tête légère.

BAYLE (Voir DES PERIERS).

BEAULNE (Vin de), Dédicace, p. 2, Dial. II, p. 7. (Voir le mot VIN.)

BELISTRES, « Gueux. Cette signification... bien marquée ici, autorise Nicot, qui fait venir ce mot de l'allemand *betler, mendiant*. Wolf. Hungerus, *in Bovillum*, est le premier qui ait proposé cette étymologie. » (Edit. de 1732.) Dial. II, p. 22.

BESONGNES, choses, objets, Dial. III, p. 30.

BÉTHUNE-CHAROST (Duc de).— *Notice* (Bibliographie).

BOUHÉMIENNE (A la), Dial. III, p. 21 ; *Comm.*, pp. 85-86.

BOZE (Gros de). Le Catalogue de ſes livres (1745 & 1753) porte un exempl. du *Cymbalum mundi* de 1537.— *Notice* (Bibliogr.)

BUCER. (V. CUBERCUS.)

BYRPHANES. Dial. I, pp. 3-11 ; *Comm.*, pp. 61, 62, 64.

CACHE-MOUCHET. Jeu de *cligne-muſette*. Dial. III, p. 33.

CALVIN. *Notice & Comment.*, pp. 71, 75, 111, 117 & *paſſim*.

CAREQUANT, pour *carcan*, collier. Dial. III, p. 30.

CAS, chose, Dial. II, p. 23 & *paſſim*.

CAUT, avisé, *Cautus*, Dial. II, p. 14.

CELIA. Perſonnage du Dial. III, p. 35 ; *Comm.*, pp. 90, 91, 104, 105.

CENT NOUVELLES NOUVELLES (Les). Dial. III, p. 30, & *Comment.*, p. 98.

CERDONIUS (Maiſtre), p. 40 ; *Comm.*, p. 110.

C'EST MON, Dial. IV, p. 52. — Assurément.

CHARBON BLANC (Hostellerie du), Dial. III, p. 28 ; *Comm.*, p. 94.

CHOSETTE (Faire la), Dial. III, p. 34. Même ſens que *Le... faire*, *Faire cela*, p. 39 ; *Comm.*, 110.

CLEOPATRA, Dial. III, p. 29.

COMMENTAIRE, pp. 55-118. Dial. I, p. 55 ; Dial. II, p. 76 ; Dial. III, p. 90 ; Dial. IV, p. 111.

CUBERCUS. Perſonnage du Dial. II, pp. 18-20 ; anagramme de *Buccerus*, pour *Bucerus* (Bucer) ; *Comm.*, pp. 76, 77, 83, 84, 85.

CUPIDO. Dédicace, p. 2 ; perſonnage du Dial, III, pp. 32-36.

CURTALIUS. Perſonnage du Dial. I, p. 4, &c. — *Comm.* p. 62-65.

CYMBALUM MUNDI. Sens de ce mot, pp. 55-56 ; Etude ſur le livre & l'auteur (*Notice*).— Texte de 1537, pp. 1-53.— *Commentaire*, pp. 55-118.

DABAS (Cité de). Dédic., p. I. Déſigne la ville de Lyon.— *Comm.*, pp. 59-60.

DE BURE. Auteur de la *Bibliographie inſtructive*. Catalogue de Gaignat & de La Vallière.— *Notice* (Bibliographie).

DES PERIERS. — V. PERIERS (Des).

DIALOGUE I. Texte, pp. 3-11 ; *Comm.*, pp. 61-76.
DIALOGUE II. Texte, pp. 13-26 ; *Comm.*, pp. 76-90.
DIALOGUE III. Texte, pp. 27-40 ; *Comm.*, pp. 90-111.
DIALOGUE IV. Texte, pp. 41-53 ; *Comm.*, pp. 111-118.
DIANE. p. LXIX, & Dial. III, p. 28; Dial. IV, pp. 47-52. Au Dial. IV, figure de *Rome*, au triple nom auſſi, c'eſt-à-dire ici, de Rome catholique ; *Comm.*, p. 115. (*V.* ROMME.)
DIDYME d'Alexandrie, p. LVII.
DOLET (Eſtienne), pp. XXXVIII, XLVIII, L, LII, LIV, LXX, LXXI, LXXV, LXXVI. — *Comm.*, p. 111 & *paſſim*.
DRARIG. Perſonnage du Dial. II. — Anagramme de *Girard*, déſigne ici *Eraſme*, pp. 16, 18, 19, & *Comm.*, pp. 76, 77, 83, 84.
DRUYDES. Dial. I, p. 4; Dial. II, p. 16. Sens allégorique : *Comm.*, pp. 66, 67.
DU BELLAY (Joachim), pp. LIII, LXXI.
DU CLEVIER. (*V.* THOMAS DU CLEVIER.)
DU MOULIN (Antoine), p. XXXVI.
DU PUY, pp. XXIII, XXIV, XXX.
DU VERDIER, pp. XXVII, XXX, XXXI, XL.
EDITIONS du *Cymbalum mundi*. Liſte chronologique, pp. XXIX, XXXIII.
EGINETA. Dial. II, p. 23. — Paul d'Egine, cité avec Hippocrate, Avicenne, &c.
EGYPTE. Dial. IV, p. 42.
ERUS, *qui reveſquit*. — Dial. IV, p. 52. — *Comm.*, p. 118.
ESPAGNOL. Dial. IV, p. 44. — Epagneul. — L'auteur peut jouer ſur le double ſens : *Epagneul* & *Eſpagnol*. (*V.* SERVET.)
ESTIENNE (Henri), pp. XXXV, XXXVIII, LII, LV. — *Comm.*, *paſſim*.
ESTOILE (DE L'). Ecrit *Deleſtoille* ſur le titre du *Cymbalum* de 1538 de la Bibl. nationale. — P. XXIX.
EVGE ΣΟΦΟΣ, deviſe du titre (vignette), pp. VII. XXVI, & *Comm.*, p. 57.
FALCONET. Un des annotateurs de l'édition du *Cymbalum mundi* de 1732. — PP. V, XII, XV, XXI, XXIII, & *Comm. paſſim*.
FAREL (Guillauume), p. XLVI.

FEIN. Foin, du latin *fænum*. — Dial. III, p. 38.

FÉLIX DE COMMERCY, pp. XI, XXIX, XXXI.

FRANCE PROTESTANTE (Recueil de la), pp. XLI, LXXIII.

FRANÇOIS Ier, pp. LXIII, LXX.

FRIPPELIPPES. Valet de Maro, pp. XLVIII, XLIX.

GAIGNAT. Poſſeſſeur d'un exempl. du *Cymbalum* de 1537, pp. XIII, XV-XVII, XIX, XXIX, XXX, &c.

GALIEN. Dial. II, p. 23.

GANYMEDES. Dial. I, p. 10, *Comm.*, p. 73.

GARGABANADO, etc. Formule d'évocation qui donne la parole au cheval Phlegon. Dial. III, p. 36. — Explication : pp. LXV, LXVI, 105-108.

GARGILIUS. Nom d'un chaſſeur, emprunté d'Horace. Dial. IV, p. 44.

GERMANIE. Dial. I, p. 4.

GONIN (Maiſtre). Nom d'un charlatan. Dédic., p. 2. Dial. II, p. 17. *Comm.*, p. 82.

GOUJET (Abbé), pp. XVI, XIX, XXI, XXII, XLI.

GOVEA (DE), pp. XXXVIII, XXXIX.

GRANDGOUSIER (Paroles de) citées, pp. LXVI, 108.

GRECE, Dial. II, p. 21 ; Dial. IV, p. 42, &c. Priſe ici pour l'Europe, comme *Athenes* pour Lyon. — « Comme *Grec* en 200 & 300 ſignifioit *payen*, en ce ſiècle il ſignifioit auſſi *heretique*. » (Catherinot ; *Annales typographiques*.)

GUENON. Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 97. (*V.* SINGE.)

GUY ALLARD, p. XXXVIII.

HARER. Dial. IV, p. 46. — « *Harer* les chiens après le loup, *inſtigare canes*. — *Hare-levrier*, cri des chaſſeurs » (Ménage). — V. *Harier* (Nicot), importuner, vexer. — Même mot (Palſgr.) : « Pourquoy *hariez* vous le pouvre compaignon aynſi ! » — Comparez *haroder* ou *harauder* (Nicot).

HERCULES de Libye. Dial. IV, p. 52. *Comm.*, p. 118.

HEROET, p. XLIX.

HIPPOCRATES. Dial. II, p. 23.

HOMERE. Dial. III, p. 30.

HOSTESSE (l'). Figure de l'*Eglise romaine*. Dial. I, p. 3. *Comm.*, p. 65.

HUSCHER. Dial. IV, p. 52. — Se trouve dans Villon. — *Appeler*. « To whoop *or* hollow for ; to call unto » (Cotg.) — *Huscher, hucher*, de *Ucare*, dans le sens de *Arcessere, inclamare, vocare* (Nicot). — Spécialement, exciter un chien de la voix. « To hallow *or* set on dogs with hallowing. » (Sherwood.)

HYLACTOR. Personnage du Dial. IV, pp. LXX, LXXI, LXXIII, 41-52. — *Comm.*, p. 111, &c.

ILIADE. Dial. III, p. 30. *Comm.*, p. 96.

IMBERT CHASTRE DE CANGÉ, p. XVIII.

IMPETRER. Obtenir. Dial. II, p. 14.

INSTITUTION (L') *de la religion chrestienne*, de Calvin. P. LXX.

INTRODUCTION. Bibliographie, p. XI. — But & plan du livre, p. XXXIV.

ISLE BARBE (L'), pp. XXXVI, XLIII. — Ile sur la Saône, en amont de Lyon, cité *d'aval* ou *d'à bas* (cité de DABAS. — V. ce mot). — On lit dans les *Marguerites de la Marguerite*, de la reine de Navarre : d'*à bas* pour d'*en bas*.

JACOB (P. L.), Bibliophile. — (*V.* P. LACROIX.)

JANE d'Albret, fille de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, p. L, LIII.

JARGONNER. Dial. III, p. 16. — On trouve dans les *Marguerites de la Marguerite*, la forme : *Gergonner*.

JASERAN. Collier en mailles fines d'or ou d'argent. — On dit aujourd'hui *jaseron*.

JOHANNEAU (Eloi), pp. XVI, XVII, XXI, XXIII, XXV, XLII, LVII, LXI, LXII, LXXII, & *Comm. passim*.

JUNO. Dial. I, pp. 3, 4. Dial. III, pp. 27, 28, 29. *Comm.*, pp. 66, 93, 94.

JUPITER, pp. LXII, LXIV, LXVIII. Dial. I, pp. 6, 7, 8, &c.; Dial. II, p. 13, &c.; Dial. III, p. 29 : *Jupiter l'Altitonant*. — Sens allégorique : *Dieu le Père*. — *Comm.*, pp. 65, 66, 68, 69, &c. (*V.* LIVRE DE JUPITER.)

JUREMENS, pp. 1, 5, 8, &c. *Comm.*, p. 60.

LACOUR (Louis), pp. V-IX, XII, XIV-XVI, XXI, XXVI, XXX, XXXI, XXXV, XLII, XLIII, LXI, LXII, & *Comm. passim*.

LACROIX (Paul), pp. VI-VIII, XIX-XXI, XXVI, XXVII, XXX, XXXIII, XXXV, XLII, LIII, LXI. — *Comm. passim.*

LA CROIX DU MAINE, pp. XII, XVII, XVIII, XXVII, XXVIII-XXXVIII. — *Comm. passim.*

LA FERRIERE-PERCY (H. DE), pp. XXX, XXXV, XLII.

LA FONTAINE, pp. LXIV, LXXII, LXXIII.

LA MONNOYE, pp. V, XII, XV, XVII, XXIII, XXXI, XXXIII. XXXV, XLI, XLII. — *Comm. passim.* — Ses notes ont ſervi pour l'édition du *Cymbalum* de 1732.

LANCELOT. Un des annotateurs de l'édit. du *Cymbalum* de 1732, pp. V, XII, XV, XVI. — *Comm. passim.*

LA VALLIÈRE (Duc de), pp. XV, XVI, XIX, XXIX.

LAVIROTTE, p. XXXV.

LE DUCHAT, p. XXXVI.

LE ROI, pp. IX, XIX, XX, XXI. — *V.* VERSAILLES (Bibl. de.)

LETTRES *des Antipodes*, p. LXIX. — Dial. IV, pp. 51, 52. — *Comm.*, p. 117.

LIBRAIRIE. Bibliothèque *Dédic.*, p. 1.

LIVRE de Jupiter. *Dédic.*, pp. LXII, LXVIII. — Dial. I, pp. 3, 17, 10. Dial. III, pp. 27, 29, 33, 40. — *Comm.*, pp. 65, 68, &c.

LIZET (P.), p. XXV. — *V.* PARLEMENT (Arrêts du).

LOUP (Faire le) *en la paille*. Dial. IV, p. 43. — « *Contrefaire le loup en la paille*. To eaves-drop it *or* lie scowking and leering in a corner », c'eſt-à-dire être aux écoutes, ſe tenir en tapinois & aux aguets dans un coin.

LUCIEN, pp. XL. LV.

LUCRECE. L'auteur du *De natura rerum*, pp. LII, LV.

LUTHER. Indiqué par l'anagramme *Rhetulus* (Lutherus) au Dial. II. — PP. XLIV, LXIII, LXIX, & *Comm. passim*. (*V.* RHETULUS.)

LYCISCA. Dial. IV, p. 50.

LYON, pp. XXVII, XXIX, XXX, XXXVI, XXXVII, XLVII, LII, LXXV. — *V.* DABAS (Cité de) & ISLE BARBE.

MAIN (Faire ſa). Dial. I, p. 6. *Comm.*, p. 68.

MALHERBE, p. LIII.

MARCHAND (P.). Editeur du *Cymbalum Mundi* en 1711, pp. V, VI, XIV, XIX-XXI, XXX-XL. &c. — *Comm, passim.*

MARGUERITE D'ANGOULÉME. Sœur de François Ier, reine de Navarre, pp. XXVIII, XXX, XXXVI, XXXVII, XLII, XLIII, XLV, XLVII, XLVIII, LII. — Dial. I & III, ſous les noms de *Pallas* & de *Minerve*. (V. ces mots.)

MARO. Nom de Virgile, *Virgilius Maro*, appliqué à Clément *Marot* à titre d'éloge, p. XLVIII.

MAROT (Clément), pp. XXV, XLV, LII, LXX, LXXVII, &c. — (V. *Commentaire* des Dial. III & IV.)

MELANCHTHON, p. LXIX, & Dial. IV, ſous le nom de *Melancheres* (pour *Melanchetes*), p. 47. — *Comm.*, p. 115.

MERCURE. Meſſager de Jupiter. — Perſonnage allégorique des Dial. I, II & III. — PP. LXI, LXII, LXV, LXVI, LXVIII, LXIX, 3-40. — *Comm.*, p. 61 & *paſſim*. — (*V.* JUPITER.)

MERSENNE (Le P.), pp. XXVII, XXVIII, XXIX.

MESHUY. Aujourd'hui, p. XLVII, 52.

MICHELET (J.), pp. LXVII, LXIX.

MINERVE. Figure de Marguerite d'Angoulême, protectrice des arts, des lettres & des ſciences. Dial. III, pp. 31, 32. — *Comm.*, pp. 100-103. (*V.* PALLAS.)

MORIN (Jehan). Premier éditeur du *Cymbalum Mundi*, en 1537, pp. XXIII, XXVI, XXXVII, 53.

MORMONNER. Dial. II, p. 17. Le texte de 1537 porte *mornonner*, faute évidente. — Forme ordinaire : *marmonner*.

NAVEAUX (Des). Dial. II, p. 24. Expreſſion proverbiale & populaire, indiquant le mépris qu'on fait d'une choſe : *Bagatelles! Niaiſeries!* — « *Tel dit ne vaut deux navets*, Rom. de la Roſe. — *Ne vous craint deux naveaux*, Marot. *Rond.* » (Note de 1732.)

NAY PAS, pour *n'eſt-ce pas*, ou plutôt comme l'anglais : *Have I'n't!* — Dial. II, p. 15.

NECTAR. Dial. I, pp. 8-10. Sens allégorique & myſtique : *Comm.*, pp. 70, 71. (*V.* VIN DE BEAULNE.)

NICERON (Le P.), pp. XL, XLI,

NODIER (Charles), pp. XIX, XXI, XXX, XXXII, XXXV, XLII, XLIII.

NUICTZ ATTIQUES (Jeu de mots ſur les). Dial. IV, p. 43.

OEUVRES de B. des Periers, pp. XII, XXIX-XXIII, XXXIV-XXXVI,

XLIII-XLIX, LIV-LVII, LXXII, LXXIII. (*V.* CYMBALUM MUNDI.)

OLIVETAN, p. XLIV. Eut *des Periers* pour collaborateur.

ORESITROPHUS, Dial. IV, p. 47. — Semble désigner Luther. — *Introd.*, p. LXIX, — *Comm.*, p. 115.

OSIANDER, sous le nom d'*Oresitrophus*, selon Eloi Johanneau. (*V.* ORESITROPHUS.)

OUAILLES. Dial. IV, p. 50. — Brebis.

OULTRECUIDÉ. Outrecuidant.

OVIDE, p. XLVII. — Dial, III, p. 30. — *Comm.*, 99, 115, &c.

PALEFERNIER. Dial. III, p. 36. — P. 38 : *Palefrenier*. — « Les uns prononcent *Palefrenier*, les autres *Palefournier* » (H. Estienne ; *Dialog. du nouv. langage françois italianizé.*)

PALLAS. Dial. I, p. IV. *Comm.*, p. 66. (*V.* MINERVE.)

PAMPHAGUS. (Mot tiré du grec. — Au sens propre : *qui mange tout.*) Personnage du Dial. IV, nom de l'un des deux chiens qui devisent. — V. *Introd.*, p. LXXI, & *Comm.*, p. 111, &c. — V. aussi dans les *Muses incognues*, les vers grotesques intitulés *Portrait de Pamphage, Sonnet contre Pamphage, Alaigresse en faveur de Pamphage* :

Vive le *ventru* Pamphage, &c.

et la *notice* de l'édit. de 1862 (J. Gay.) — ainsi que les deux épigrammes latines de J. du Bellay dans ses *Tumuli*, sous ce titre : *Pamphagi medici*, & *Ejusdem*. La seconde est insignifiante. La première s'attaque au gros ventre du médecin *Pamphage-Rabelais*, qui est censé dire :

Pamphagus hic jaceo, vasta cui mole gravato
Pro tumulo venter sesquipedalis erat.

PARIS (Jugement de). Dial. IV, p. 52. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 118.

PARLEMENT (Registres du) de Paris, concernant Jehan Morin & le *Cymbalum Mundi*, pp. XXV, XXXVII.

PARRASIUS. Le peintre Parrhasius. Dial. III, p. 32.

PASQUIER (Estienne), pp. XXXVIII, XLI

PELLETIER (Jacques), p. XXXIV.

PENEUX. Dial. III, p. 39. — En peine ; ici, penaud. — « Un homme tout *peneux* & *piteux*. Humilis ac demiſſus homo. » (Nicot.)

PÉRIERS (B. des). *Introduction*, p. XXVIII, XXXIII-XXXVI I XXXI-XXLV, XLVIII-LVIII, LXIV, LXV, LXXII, LXXV. — Nom & origine, p. XXXV. — Jugement porté ſur lui par Calvin, p. XXXVIII, XXXIX, XLII, LII, LV, LVI, LXX ; — par Bayle, p. XXXVIII, XL. — Dires de *G. des Autels*, p. LIII ; *Catherinot*, p. XXXVIII, LIX ; *Chaſſanion*, p. XXXVIII; *Buddeus*, p. XI, XXIX ; *Brunet* (Mannel du libraire), p. VI, XVI, XVII, XIX, XXVII, XXXI, XXXII. — Contemporains de Des Periers n'ayant pas d'article ſpécial dans l'Index : Nicolas *Deniſot*, p. XXXIV ; *Agrippa*, p, XXXVIII ; Victor *Brodeau & Chappuy*, p. XLIX ; Nicolas *Bérauld*, Nicolas *Bourbon*, G. *Budé* & *Danès*, p. L. — Rapprochement avec Miguel Cervantes, p. LXVIII. — *Des Periers*, ſous le nom de *Dedalus* (V. le mot *Vol.*)

PERROQUET. Dial. II, p. 16 ; Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, pp. 81, 96. — Comparez les noms d'oiſeaux donnés aux gens d'égliſe & de couvent, par Rabelais : *papegaut, monegaux, eveſgaux*, &c., & l'endroit (liv. V, chap. 3) où il nomme les moines les « hairons & cormorans du monde. » — « Un de ceux de Rome a écrit à une *huppe* de Mayence », c'eſt-à-dire à un dignitaire eccléſiaſtique. (Lettre de Luther, citée par Michelet ; *Mémoires de Luther*, t. III, Eclairciſſements.) — V. le mot PIE.

PHALERNE (Vin de), p. 2. — *V.* VIN *de Beaulne*.

PHANTASIE. Fantaiſie. Dial. IV, pp. 43, 49.

PHY. Fi. — Dial. II, p. 18.

PHLEGON. Nom du cheval qui parle au Dial. III, pp. 27, 36, 39. — *Introd.*, pp. LXII, LXIV, LXVII. — *Comm.*, pp. 91, 93, 108, 110. Se traite de *poure animau*, p. 38.

PICART (B.). Deſſinateur & graveur, auteur des gravures du *Cymbalum* de 1711. — P. XII, XXX-XXXII.

PIE. Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 97. (*V.* PERROQUET.)

PIERRE PHILOSOPHALE. Sujet du Dial. II. Figure ici la *vérité abſolue*, religieuſe ou philoſophique, p. 13, & *paſſim*. — *Comm.*, pp. 77, 78, &c.

PIERRE TRYOCAN. Pierre *Croyant*, par anagramme. P. LVII ; *Dédic.*, p. 1, & *Comm.*, pp. 57, 58. (*V.* THOMAS DU CLEVIER.)

PINDARUS. Dial. III, p 32.

PLACIUS, p. XXVIII.

PLEIGER. Rendre la pareille, tenir tête en buvant. Dial. I, p. 7.

PLUTUS. Dial. III, p. 32.

POILLES D'ARAIN. Dial. II, p. 22. — « Une *poille* à feu. » (Palsg.) — Le proverbe : Croire *de nues que fussent poilles d'arain* se trouve dans Rabelais identiquement, & chez Villon sous une forme un peu différente : (Grand Testament, LVII, LVIII.)

Abusé m'a & faict entendre
Tousiours d'un que ce fust vng aultre
. . . . . .
Du ciel vne *poisle d'arain*,
Des nues vne peau de veau.

POTENCE, dans le sens de *Croix*. — Dial. III, p. 30. — *Comm.*, p. 99.

POUCHE. Poche. — Dial. I, p. 6. — Se dit encore en Normandie, dans le sens de *Sac*.

POULDRETTE (S'esbattre à la). Dial. II, p. 14.

PROMETHEUS. Dial. IV, p. 52. — *Comm.*, p. 118.

PROTEUS, p. 2. — Dial. II, p. 17.

PROU. Dial. IV, p. 43. — Assez.

PSAPHON. *Comm.*, p. 118.

PTOLOMEE. Dial., III, p. 38.

PUBLIQUE (Cry). Publication, proclamation. — Dial. III, p. 29. — V. *Chant royal à la suite de la description nouvelle des merveilles de ce monde & de la dignite de l'homme*, &c., de Jan Parmentier (M. D. XX.) :

Au grand profit de tout le bien *publique*.

« Bien *publique*. » (Palsgrave.)

PYGARGUS. Dial. IV, p. 44. — Sens allégorique : *Comm.*, p. 113.

QUILLARD, de *quille*, comme *billard* de *bille*. Dial. III, p. 30. — Comparez Villon (*Petit Testament.*) :

Et vng *billart*, de quoy on *crosse*.

Jouer « à la quille & au quillard, *at cat and trap* » (Cotg.) — V. dans Rabelais, liv. I, chap. IV : « Tous bons beueurs, bons compaignons & beaulx ioueurs de *quillela*. » Cotgrave dit : « *Quillela*. A kind of play like unto *cat and trap*. » Au ſens donné par le *Comm.*, p. 97, il y a lieu d'ajouter le ſens grivois de *quillard* & de *quillela* chez Rabelais.

RABELAIS, pp. XXXII, XXXVIII-LIX, LXV, LXXI-LXXIII, LXXVII. — *Comm.*, pp. 112, 116 & *paſſim*.

RACHE pour *race*. Dial. III, p. 39.

RACUEIL. Dial. III, p. 35. Accueil, bienvenue. « Welcome. » (Cotg.) — Villon & la reine de Navarre, dans ſes *Poéſies*, ont *recueil* dans le même ſens.

RASSOTTÉ. Dial. III, p. 29. — Hors de ſens, qui radote. — « Grown ſottish, doultish, or childish, fallen into dotage » (Cotg.) Dans *Le Girofflier aux dames* (V. Introd., pp. XXI, XXVII) :

> Apres venoit ialouſie la ſotte
> Plus raſſottee que neſt vne marotte.

RECTIFICATIONS :

P. XXXI, en tête de l'art. 8 : « Ams. & Leipzig. — Arkſtée & Merkus » lisez : « 1753. »

P. XXIX, au lieu de : « Il s'accuſe » (l. 16) liſez : « Il l'accuſe. »

P. 20, l. 28, (Dial. II), au lieu de : « Par œuure & *par* effect » liſez : « Par œuure & effect. »

P. 31, l. 17, (Dial. III), au lieu de : « force Nennye » liſez : « Force Nennyz. »

P. 34, l. 2, (*ibid.*), au lieu de : « *de* dedans leurs ryans yeulx » liſez : « dedans leurs ryans yeulx. »

P. 46, l. 13, (Dial. IV), au lieu de : « Voyla *ce* que ceſt » liſez : « Voyla que ceſt. »

P. 110, (*Commentaire*), au lieu de : « Il y a ſix ans qu'il *ne* chevauche » liſez : « Il y a ſix ans qu'il *me* chevauche. »

REIMMANN, p. LX.

RELIER. *Relier à neuf*. Dial. I & III, *paſſim*. — Pris ici dans un ſens allégorique : *réformer* (le chriſtianiſme).

REPUE FRANCHE. Dial. II, p. 25, *Comm.*, p. 89. Régal, feſtin qui ne coûte rien. (V. le poème des *Repeues franches*, attribué à Villon.)

RHETULUS. Perſonnage du Dial. II. — Anagramme de *Lutherus* (Luther), pp. LXIII, 13, 18-25. — *Comm.*, pp. 77, 84-87, 91, &c. (*V.* ARDELIO & LUTHER.)

RIEN & *riens*, au ſingulier. — Signifie ici *quelque choſe*. Dial. I, p. 5. — Dial. III, p. 32.

ROBEUR. Dial. I, p. II. — Voleur, fripon.

ROMME. Rome. Dial. I, p. 4. — Rome catholique figurée par *Diane* (V. ce mot). Les trois noms de Rome dont il eſt queſtion au *Comm.*, p. 115, auraient été : 1° le nom vulgaire (*Roma* & *Valentia*) ; 2° un nom conſacré pour les ſacrifices « ſacrificiis debitum » dont la forme grecque eſt *Anthuſa*, la forme latine *Flora* ou *Florentia* ; 3° un nom ſecret, dont Virgile avait indiqué le ſens par le nom de ſon *Amarillys* : « alterum quod arcanum fuit, unde *Amaryllida* ſuam, quæ amorem propriè ſignificat, in bucolicon carmen poeta detorſit. » (*Lexicon antiquit. romanarum*, auctore Pitiſco.)

ROTHELIN. L'abbé d'*Orléans-Rothelin*, poſſeſſeur d'un exempl. du *Cymbalum* de 1537, pp. XVI-XXIII, &c.

SACHS (Hans), p. LXVI.

SAGON, pp. XLVIII, XLIX, 100, 101.

SAINTE-MARTHE (Charles de), p. XLII..

SALEL (Hugues), *Comm.*, p. 105.

SALMON MACRIN. p. L.

SAPHON (Fable de). Dial. IV, p. 52. (*V.* PSAPHON.)

SARCOMOROS, &c. Nom figurant dans le titre de la *Prognoſtication des Prognoſtications*, de Des Periers. — P. LXVI, & *Comm.*, p. 106. (*V.* GARGABANADO, &c.)

SATURNALLES (les). Dial. IV, p. 52.

SCEVE ou *Sève* (Maurice), pp. XL, IX.

SCHONEN (Lettre au baron de), par Eloi Johanneau, pp. XXVII, XXXI-XXXV.

SERF (Actéon changé en). Dial. IV. *Serf* pour *Cerf*, par un jeu de mots ſignificatif. — PP. IX, LXIX, &c. & *Comm.*, du Dial. IV.

(*V.* ACTEON.) — Villon a dit, au début de ſon *Grant Teſtament :*

Je ne ſuis ſon *ſerf* ne ſa biche.

SERVET (Michel), pp. XL, XXXIX. Peut-être déſigné par un jeu de mots, Dial. IV, p. 44 : « Dieu gard *eſpagnol* mon amy. »

SINGE. Dial. III, p. 30. Sens allégorique : *Comm.*, p. 97. (*V.* GUENON.)

SMALKALDE (Ligue de), p. LXIII, *Comm.*, pp. 91, 109.

SOBRIQUETS allégoriques du clergé, des nonnes, &c. : *Cigales*, Dial. III, p. 16, *Comm.*, p. 81. — *Corbeau*, Dial. III. p. 30. *Comm.*, pp. 96, 97. — V. *Perroquet, Guenon, Pie, Singe.*

SOMNUS. Le Dieu *Sommeil*. Dial. III, p. 30.

SORBONNE (La), pp. XII, XXXVI, XXXVII, LXIII, LXXI, &c.

SPIZELIUS, pp. XXVII, XXVIII, XXXVIII, XL.

STATIUS. Perſonnage du Dial. III, pp. 27, 36-39. — *Comm.*, pp. 92, 108-110.

TALAIRES. Talonnières de Mercure. Dial. II, p. 16. Dial. III, pp. 28, 34.

TEMPESTATIF. Qui tempête. — Epithète de Jupiter, Dial. I, p. 11.

TEXTE. Altération du texte original dans les précédentes éditions. — V. p. VII-IX (*Avertiſſement*).

Correction néceſſaire de quelques fautes d'impreſſion de l'original : — V. p. VII (*ibid.*), en note. — Ci-deſſus, le mot MORMONNER (*Index*). — P. 21, (Dial. I) « Quand par leurs opinions tranſmnees, bien plus *dures* que nul metal, *ie* leur fay prendre, &c. » au lieu de : « Quand par leurs opinions tranſmuees bien plus *dure* que nul metal. Ie leur fay prendre, &c. » (Texte orig.)

Quant aux menues corrections obligées, comme *dict* pour *dict*, & *peine* pour *piene*, &c., il paraît inutile de les noter ici.

THEATRE. Dial. II, p. 13 & *paſſim*. Pris dans le ſens d'*égliſe*, de *ſanctuaire*, où ſe joue le grand *myſtère*.

THERIDAMAS, p. LXIX., Dial. IV, p. 47; *Comm.*, p. 115. Déſigne *Zwingle*.

THOMAS DU CLEVIER. Thomas l'incrédule. — *Du Clevier*, anagramme d'*Incrédule*. — P. LVII. & Dédic., p. 1, *Comm.*, pp. 57, 58.

THUSANUS, p. LXXVI. (*V.* J. TOUSSAIN.)

TILLIARD, p. XVI.

TITRE du *Cymbalum mundi*, pp. VI, VII, XX, XXV, XXI, XXIX, LVII, LX, & *Comm.*, p. 55. V. la reproduction du *titre original* en tête du texte de cette édition. — Sur l'origine de l'appellation *Cymbalum mundi*, voir ce mot & le mot DIDYME, ainsi que l'*Introd.*, pp. LVII, LVIII, au sujet d'Apion d'Oasis.

TOURET DE NEZ. Dial. III, p. 31, sorte de loup ou demi-masque.

TOUSSAIN (Jacques), ou *Tusan*, p. 4.

TRADUCTIONS de l'antique figurant dans le *Recueil des OEuvres* des Des Périers. — P. LIV.

TRIGABUS. Personnage du Dial. II, pp. XLV, XLIX, 13 & passim. — *Comm.*, pp. 76, 77, &c.

TRUANDER. « Sans *truander* », c'est-à-dire sans obligation de mendier, de faire le métier de gueux. — « To beg, *or* cant. » (Cotg.) — « To begge... caimander, mendier, belistrer, marauder, briber, gueuser » (Sherwood.)

TRYOCAN. — *V.* PIERRE TRYOCAN.

TURQUE (à la). Dial. II, p. 21. — Complétons les explications données p. LXIII (*Introd.*) & 85, 86 (*Comm.*), par une citation des *Mémoires de Luther* (T. III, Éclaircissements). Luther crut voir d'abord dans les Turcs un secours que Dieu lui envoyait. « Ce sont les ministres de la colère divine, 1526. *Præliari adversus Turcas est repugnare Deo.....* » — *V.* BOUHÉMIENNE (A la).

TYRESIAS. Le devin Tirefias. Dial. III, p. 33.

VENISE. Dial. I, p. 4. (*V.* ACIER DE VENISE.)

VENTES d'exemplaires anciens du *Cymbalum mundi*; — *Cymbalum* de 1537; pp. XVI-XXIII & XXIX. — *Cymbalum* de 1538; p. XXX.

Brunet parle d'un exempl. relié en *v. f. t. d. bords & bordures* « avec la fameuse vignette de la Pauvreté » mentionné au *Catal. de feu M. *** (de Clavières)*, Avignon, 1778, in-8. Mais il pense qu'il s'agit d'un exempl. de l'édit. de 1732 qui reproduit cette vignette.

VENULUS. Dial. II. p. 25. *Comm.*, pp. 87, 88.

VENUS. Dial. I, p. 3. — Dial. III, p. 30.

VERSAILLES (Bibliothèque de), pp. V, IX, XVI, XIX, XXI, XXIX.

VERVILLE (Béroalde de), p. XXI, & *Comm.*, p. 112.

VESTALES. Dial. I, p. 4. Dial. II, p. 21. Dial. III, p. 30. — Sens allégorique : *Comm.*, pp. 66, 100. (*V.* DRUYDES.)

VIGNETTE du titre du *Cymbalum mundi* (Édit. princeps de 1537) reproduite dans notre édition. — V. pp. VI, VII, XIV, XXV, XXVI, XXXII, & *Comm.*, p. 52.

VILLENEUVE (de), pp. XXXVIII, XXXIX. Nom que se donnait Michel Servet, natif de *Villanueva* (Aragon.)

VIN. *Vin de Beaulne*, p. LXI; *Comm.*, p. 60, 69-71. (*V.* BEAULNE.) — *Vin de Phalerne*. (*V.* PHALERNE.)

VIN *de ce monde* qu'il « ne faut pas accomparager... au *nectar* de Jupiter. » Dial. I, p. 8.

VOGT (J.), pp. XI, XXVIII, XXXI, LX.

VOISE. *Voisent*. Dial. III, pp. 30 & 31. — Aille, aillent. — *V.* Palsgrave, au verbe *je men vas* : « quil sen voyse *or* quil sen aille. »

VOL symbolique de *Dedalus*, nom sous lequel Des Periers se désigne dans plusieurs de ses poésies. (V. *Introd.*, pp. XLVI, XLVII.) — J. Parmentier, dans sa *Dignité de l'homme*, a dit de même :

Vole en ton cueur par contemplation,
Penetre l'air par speculation.
Va iusque à Dieu *de plain vol de pensee*.

VOLTAIRE, pp. XXXII, XXXIV, XL-XLV, &c.

VOULTÉ (J.), pp. XXX, L.

VULCANUS. Dial. III, p. 28.

YMAGE. *Ce petit ymage dargent*. Dial. I, p. 10. Le mot *image* figure également au masculin dans les *Marguerites de la Marguerite* (Comédie de la Nativité : *Bergerie*).

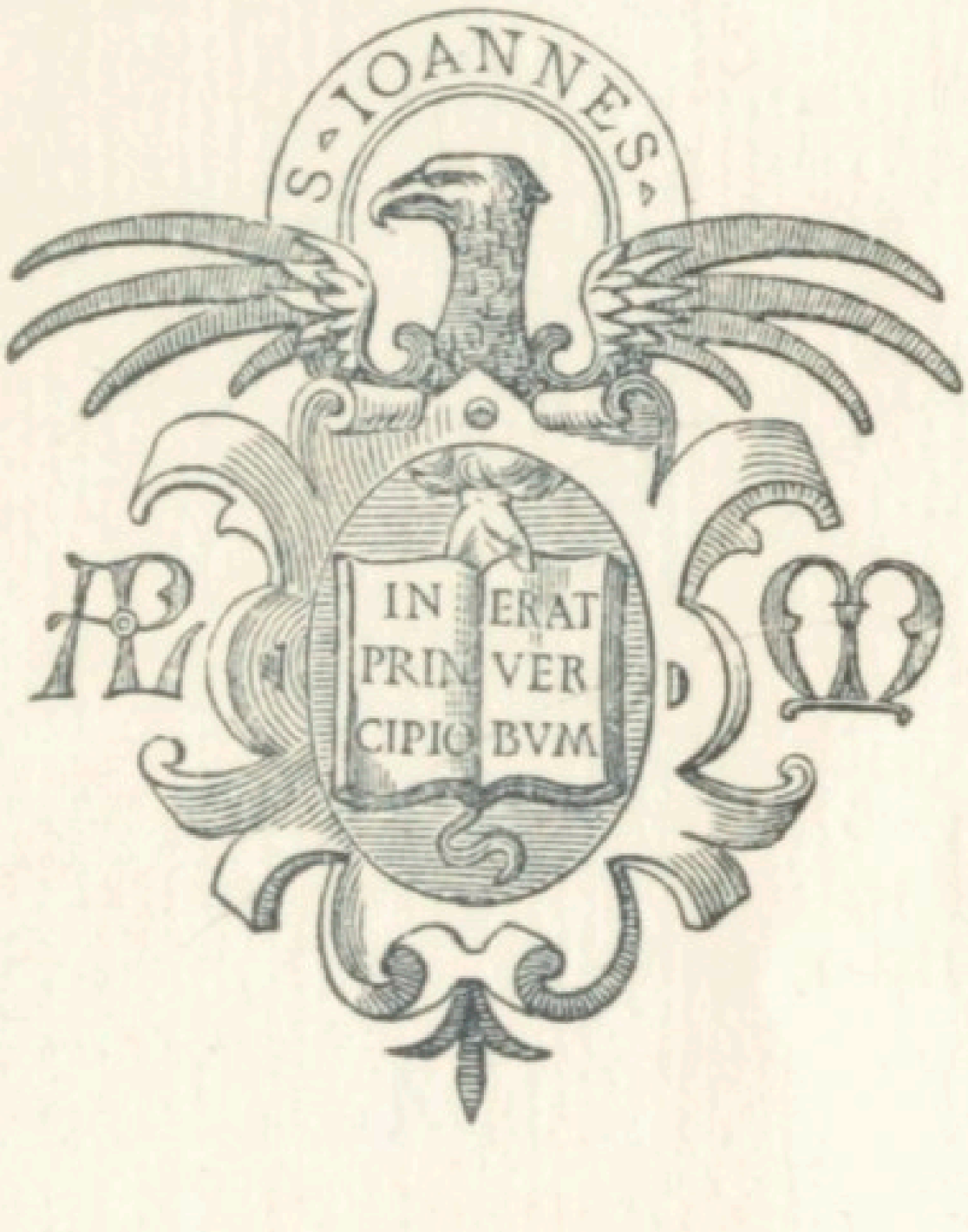
ZAPOLY (Jean), p. LXIII. *Comm.*, p. 86.

ZEUXIS. Dial. III, p. 32.

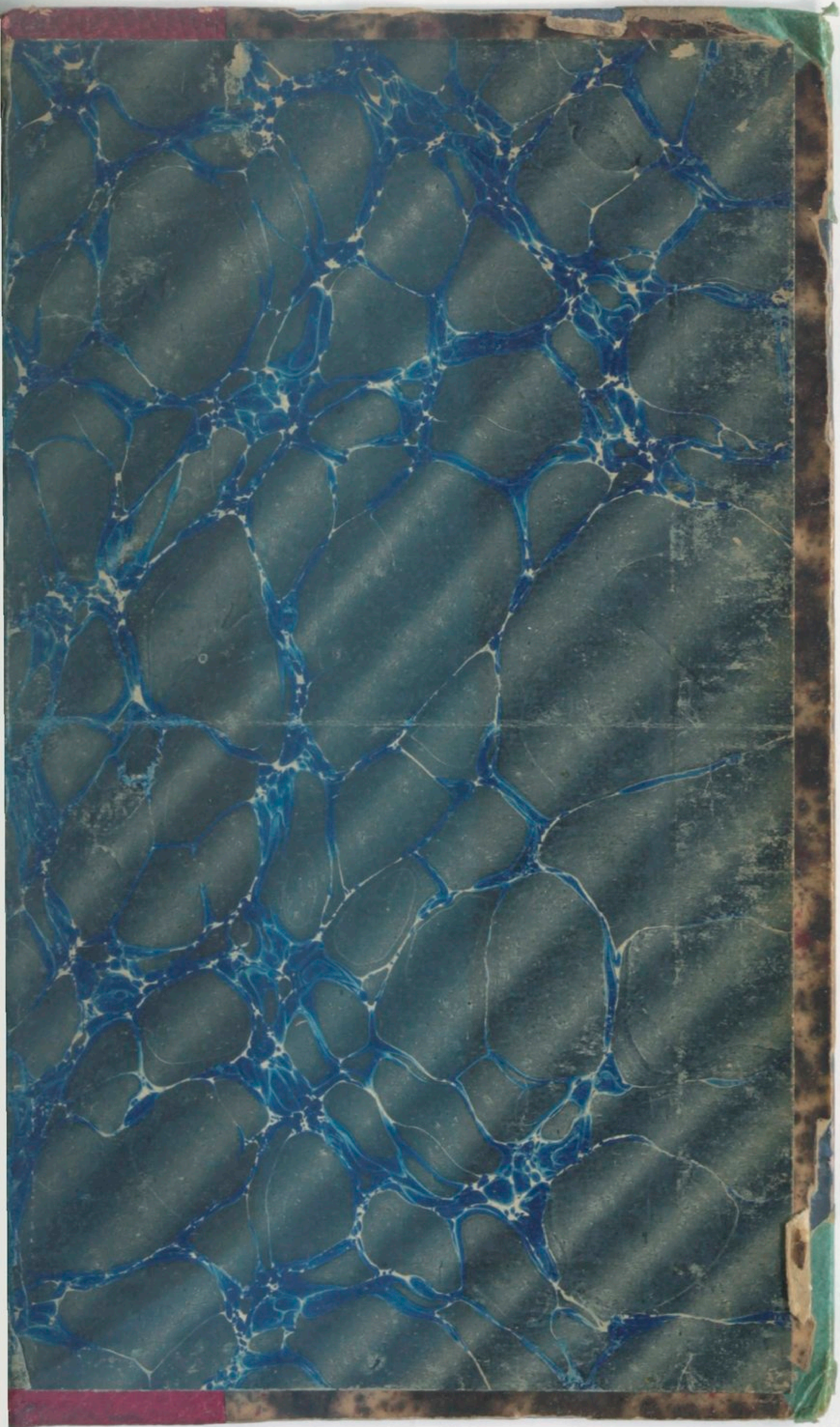
ZWINGLE ou Zwingli, sous le nom de *Theridamas* (v. ce mot.)

FIN.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE


S·IOANNES·
IN ERAT
PRIN VER
CIPIO BVM

BIBLIOTECA



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00145020 5